



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LA COMMUNION DE MARIE

MÈRE DE DIEU

PAR LE P. BERNARDIN
DE L'ORDRE DES CAPUCINS

OUVRAGE REVU, CORRIGÉ ET AUGMENTÉ.

PAR LE P. J. M. FÉLIX SIMOUNET
de la Société des Prêtres de la Miséricorde sous le titre de l'Immaculée
Conception

ET

DÉDIÉ PAR LUI A NOTRE-DAME D'AFRIQUE



PARIS
JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES
29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1860

Maison S^{ANT}
EN

A410/91

LA COMMUNION
DE MARIE

MÈRE DE DIEU



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 4.

LA COMMUNION DE MARIE

MÈRE DE DIEU

PAR LE P. BERNARDIN

DE L'ORDRE DES CAPUCINS

OUVRAGE REVU, CORRIGÉ ET AUGMENTÉ

PAR LE P. J. M. FÉLIX SIMOUNET

de la Société des Prêtres de la Miséricorde sous le titre de l'Immaculée
Conception

ET

DÉDIÉ PAR LUI A NOTRE-DAME D'AFRIQUE



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1860

+

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
YALE

APPROBATION

Il y a longtemps que l'on connaît le mérite et la capacité du R. P. BERNARDIN, de Paris, Prédicateur, Capucin et Gardien de notre couvent de Meudon ; et il a donné tant de preuves de son expérience dans les choses spirituelles par les ouvrages qu'il a déjà donnés au public, que nous ne doutons point de la bonne réception de celui-ci, qu'il nous a mis entre les mains, et qu'il a intitulé : *La Communion de Marie, Mère de Dieu*. Nous l'avons lu, et sérieusement examiné ; nous l'avons trouvé conforme à la Foi Catholique et à la Doctrine des bonnes mœurs ; et nous espérons que sa lecture profitera beaucoup aux personnes de piété. Ce que nous attestons très-sincèrement, en notre couvent de l'Assomption, à Paris, ce neuvième jour d'octobre 1670.

F. GABRIEL, DE RHEIMS,
Prédicateur et Gardien des Capucins d'Amiens.

F. JOSEPH, DE DREUX,
Prédicateur Capucin et ancien Maître des Novices.



INTRODUCTION

En ce siècle, si justement appelé le *siècle* de *Marie*, il est doux de voir, après le nom de Jésus, celui de sa sainte Mère, partout béni, partout invoqué comme le symbole de la confiance, et l'espérance de tous les chrétiens. On est heureux de penser que celle dont le cœur a brûlé d'un amour si vif et si grand, pour mériter de devenir la mère du Fils de Dieu, aura toujours pour nous, ses enfants, une tendresse maternelle que rien ne saurait égaler, ni épuiser.

Voilà pourquoi, partout dans cette vallée des larmes, on élève des sanctuaires à Marie;

pas une cité, pas un hameau qui ne lui consacre un autel. Voilà pourquoi, avec les trophées de nos victoires on dresse des statues d'airain à celle que nous aimons à invoquer comme la glorieuse patronne de la France.

Toutefois au milieu de cette renaissance si pure, si chrétienne, inspirée aux enfants de Marie, par la reconnaissance des bienfaits de notre auguste Reine, de notre Dame de France, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui regardent comme une innovation récente, ces manifestations solennelles, ce culte de Marie, si impérieusement réclamé par toutes les nobles et saintes aspirations du cœur humain. Eh bien, la réponse à ces infortunés, dont les yeux malades ne peuvent supporter les rayons de cette brillante aurore qui précède la lumière du soleil de justice dans les âmes, est très-facile à donner. D'innombrables ouvrages, écrits à la gloire de Marie, proclament, dans les siècles précédents, combien furent répandus la dévotion et le culte de la très-sainte Vierge. Parmi ces ouvrages il en est un, en particulier, fort re-

marquable, la *Communion de Marie*, qui parut au dix-septième siècle. La divine Providence, dont les desseins sont toujours admirables, a fait tomber ce précieux trésor sous notre main, à Alger, alors que nous prêchions le mois de Marie sur cette terre d'Afrique, où par son zèle, ses talents et ses vertus, le Pontife qui préside aux destinées de cette Église fait revivre les souvenirs si précieux des Cyprien et des Augustin. Cet illustre Prélat nous révèle son ardent amour pour Marie en élevant sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique, un des plus beaux monuments qui aient jamais été érigés sur cette terre à la Reine des cieux. Aussi la Vierge Immaculée se plaît-elle à couronner son infatigable ardeur par des prodiges éclatants, qui prouvent que cette œuvre est inspirée de Dieu.

C'est à Notre-Dame d'Afrique que nous dédions la reproduction de cet ouvrage admirable, la *Communion de Marie*. C'est elle qui l'a déposé dans nos mains; nous voulons perpétuer le souvenir de sa maternelle bonté et de notre reconnaissance, en rendant au pu-

a.

blic ce livre si rare et si peu connu, inspiré par elle au dix-septième siècle, alors que son culte et celui de la divine Eucharistie étaient l'objet d'attaques incessantes. Par lui, nous l'espérons, iront en se raffermissant les sentiments de foi, d'espérance et d'amour qui doivent être toujours dans les cœurs des chrétiens.

O Notre-Dame d'Afrique! en bénissant ce précieux opusculé, vous apprendrez à vos enfants à mieux vous connaître, à vous aimer avec plus de tendresse, et vous assurerez le triomphe de Jésus-Christ, votre divin Fils, dans les âmes. Puisse la dédicace que nous vous en faisons, tourner vers le trophée que vous prépare la piété de nos frères d'Algérie, les yeux, le cœur et la générosité de nos frères de France, tous également vos enfants! Pour notre compte, nous serions heureux de pouvoir déposer leur obole avec la nôtre aux mains du Vénérable Évêque d'Alger, le zélateur ardent de votre gloire.

PRÉFACE

Après le Père céleste qu'elle adore dans le ciel, la Religion chrétienne a deux principaux objets de sa piété et de ses devoirs religieux dans l'Église : Jésus-Christ, Homme-Dieu, et Marie, Mère de Jésus-Christ. Elle honore Jésus-Christ comme l'auteur qui la fonde, le Rédempteur qui la rachète, le chef qui se l'unit, le divin exemplaire sur laquelle il l'a formée. Elle l'adore comme son Dieu, elle l'aime comme son époux, elle l'écoute comme son maître, elle le suit comme sa voie, l'imité comme sa règle, et lui adhère inséparable-

ment comme à son chef suprême. C'est de Jésus-Christ et de sa Sagesse qu'elle reçoit les lumières qui l'éclairent, c'est de sa Bonté qu'elle reçoit les grâces qui la sanctifient, la charité qui l'embrase, les lois qui la régissent. C'est de sa Sagesse qu'elle reçoit les règles de sa conduite ; c'est de sa Sainteté qu'elle reçoit les exemples qu'elle imite ; enfin c'est de sa Puissance qu'elle reçoit les divins sacrements qui l'enrichissent de tous les trésors des cieux.

Après ces devoirs suprêmes qui ne sont dus qu'à Jésus-Christ Homme-Dieu, la Religion porte ses regards sur un être qui est sans doute infiniment inférieur au premier, mais qu'il lui a plu d'associer à ses Grandeurs et à sa Méditation pour le salut du monde: cet être, c'est la Vierge Marie ! Marie, que l'Église honore comme la Mère du Fils de Dieu, parce qu'Elle le conçut dans son sein virginal, qu'Elle l'enfanta dans une étable, qu'Elle le nourrit de son lait. L'Église honore et aime

Marie à cause de sa maternité divine qui l'élève au-dessus des Anges, et à cause des bienfaits dont nous comble cette Vierge Immaculée. En Elle et par Elle, Jésus-Christ est notre chef ; en Elle et par Elle, Jésus-Christ se fait homme et devient ainsi notre frère, notre Pontife qui nous réconcilie avec son Père, notre victime qui nous sauve par son Sang ; notre Pain céleste qui nous engraisse de sa divinité dans la divine Eucharistie.

Marie est aimée, invoquée partout et toujours par les vrais Chrétiens. Toutefois, tous la considèrent dans ses grandeurs pour l'honorer comme Mère de Dieu ; plusieurs l'envisagent dans ses bienfaits pour la reconnaître comme leur bienfaitrice, et l'aimer comme leur mère ; d'autres étudient ses célestes vertus, afin de l'imiter comme leur exemplaire ; toujours est-il, cependant, qu'il en est peu qui la considèrent dans ses rapports avec la divine Eucharistie, pour la remercier de ce don incomparable que par Elle nous avons

reçu de Jésus-Christ ; il en est peu qui, dans leurs communions, se proposent Marie comme le plus parfait modèle à imiter.

C'est des mains de Marie que nous recevons des bienfaits infinis, qui nous obligent à l'honorer. Toutefois, les plus signalés, ceux qui nous lient plus étroitement à Elle et renferment tous les autres bienfaits, sont l'Incarnation et l'Eucharistie. C'est dans son sein que Jésus-Christ se revêt de la chair qui le fait homme et le rend son fils ; c'est par Marie qu'il devient notre hostie et qu'il meurt pour nous sur la croix ; c'est par Marie qu'il devient notre Pain céleste pour nous nourrir dans le Cénacle. Voilà pourquoi le plus grand des Pères de l'Eglise, saint Augustin, a dit : Jésus-Christ a pris de Marie la chair qui le fait homme, et cette même chair, il nous la donne en l'Eucharistie pour être notre nourriture.

Quelles obligations d'amour et de reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour Marie, lorsque nous participons aux saints mys-

tères de l'Eucharistie. Où trouverons-nous un modèle plus parfait à imiter dans nos communions? Ne divisons pas ce que la grâce a si divinement uni. En recevant le Fils, pensons à la Mère; pensons aux divines liaisons du Fils et de la Mère en l'Eucharistie; semblables à de pieux enfants qui doivent toujours imiter leur mère, proposons-nous la communion d'une si aimable Mère pour nous servir de règle.

Voici le plan de cet ouvrage; il est divisé en cinq parties. Dans la première, nous découvrons la fin de l'Institution de l'Eucharistie, par rapport à Marie, et combien saintes étaient ses dispositions pour y participer. Dans la seconde, nous examinons quelles ont été les applications intérieures de Marie dans la réception de l'Eucharistie. Dans la troisième, nous exposons les effets admirables opérés en Marie par cet auguste sacrement. Dans la quatrième, nous montrons Marie recevant son Fils comme hostie. Enfin, dans la cinquième,

nous traitons de nos devoirs et de nos obligations envers Marie, que nous devons en toutes nos communions honorer, aimer et reconnaître comme Celle dans le sein de laquelle notre Pain céleste a été formé.

Tel est le plan de cet ouvrage. Nous prévenons le lecteur que nous avons été obligé de supprimer des détails inutiles, de corriger certains passages qui n'auraient pas été compréhensibles; puis nous avons ajouté certaines considérations que nous avons crues utiles pour le bien des âmes.

LA COMMUNION DE MARIE

MÈRE DE DIEU

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

**Marie, Mère de Dieu, était obligée à l'usage des
sacrements de la loi de grâce.**

Les différents états par lesquels la Sainte Vierge a passé et les titres qu'elle porte lui ont fait contracter avec les trois personnes de la Sainte Trinité l'alliance la plus intime et la plus sacrée. C'est ainsi que, dans l'Incarnation, elle est alliée au Père et au

Saint-Esprit par la personne du Fils, et au Fils par sa divine maternité. L'auguste dignité de Mère de Dieu, qui l'élève infiniment au-dessus des hommes et des anges, l'unit divinement à son Fils. Dans cette ineffable Société, aucune créature n'est admise. Il n'y a que Jésus et Marie qui y soient compris, qui la forment et la composent. C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain, que, en cette divine Société, Marie, comme mère, soit supérieure à Jésus, son Fils, et que Jésus, son Fils, la reconnaisse et la respecte comme sa mère. Il lui donne un pouvoir doux et maternel sur lui; il se rend dépendant d'elle en toute chose, lui laissant exercer sur lui tous les droits de sa maternité. Admirable soumission! sublime obéissance du Fils de Dieu à Marie sa mère, que le Saint-Esprit a trouvé digne de sa sagesse de découvrir à la terre. *Et erat subditus illis*. Et il leur était soumis.

Mais, si la maternité divine élève Marie au-dessus de Jésus son Fils, la nature et la grâce, qui sont d'un ordre inférieur, abaissent infiniment Marie au-dessous de ce divin Fils. La nature la fait créature, la grâce la fait chrétienne ou fidèle. La

nature l'associe avec le reste des autres créatures pour composer l'univers et la soumet avec elles au Fils de Dieu comme au principe qui lui a donné l'être, au Créateur d'où elle dépend, et au Souverain qui doit la conduire.

La grâce l'associe avec les Chrétiens pour ne faire qu'une Église, par la foi qui la rend fidèle. Marie et nous ne composons qu'un corps, qu'un tout, sous un même chef, qui est Jésus-Christ. Il est le chef suprême de Marie par sa dignité d'Homme-Dieu, son souverain législateur par sa sagesse infinie. Comme chef, il a droit de la régir par son esprit, de la vivifier par sa grâce, de la conduire par sa lumière. Comme législateur du monde nouveau auquel elle appartient, Jésus-Christ a pleine autorité de porter des lois et d'établir des ordonnances; et Marie, comme fille aînée de la grâce, doit à Jésus-Christ une obéissance filiale, comme à son Père et à son chef.

Marie, étant le premier et le plus digne disciple de l'Église de Jésus-Christ, doit recevoir ses lois avec de profonds respects et les garder avec une fidélité pleine de révérence. C'est donc la qualité de fidèle qui soumet cette Vierge sainte à Jésus-

Christ comme à son chef pour en recevoir la grâce et participer à ses influences, et pour obéir à ses ordonnances et observer ses divines institutions, de telle sorte que ce qui obligeait le reste des fidèles obligeait la Vierge Marie.

Les sacrements de la loi nouvelle sont si saints en leurs effets, ils sont si divins dans les choses qu'ils signifient et qu'ils renferment, que la nature est trop faible pour les établir, l'esprit de l'homme trop ignorant pour en former le dessein, et les hommes ont trop peu d'autorité pour obliger à leur usage. En leur institution, ils dépendent d'un principe infini. Il n'y a qu'une autorité divine qui puisse les fonder. C'est Jésus-Christ qui en est l'auteur. Au nom de la toute-puissance que son Père lui a donnée au ciel et sur la terre, il les a établis dans son Église. Ce pouvoir suprême s'étend sur tous les membres de son Église. La Vierge Marie, étant membre de cette Église, ne pouvait pas se dispenser d'une loi qui est commune, ni se dispenser sans privilège d'une institution divine qui oblige tous les fidèles.

La Sainte Vierge devait donc user des sacrements de la loi de grâce ; car la maternité divine, qui l'é-

lève en dignité au-dessus des anges, ne la fait pas passer dans les conditions de leur nature incorporelle. Les sacrements ne sont pas pour les anges, mais seulement pour les hommes. Jésus-Christ, qui en est l'auteur, par une conduite digne d'une sagesse infinie, en parfaite harmonie avec sa miséricorde, les a proportionnés aux besoins et à la condition de la nature humaine. Emprisonnée sous une grossière enveloppe, l'âme ne voit et n'entend que par des organes corporels : elle avait donc besoin du secours des choses sensibles pour être élevée à la connaissance et à la participation des vérités divines. Voilà pourquoi Jésus-Christ, accommodant ses mystères à notre nature, nous communique ses grâces et ses lumières, sous des signes et des sacrements sensibles. Marie n'étant pas une pure intelligence, ayant un corps comme nous, où son âme se trouvait enfermée, pouvait donc et devait donc user des sacrements comme les autres enfants des hommes.

CHAPITRE II

**Marie, Mère de Dieu, a dû user des sacrements pour
la gloire de son Fils,
pour sa propre utilité et pour l'instruction
de l'Église.**

L'auguste privilège de la Vierge Marie est d'être toute à Jésus et pour Jésus. Comme Jésus-Christ, comme et Dieu, sera toujours son fils et son souverain, elle sera toujours sa mère et sa servante, pour toujours l'aimer, pour toujours le servir. A peine eut-elle conçu son divin Fils, que l'Esprit-Saint fit naître en Elle un amour si grand, un respect si profond, que Jésus-Christ seul en était digne. Mais ces sentiments ne devaient pas rester enfermés dans son cœur : Marie devait en donner des preuves extérieures et les manifester aux yeux de toute l'Église.

Jésus-Christ est venu au monde pour y apporter l'amour et le respect envers son Père, et y établir son royaume et sa religion, non pas seulement par l'autorité de sa parole, mais encore par des actes

solennels qui témoignaient du respect et de l'amour infini qu'il portait à son Père. C'est surtout par l'obéissance à la volonté suprême de son Père céleste qu'il en a donné des témoignages éclatants. Afin que le monde connaisse et apprenne que j'aime mon Père, je reçois ses ordres, je me sou mets à toutes ses volontés, et j'accomplis les commandements qu'il me fait avec autant d'amour que de révérence. (S. Jean.)

Le Fils de Dieu, au jour de son Ascension triomphante, monte au ciel, laissant Marie sa Mère sur la terre. Son séjour n'y fut ni oisif ni stérile. Le zèle qu'elle avait pour la gloire de son Fils la pressait d'établir partout son royaume et sa religion, non point seulement par ses paroles, mais par ses actions et par ses exemples. Elle ne pouvait pas donner un plus puissant témoignage de l'amour et du respect qu'elle avait pour son divin Fils qu'en se soumettant à ses divines institutions. Elle devait donc user des sacrements institués par lui dans son Église. Par cet usage, elle protestait hautement qu'elle le reconnaissait comme son souverain et comme le principe de toutes les grâces qu'elle recevait.

Elle a dû user des sacrements par exercice d'hu-

milité. C'était, en effet, un sujet d'humiliation profonde à celle qui porte l'éminente qualité de Mère de Dieu, qui est la Reine de toutes les créatures par le souverain domaine que lui donne sa maternité divine, d'être obligée d'user de quelques faibles éléments pour l'augmentation de sa charité et de ses grâces. Mais elle connaissait trop bien les règles de l'humilité chrétienne, formée à l'école de son divin Fils, qui lui avait enseigné par ses exemples que plus on est élevé, plus on doit s'abaisser, que la profondeur de l'humilité doit répondre à la hauteur où l'on est élevé. Formée sur ce divin exemplaire, qui s'est abaissé au-dessous de toutes choses pour honorer son Père céleste, Marie, à son exemple, s'est abaissée au-dessous de tout pour honorer Jésus-Christ son divin Fils.

Reine et maîtresse de toutes les vertus, et spécialement de l'humilité, Marie devait communier pour instruire les fidèles par son exemple. En effet, par là elle enseignait à ceux qui voulaient se sanctifier et marcher continuellement dans les voies de la perfection, qu'il fallait user des moyens établis par son divin Fils, pour augmenter et avancer dans les voies de la sainteté.

Marie étant capable d'augmentation de grâce, d'amour et de mérite, comme tous ceux qui participent aux mystères de Jésus-Christ, elle y apportait les plus divines et les plus saintes dispositions, qui opéraient en elle des merveilles de grâce et d'amour qu'il est impossible de comprendre, encore moins d'exprimer. Ainsi l'ardente charité de Marie, trouvant dans cette participation à nos saints mystères de nouvelles grâces, de nouveaux secours émanés de ce divin sacrement, faisait des progrès merveilleux. Elle augmentait dans les voies de la sainte dilection, par les actes produits par son cœur plus ardent en amour que celui de tous les séraphins, et par les grâces qui procédaient de la réception de ces divins mystères. D'où j'infère que l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que, de tous les fidèles qui ont jamais communie, Marie étant la plus divinement et la plus saintement disposée, elle seule a reçu la plénitude de la grâce du sacrement de l'Eucharistie, qui en est la source intarissable.

CHAPITRE III

Marie a été baptisée pour être admise à la participation de la très-sainte Eucharistie.

Si nous recherchons quel est le dessein du Fils de Dieu en l'institution du Baptême, nous trouverons que la fin principale était de nous rendre dignes et capables de porter les effets de la grâce et des communications divines. Jésus-Christ n'a donc pas institué le Baptême pour effacer seulement le péché originel, mais pour nous donner droit à d'augustes privilèges. Voilà pourquoi, bien que la Vierge Marie soit immaculée dans sa conception, et que le Baptême n'ait point à effacer en elle la tache du péché originel, elle n'est pas dispensée de la réception de ce sacrement, étant capable de jouir des autres privilèges dont il enrichit les âmes.

Dieu ne pouvait pas créer l'homme pour une fin plus haute, que pour l'unir à lui dans le Ciel par la vision de sa divine essence, qui est la communion des bienheureux dans le Paradis. Jésus-Christ

ne pouvait pas destiner le chrétien à une fin plus céleste que de le former, pour l'admettre à la communion de son corps, de son âme et de sa divinité en la très-sainte Eucharistie.

Toutefois, pour être admis à la table du Seigneur, il fallait que l'homme en eût le droit, le pouvoir et la dignité. Comme homme, il n'en avait point le droit, il est trop pauvre; ni le pouvoir, il est trop faible; ni la dignité, il est trop vil. Jésus-Christ, dont le cœur a assez d'amour pour l'admettre à sa table, trouvera dans sa sagesse le moyen de lui en donner le droit. Il institue à cette fin le sacrement de Baptême, où il fait à l'égard de l'homme trois amoureux offices : de père, en l'engendrant enfant de Dieu, ce qui lui donne le droit d'être admis à sa table; de chef, en l'unissant à lui comme son membre, ce qui lui donne le pouvoir de participer à son banquet; enfin de souverain, en le marquant de son sceau divin, ce qui lui donne l'auguste dignité nécessaire pour être reçu à cet angélique festin. C'est donc en vertu de ces trois privilèges que le chrétien approche de la table de Jésus-Christ, comme son fils, comme membre de son corps,

enfin comme portant l'empreinte de son sceau divin.

Dans les conseils de Dieu, Marie est destinée aux plus sublimes fonctions du ciel et de la terre : comme vierge pour engendrer Jésus-Christ et le nourrir de son lait ; comme chrétienne pour communier et recevoir le corps de son propre Fils. Pour engendrer Jésus-Christ, et être élevée à l'étonnante dignité de Mère de Dieu, il a fallu que l'Esprit-Saint lui en donnât les grâces et les dispositions. Ainsi la Vierge Marie, comme fille d'Anne et de Joachim, n'avait point droit à la communion de son Fils, qui est une extension de l'Incarnation ; elle dut donc être baptisée pour en recevoir le droit, le pouvoir et la dignité.

Marie, selon le sentiment des plus savants Pères de l'Église, a reçu le Baptême, non pas pour être purifiée de la tache originelle, elle est née immaculée, mais pour d'autres privilèges attachés à ce sacrement. Un des plus anciens Pères de l'Église, saint Évodius, qui succéda à saint Pierre en la chaire d'Antioche, assure dans une épître, intitulée : Lumière, que de toutes les femmes Jésus-Christ n'a baptisé que Marie sa Mère ; et des

hommes, que l'apôtre saint Pierre. Saint Pierre baptisa saint André, saint Jean et saint Jacques, et ces trois ont baptisé les autres apôtres. Marie, comme Mère de Dieu, n'ayant rien au-dessus d'elle que son Fils; et saint Pierre, comme vicaire de Jésus-Christ, ne reconnaissant point de supérieur que le même Jésus-Christ, il était de la dignité de la maternité de Marie, et du souverain pontificat de saint Pierre, que l'un et l'autre ne fussent baptisés que des mains de Jésus-Christ. Il a donc exercé, par le Baptême qu'il a conféré à Marie sa Mère, trois amoureux offices, de père, de chef et de souverain.

Jésus-Christ a donc plus rendu à Marie par le Baptême qu'il n'a reçu d'elle par l'Incarnation; elle ne lui donna qu'un être créé qui le fait homme mortel, tandis que par le Baptême il lui confère un être surnaturel de grâce, qui la fait sa fille. Jésus-Christ a donc différentes qualités selon ses différents rapports avec Marie. Il est son Fils, comme tenant d'elle son être humain, qui la fait sa Mère; mais il devient son Père, selon l'esprit, par la grâce qu'il lui confère, qui la fait sa fille. C'est cette qualité qui lui donne un nouveau droit

d'être admise à la communion de son propre Fils.

Marie étant la première des fidèles et la plus noble partie de l'Église, Jésus-Christ en étant le Chef, elle doit lui être unie, et c'est la foi qui fait cette union. Mais la foi étant une vertu infuse en l'âme qui ne se voit pas, elle ne manifeste sa présence que par les effets qui lui conviennent, ou par une protestation extérieure qui la découvre.

La Vierge Marie devait donc, pour la gloire de son Fils, l'édification des fidèles et leur instruction, recevoir le saint Baptême, qui est une protestation de foi, disent les Pères, par laquelle elle est unie à son Chef par un nouveau lien.

C'est une théologie reçue par toute l'Église, que le Baptême imprime dans l'âme un caractère et un sceau qui, nous séparant du commun des hommes, nous approprie à Jésus-Christ, et Dieu alors par sa grâce nous reçoit et nous avoue pour ses enfants. Je crois que le dessein du Fils de Dieu, dans cette impression et infusion de sa grâce, est de nous faire entrer dans une parfaite ressemblance avec lui, et de nous rendre par cette divine forme ce qu'il est par nature. La grandeur des enfants de

Dieu par la grâce, c'est que leur adoption a pour exemplaire la génération divine et éternelle du Verbe dans le Ciel. Comme le Père céleste a marqué de son sceau Jésus-Christ, qui est appelé par saint Paul la figure de sa substance, et l'a fait son Fils en lui communiquant son essence ; ainsi, Jésus-Christ, dans le Baptême, nous communiquant ce qu'il est, nous marque de son sceau, et par sa grâce nous constitue et nous avoue pour ses enfants, et nous fait un autre lui-même.

Infiniment élevée au-dessus de toutes les créatures par l'éminence de sa maternité divine, la Vierge sainte n'a pas dû leur être inférieure en privilèges. Fille aînée du Sauveur selon la grâce, elle devait avoir avec lui cette ressemblance ; c'eût été un défaut en elle, si elle eût été privée de ce sceau et de ce caractère qui est commun à tous les fidèles. Jésus-Christ aimait trop Marie sa Mère pour vouloir qu'il y eût entre lui et elle une pareille dissemblance. Comme dans le Ciel, par sa génération éternelle, le Père, en l'engendrant comme son Fils, lui imprime le caractère de sa divinité qui le rend la plus parfaite image de lui-même ; ainsi dans le temps, par le Baptême que Jésus-

Christ confère à Marie, et qui la fait sa fille, il la marque de son sceau qui la rend sa plus parfaite image entre les fidèles.

Si donc Marie, par la dignité de sa maternité, avait droit à la communion de la chair de son Fils, elle en avait encore de nouveaux par le Baptême. Ainsi elle avait un double droit au banquet eucharistique, et comme Mère de Jésus-Christ selon la nature, et comme sa fille selon la grâce ¹.

¹ Par rapport au Baptême de la très-sainte Vierge, voici ce que nous lisons dans la *Cité mystique* de Marie d'Agreda, liv. V, chap. xxix :

« Le Fils de Dieu ayant institué le sacrement du Baptême, Marie pria Jésus, son Fils, de vouloir bien le lui administrer. Pour le célébrer avec la solennité digne d'un tel Fils et d'une telle Mère, une multitude innombrable d'anges descendirent du Ciel en forme visible par la volonté divine. Et en leur présence Jésus-Christ baptisa sa très-pure Mère. Alors on entendit la voix du Père éternel qui disait : *Voici ma Fille bien-aimée, en qui je trouve mes complaisances.* Le Verbe incarné ajouta : *Voici ma Mère que je me suis choisie et que j'aime tendrement, elle m'accompagnera en toutes mes œuvres ;* puis le Saint-Esprit s'écria : *Voici mon Épouse, et mon élue entre mille.* Cette auguste Princesse ressentit en même temps des effets si divins, et son âme reçut tant de faveurs et tant de lumières, qu'il est impossible de l'exprimer. Elle fut

CHAPITRE IV

En l'institution de l'Eucharistie Jésus-Christ avait en vue principalement Marie, sa Mère.

En toutes ses œuvres, Dieu, qui est le plus noble, le plus sage, le plus divin des agents, doit se proposer la plus sublime de toutes les fins. Étant le principe de toutes choses, il doit en être la fin dernière. Mais le Seigneur aime tant à mêler nos intérêts avec sa gloire, qu'après avoir opéré toutes choses pour lui il ne dédaigne pas de regarder notre bassesse et notre indigence, et, quoiqu'il soit la fin de ses ouvrages, il nous considère avec une

plus élevée en la grâce; la beauté de son âme très sainte eut un nouvel éclat, et toutes ses excellences furent rehaussées. Elle reçut la céleste splendeur du caractère qui est un des effets de ce sacrement, qui marque les enfants de Jésus-Christ en son Église. Outre les avantages que communique par lui-même le sacrement du Baptême, excepté la rémission du péché qu'elle ne contracta jamais, elle mérita de très-hauts degrés de grâces par l'humilité avec laquelle elle reçut ce sacrement, qui fut établi pour la purification des âmes. »

amoureuse condescendance comme les sujets en faveur desquels il les opère.

La veille de sa mort, Jésus-Christ voulut opérer la plus grande des merveilles de son amour en instituant le sacrement adorable de son corps et de son sang, pour nous servir d'une nourriture céleste et d'un breuvage divin. En cette institution de l'Eucharistie, il devait donc avoir en vue principalement Marie, sa Mère.

Entre les êtres qui sont sortis des mains de Dieu, Marie est la créature la plus haute en dignité, la plus élevée en grâce, la plus riche en mérites. Dans l'institution de l'Eucharistie, qui doit être la nourriture des saints, Jésus-Christ devait donc envisager Marie sa Mère, afin que le plus saint de ses ouvrages fût rapporté à la plus noble et à la plus sainte des créatures.

Dieu aime toutes les créatures, elles sont l'ouvrage de ses mains, elles portent les traits de ses perfections, elles sont les images de ses excellences. Toutefois son amour, toujours accompagné de sagesse et de lumière, aime d'autant plus ses créatures, qu'elles se rapprochent plus de lui et qu'elles lui sont plus semblables. Marie doit donc être la

plus aimée des créatures, puisqu'elle approche plus près de Dieu, et qu'elle est la plus vive image de la Divinité.

Dieu aime son Église, elle est son Épouse ! mais il aime encore plus Marie, elle est sa Mère, dit le savant théologien Suarez. Eh bien, telle est la conduite de Dieu en la distribution de ses faveurs, qu'il proportionne ses grâces à son amour ; là où son amour est grand, ses faveurs doivent être grandes, merveilleuses.

Marie étant la plus aimée des créatures, c'est avec un juste sentiment que saint Bernardin¹, un de ses plus dévots serviteurs, assure que le Fils de Dieu est plus venu pour préserver Marie de tout péché que pour sauver tout le monde. En la grande œuvre de la Rédemption, Marie était la première en la pensée de Dieu. C'est donc sans témérité que nous disons qu'entre tous les fidèles Marie était présente à la pensée de Jésus-Christ, son divin Fils, alors qu'il instituait le sacrement de la très-sainte Eucharistie. Il était heureux de rendre à sa Mère par l'usage de ce sacrement ce corps qu'il avait

¹ Saint Bernard, *Sermon xv, sur Marie*.

reçu d'elle. Marie était donc le principal objet auquel Jésus-Christ rapportait ce grand miracle de son amour. Aussi Suarez, un des plus doctes interprètes des Saintes Écritures, affirme hautement que la première cause de l'institution de l'Eucharistie c'est Marie, Mère de Dieu. Voilà pourquoi saint Grégoire de Nysse appelle l'Eucharistie *le Mystère de la Vierge*, Marie étant le sujet principal pour lequel la puissance divine a fait de si grandes choses, comme elle le publie elle-même alors qu'elle s'écrie : Mon âme magnifie le Seigneur, car il a fait en moi de grandes choses.

CHAPITRE V

**La très-sainte Eucharistie est instituée par
Notre-Seigneur Jésus-Christ
pour rendre à sa Mère, par la communion, son corps,
qu'il avait reçu d'elle par l'Incarnation.**

Dieu est un abîme incommensurable de bonté, jamais il ne se laisse vaincre en bienfaits par sa créature. Quoiqu'il ne reçoive rien de personne, puisqu'il est la plénitude de tous les biens, cepen-

dant, depuis que son amour l'a revêtu de notre humanité et l'a rendu semblable à nous, cet amour l'a mis dans un état de pauvreté tel, qu'il peut recevoir de sa créature : lui qui était si riche en sa divinité, dit l'Apôtre, s'est fait indigent, il manque de tout. Comme homme, il a reçu une chair de Marie, sa Mère, qu'il ne pouvait recevoir de son Père, et c'est en ceci, disent les saints Pères, que Jésus-Christ est redevable à Marie, par laquelle il a été fait homme.

Jésus-Christ a reçu deux choses de Marie : en l'Incarnation la chair qui le fait homme, et durant son enfance le lait qui le nourrit. Marie exerce donc à l'égard de Jésus deux amoureux offices : Elle est sa Mère, elle est sa nourrice. Si Dieu voulait se faire homme, une vierge devait être sa Mère; et s'il voulait être nourri, c'est la virginité qui devait l'allaiter comme sa Mère. Jésus-Christ est donc également fils et nourrisson de la virginité. Il était digne de la sainteté de son être qu'il naquît d'une mère vierge et fût nourri d'une nourrice vierge. Dans le ciel, Jésus-Christ tire sa naissance et sa nourriture du sein de son Père qui est vierge, il est aussi nourri de sa substance virginale; afin

qu'il y eût du rapport entre sa naissance temporelle et sa naissance éternelle, il devait dans le temps naître d'une vierge et avoir pour nourrice une vierge. Marie engendre et nourrit donc son Fils de son sang virginal tiré de son sein qui le fait homme; et le même sang devenu lait (en ses mamelles), elle l'en nourrit comme sa Mère.

Certes, il n'y avait que la virginité, et la très-pure virginité de Marie, qui pût nourrir de roses et de lis le Fils bien-aimé du Père éternel. Elle peut donc s'écrier, Marie, avec l'Épouse du Cantique des Cantiques : Voilà que je mêle mon vin avec mon lait, je dresse une table, et tel est le banquet que je prépare par les mains de l'amour et de la pureté à Jésus-Christ mon Fils. C'est ainsi qu'il est un admirable composé d'amour et de pureté, il est rouge par mon sang et éclatant de blancheur par mon lait, qui a été sa nourriture; ce chaste Agneau s'est nourri de mes lis.

On demande s'il est possible que les enfants rendent à leurs mères ce qu'ils ont reçu d'elles. Ils ne le peuvent selon la nature. Comment pourraient-ils leur rendre le sang, le lait, la vie, qu'ils ont reçus d'elles? La virginité seule peut opérer ces prodiges

de grâce et d'amour. O divine Mère, ô Vierge et nourrice, ne craignez point, votre Fils peut vous rendre le sang et le lait qu'il a tirés de vous. Il vous les rendra dans les deux grands mystères de son amour, sur la croix et sur nos autels. Vous les lui aviez donnés par amour, il vous les rendra par amour. Ô Marie ! ô Mère de Jésus ! voyez-le, ce sang éclatant de rougeur sortant des plaies de votre divin Fils attaché à l'arbre de la croix. Voyez-le à l'autel, ce sang coulant dans l'Eucharistie, transformé en un lait délicieux. Approchez, ô divine Mère et céleste nourrice, vous serez allaitée de la mamelle des rois : *Mamilla regum lactaberis* (Isaïe, lx). Attachez-vous à ce sein que l'amour vous présente : le lait que vous y puiserez est votre sang, qui, passant dans les veines de votre Fils et de ses veines en l'Eucharistie, en compose un lait délicieux. Le lait et la chair que vous lui aviez donnés en l'Incarnation, il vous les rend au centuple et avec des qualités toutes divines ! Vous lui aviez donné une chair humaine qui le fait homme, et il vous rend cette chair déifiée ! Le sang que vous lui aviez donné était mortel et passible, il vous le rend immortel et glorieux ! Il est sorti de vous et il retourne à vous,

comme les fleuves retournent à la source d'où ils découlent. Vous ne le nourrissiez que pour mourir, il ne vous nourrit que pour vous faire vivre éternellement. Comme votre maternité est divinement récompensée ! Le ciel a fait un miracle en remplissant votre sein d'un lait virginal pour nourrir votre Fils, ainsi que le chante l'Église. L'amour de Jésus-Christ fait en votre faveur un nouveau miracle en l'Eucharistie, où il compose un lait qui coule du sein de la Divinité même, pour vous nourrir comme sa Fille et sa Mère. C'est ainsi que le Fils de Dieu surpasse infiniment Marie sa Mère en largesse et magnificence. Tout ce que Jésus a reçu de Marie était mortel et humain, il le lui rend après l'avoir déifié en lui-même dans un ordre divin, glorieux et immortel.

CHAPITRE VI

En instituant la très-sainte Eucharistie, Jésus-Christ pensait au séjour digne de sa majesté et de sa sainteté, qu'il trouverait dans le sein de Marie par la communion.

Parmi les desseins que l'amour du Fils de Dieu a formés en l'institution de la divine Eucharistie, le plus vraiment digne de sa tendresse et de son miséricordieux amour, c'est celui de vivre en nous, avec nous, et de prendre ses délices dans la société des enfants des hommes. Mais s'il considère les intérêts de sa gloire, de sa majesté et de sa sainteté, et la condition de ceux avec lesquels il veut demeurer, il semble qu'il doive toujours demeurer dans le ciel, comme au séjour digne de lui-même, et ne jamais venir habiter la terre, où il n'y a qu'indignité et dégradante bassesse. Nos autels, nos tabernacles sont-ils des trônes convenables à sa majesté et à sa divinité ? Elles n'y peuvent résider sans que cette auguste majesté n'y soit humiliée et sa divinité abaissée.

D'ailleurs Jésus, passant de nos autels dans nos

cœurs par la sainte communion, trouvera-t-il parmi nous beaucoup de chrétiens qui lui donneront une douce joie, une parfaite complaisance? Jésus aime la pureté, il ne se plaît que parmi les lis, et souvent il ne rencontre dans ces poitrines que des immondices; Jésus chérit l'innocence et il y découvre souvent des crimes qui l'outragent. Si le bonheur naît de la sympathie entre deux âmes qui ont les mêmes goûts, les mêmes attraits, comment Jésus-Christ, qui est le Dieu de toute pureté, pourrait-il trouver ses délices dans un cœur où il ne voit que des désirs qu'il défend, que des affections qu'il condamne? Jésus-Christ, dont le regard pénètre l'avenir, prévoyant dans sa sagesse infinie toutes les indignités dont il devait être l'objet dans le sacrement de l'Eucharistie, a dû, par intérêt de sa gloire, se préparer une demeure vraiment digne de lui. Il en a choisi deux, son sein et celui de sa Mère. Jésus-Christ, en se communiant de ses propres mains, trouve en son auguste sein un séjour aussi délicieux que celui qu'il trouve dans le sein de son Père, et où il recevait autant de complaisance, puisqu'il y trouvait la même divinité et la même sainteté que dans le ciel.

Après ce divin sanctuaire, c'est dans le sein de Marie sa Mère, qui est autant élevée par sa divine maternité qu'il est saint par sa pureté virginale et par la plénitude de sa grâce sanctifiante, que Jésus-Christ trouve un séjour vraiment digne de lui. Il est vrai qu'il y a des âmes qui ont fait de leurs cœurs des sanctuaires assez saints pour donner à Jésus-Christ quelques complaisances, mais, n'étant pas affranchies de la servitude du péché, il s'y peut rencontrer quelques taches qui, bien que légères, ne laissent pas d'être désagréables aux yeux de ce Dieu de toute sainteté. Il n'y a que Marie qui est l'unique colombe sans tache et sans souillure.

C'est donc son innocence qui a déjà attiré le Fils de Dieu du sein de son Père dans son sein par l'Incarnation, qui l'attire encore dans son sein par la communion. C'est la sainteté du cœur de Marie qui lui prépare ce sanctuaire où Jésus-Christ prend toutes ses complaisances. En ce cœur immaculé de Marie, le Dieu infiniment saint ne découvre rien qui lui déplaît, tout le ravit, tout en Marie lui est infiniment agréable. Voilà pourquoi un savant Père, saint Proclus, appelle la céleste Vierge le Paradis de délices du second Adam. « Pensez-vous, dit ex-

cellement le saint cardinal Pierre Damien, que Jésus puisse prendre ses délices dans les anges où il a trouvé des abaissements et des révoltes? Non, en vérité, il n'y a que le sein de Marie qui soit le véritable paradis des délices du Seigneur. »

CHAPITRE VII

**Jésus-Christ trouvait plus de délices dans le cœur
de Marie, par la communion,
que dans son sein par l'Incarnation.**

Le Fils de Dieu, reposant dans le sein de son Père, sanctuaire divin de sa génération éternelle, ne peut descendre dans la poitrine de l'homme sans un grand effort sur lui-même, tiré qu'il est de son centre divin, du séjour ineffable de son repos ; mais, quand Marie le recevait, le Fils de Dieu ne faisait que passer du sein de son Père dans le cœur de sa Mère. Oui, depuis que le Verbe est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de Marie, il a deux centres qui l'attirent. Comme Fils de Dieu, le sein de son Père est le centre vers lequel il monte au jour de son Ascension, et comme homme, son centre est le

sein de Marie, d'où il a tiré son humanité et où il retourne avec allégresse par la sainte communion. Ce n'est pas certes sans raison que Jésus, durant les précieux moments qu'il résidait dans le cœur de Marie par la communion, prenait ses plus chères délices dans ce sein virginal, puisque toutes les joies dont il jouit dans le sein de son Père, il les retrouve dans le cœur de sa Mère. Remarquons toutefois une différence : Dieu est saint par essence, Marie ne l'est que par grâce; Dieu est pureté par lui-même, Marie est pureté par privilège; la charité est au sein de Dieu comme dans sa source d'où elle découle, la charité est dans le sein de Marie comme dans le plus digne vase qui la puisse recevoir. « Oui, dit le savant et pieux Richard de Saint-Victor, de toutes les créatures, Marie a été trouvée la plus digne de recevoir dans son cœur Celui qui sort de toute éternité du sein de son Père. Marie est donc le véritable paradis des délices du Seigneur. »

Le séjour que le Fils de Dieu a fait dans le sein de Marie par l'Incarnation a été si agréable à Jésus, qu'il a trouvé le moyen d'y rentrer souvent par la communion, dit admirablement saint Pierre

Damien, et même je ne crains pas de dire que la résidence qu'il fait dans le sein de Marie par la communion lui est plus délicieuse que celle qu'il a faite pendant les neuf mois de l'Incarnation dans le sein de cette aimable Mère.

Quoique ce soit le même Jésus qui réside dans le sein de Marie sa Mère, et par l'Incarnation et par la communion, remarquons néanmoins que c'est sous différents états, sous différents rapports qu'il s'y trouve.

Par l'Incarnation, il y est comme victime d'expiation qui se prépare à satisfaire à la justice de son Père qu'il regarde comme son juge. La croix, voilà l'autel sanglant où il doit être immolé. Dans cette vue, il ne se remplit que de pensées de mort, de sacrifice, de tristesse et de douleur. Il est le Pénitent universel qui doit gémir pour tous les péchés du monde. Il n'est pas plutôt conçu dans le temps, qu'il commence à gémir, faisant du sein de sa Mère le premier autel de la pénitence, où il offre à la justice de son Père le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Aussi il y est mortel et passible comme une victime destinée au sacrifice sanglant du Calvaire.

Mais, par la communion de Marie, il est au sein de sa Mère comme une victime de louange en son Temple. Alors il ne regarde plus avec tremblement et tristesse son Père qui, sur la croix, lui fera porter le poids de nos crimes ; mais il le regarde comme un aimable Père qui le couronne de gloire, et qui remplit sans cesse son âme de joies toutes célestes.

Le Fils de Dieu trouvait bien plus de pureté, plus de sainteté, plus d'amour au cœur de Marie, quand il se donnait à elle comme nourriture par la communion, que quand il s'est donné à elle pour être son Fils, par l'Incarnation.

Il est certain que le Saint-Esprit avait dignement préparé son âme par la plénitude des grâces proportionnées à une dignité si haute que d'être Mère de Dieu ; toutefois, comme la Vierge était capable de croître en grâces et en mérites, son amour, sa pureté, sa sainteté, firent des progrès admirables, quand Jésus-Christ se fut incarné en elle. Il ne vint pas reposer dans son sein les mains vides ; mais il y apporta une abondance de grâces qui allèrent toujours croissant, toujours se développant ; de telle sorte que nous pouvons bien

dire que Marie avait des dispositions encore plus parfaites quand elle communiait et qu'elle recevait la chair de son divin Fils comme nourriture, que lorsqu'elle conçut ce divin Fils, cet Agneau de Dieu envoyé pour effacer les péchés du monde.

Il était donc bien inspiré, cet homme de Dieu qui disait : Après le sein de son Père, où le Fils de Dieu habite par sa génération éternelle, il n'est pas de demeure où le Saint-Esprit puisse le placer plus dignement que dans le sein virginal de Marie. Il est donc de toute évidence que Marie, dans nos saints livres, était représentée par l'Épouse du *Cantique des Cantiques*, et, quand elle communiait, Jésus-Christ lui adressait ces amoureuses paroles : Venez, ô ma bien-aimée, venez entre mille, vous la plus sainte et la plus élevée des créatures. Votre innocence a ravi mon cœur : en vous je veux placer mon trône. Comme dans le ciel, mon Père me dit : Vous êtes mon Fils, en qui je prends toutes mes complaisances ; je vous dis aussi : O Marie ! vous êtes ma Mère, et, sur cette terre, vous êtes l'unique objet de mes plus chères et de mes plus chastes délices.

CHAPITRE VIII

**Jésus-Christ institue le sacrement de l'Eucharistie
pour consoler sa Mère
sur cette terre, après sa glorieuse ascension
dans les cieux.**

Entre Jésus et Marie, entre le Fils de Dieu et sa Mère, il y a une union si parfaite, qu'ils sont inséparables. Toujours et partout nous trouvons Jésus avec Marie sa Mère, et Marie avec Jésus son aimable Fils. Une même étable, une même crèche les renferme au jour de la nativité de Jésus-Christ; un même calvaire les porte tous les deux, au jour de sa mort; une même montagne des Oliviers les voit ensemble au jour de son Ascension. Si l'amour parfait d'une mère pour son fils, et d'un fils pour sa mère ne peut supporter le cruel martyre de l'absence ou de l'éloignement, il semble donc que l'amour qui unissait Marie à Jésus son Fils, et Jésus à Marie sa Mère, il semble donc que cet amour étant très-parfait, la même Puissance qui emportait Jésus au Ciel devait y emporter Marie sa Mère,

et les placer tous les deux sur un même trône. Cependant Jésus monte au Ciel, et Marie demeure sur la terre. Le Fils est placé à la droite de son Père sur un trône tout resplendissant de gloire, et la Mère est éloignée de son Fils et abandonnée dans cette vallée des larmes.

Comme cette solitude dut être triste et amère pour le cœur si aimant de Marie ! Car plus la présence de son divin Fils causait de délicieuses complaisances à son cœur de mère, plus aussi son éloignement le plonge dans un océan d'amère tristesse. Par l'Ascension de son Fils au Ciel, le cœur de Marie, au jour du triomphe de son bien-aimé Jésus, éprouve des déchirements pareils à ceux qu'elle endura au jour de la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire.

O mon Fils, lui fait dire saint Bernard au pied de la Croix, vous êtes mon Fils, car je vous ai engendré ; vous êtes mon Père, car vous m'avez créée ; vous êtes mon Époux, puisque vous m'avez unie à vous ! Mais, par votre mort, je perds tout en vous perdant. Je suis une mère sans fils, une fille sans père, une épouse sans époux ! O bienheureux archange Gabriel, lui fait dire encore saint Éphrem,

où est l'accomplissement de vos promesses, quand vous me dites, le Seigneur sera avec vous, puisque maintenant par sa mort il m'abandonne et me délaisse?

Ces douloureux gémissements de la Vierge Mère au pied de la Croix, sur la montagne des Oliviers, Marie ne pouvait-elle pas les laisser s'échapper de son cœur? Car le mystère de l'Ascension qui emporte Jésus au Ciel ne ravit-il pas à Marie un fils, un père, un époux, et ne laisse-t-il pas sur cette terre une mère désolée sans fils, une fille orpheline sans père, une épouse veuve sans époux?

La céleste Vierge supportant cette séparation si douloureuse pour son cœur, avec une parfaite soumission aux ordonnances de son Fils, ce bien-aimé Fils a dû penser à consoler sa Mère. La piété filiale a dû donc convier Jésus à demeurer sur cette terre dans le sacrement de l'Eucharistie pour consoler la solitude de Marie.

Qu'est-ce que la piété filiale? C'est un mouvement de tendresse cordiale, que la nature imprime au cœur des enfants envers leurs parents pour les honorer, les consoler, les assister. Le Saint-Esprit qui a formé le cœur du Fils de Dieu avec le sang

de Marie, qui par là est devenue sa Mère, a dû imprimer dans le cœur de Jésus l'amour et la piété envers Marie, sa Mère. Eh bien, c'est cette piété filiale qui a convié Jésus-Christ à demeurer parmi nous en la sainte Eucharistie, pour consoler son aimable Mère et adoucir la douleur que lui causait l'absence de son corps visible, par la présence réelle de sa divinité et de son humanité sainte cachées sous le voile mystérieux des espèces sacramentelles.

L'amour vraiment filial veut toujours jouir de la présence de celle qu'il aime; s'il est éloigné, il se la rend présente par la pensée, l'attirant en son esprit, ou bien il y envoie son cœur qui la touche par affection; toujours est-il que le souvenir de celle qu'il aime lui est toujours et partout présent.

Jésus-Christ a deux objets qu'il aime également d'un amour filial : son Père céleste et Marie, sa Mère. D'après les lois de l'amour vraiment filial, il doit se rendre présent à tous les deux; mais il semble que cette présence soit impossible en un même temps. Le Père est au ciel, son Fils est avec lui dans cette céleste patrie, et Marie, Mère de Jésus, est encore sur la terre. Il faut donc que le Fils de

Dieu quitte son Père pour se rendre auprès de Marie, sa Mère, ou bien qu'il laisse Marie pour demeurer avec son Père dans le ciel. O richesses merveilleuses de l'amour de Dieu ! Il multiplie les miracles pour multiplier les présences de Jésus-Christ, afin de le rendre présent et à son Père et à sa Mère. Il est présent dans le ciel à son Père reposant dans le sein de sa gloire; il est présent sur la terre à sa Mère dans la divine Eucharistie. Le Fils de Dieu repose dans le sein de son Père par sa génération éternelle, il repose dans le sein de Marie par le mystère de l'Incarnation, et il y habite de nouveau par la sainte communion.

Si la génération du Verbe se fait par le mutuel et saint baiser du Père au Fils et du Fils au Père, c'est-à-dire par le Saint-Esprit qui est la charité, l'amour du Père et du Fils, et si l'Eucharistie est nommée le mutuel et saint baiser du Fils de Dieu aux hommes et des hommes au Fils de Dieu; il est certain que Jésus-Christ en un même temps donne deux admirables et saints baisers : dans le ciel à son Père bien-aimé par le Saint-Esprit qu'il produit avec lui, et sur la terre à son aimable Mère par la communion, où il lui donne son corps qui la

nourrit comme sa fille. C'est ce délicieux et saint baiser de Jésus à Marie qui adoucissait toutes les amertumes de son exil. Quand Marie voyait dans son sein celui qu'elle adorait dans le ciel, dans le sein de son Père, son âme débordant de joie, de bonheur et d'amour, se répandait en louanges et en actions de grâces pour tant de bienfaits.

C'est donc la charité infinie que Jésus portait à Marie sa Mère qui lui a inspiré d'établir un nouveau ciel sur la terre, en instituant le mystère de l'Eucharistie, par lequel il reste auprès de sa Mère, sans quitter le sein de son Père céleste.

CHAPITRE IX

De la communion sacramentelle de Marie.

Marie aimait tellement Jésus, son divin Fils, qu'elle le suivait partout. Elle était donc dans la maison du Cénacle lorsque Jésus-Christ institua le sacrement de l'Eucharistie, par lequel son amour infini se communique à nous sans partage et sans réserve. Après avoir consacré son corps, communie

de ses propres mains ses apôtres, comme les premiers prêtres de la loi nouvelle, Jésus, dit le savant Gerson, envoya l'apôtre saint Pierre porter la communion à Marie, sa Mère, et autres femmes qui l'accompagnaient. C'était à ce grand bienfait, à cet ineffable sacrement que pensait Marie, dit encore le pieux Gerson, alors que de son cœur ravi de joie s'échappaient ces paroles : *Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyés vides ceux qui étaient riches.* Comme il y avait longtemps que Marie soupirait après ce pain des Anges, Jésus, son tendre Fils, voulut contenter une si aimable Mère en lui envoyant son corps, comme une divine nourriture pour satisfaire la faim qui consumait son cœur si désireux de cet aliment du ciel.

Plus Marie recevait la divine Eucharistie, plus elle était désireuse de la recevoir. Nous lisons dans les *Actes des Apôtres* que les disciples étant assemblés avec Marie, Mère de Jésus, ils persévéraient ensemble dans la prière et dans la participation au pain eucharistique. Marie, en effet, avait trop d'amour pour son Jésus, pour ne point participer, avec une sainte avidité, à un si céleste et amoureux

banquet où son Fils était le pain vivant. La faim et la soif qui la dévoraient pour cette manne céleste était si grande, que Nicéphore, auteur fort distingué, dans son *Histoire des actions de la Vierge sainte*, dit ces belles paroles : « La Vierge Mère communiait tous les jours, et, par la communion, elle tressaillait de joie en recevant dans son sein Celui qu'elle avait autrefois conçu dans ses chastes entrailles. » Ces admirables sentiments de son cœur, ces divines dispositions de son âme, nous sont exprimées en ces termes par saint Bonaventure : « *O Jésus, mon amour, mon époux, mon bien-aimé, mon fils unique, je ne goûte que vous, je ne me plais qu'avec vous, rien ne m'attire que vous ! Vous êtes tout à moi, je suis tout à vous, et mon cœur avec le vôtre ne fait qu'un même cœur !* »

CHAPITRE X

**La vie de la très-sainte Vierge a été une perpétuelle
préparation
à l'Incarnation et à la sainte communion.**

Dans les conseils de l'éternelle Sagesse, Marie ayant été toujours présentée à la pensée et au cœur

de Dieu, le Seigneur ne pouvait pas la destiner à une plus haute fin que de la créer pour avoir par l'Incarnation son Verbe fait chair pour son Fils, et le même Verbe fait chair pour nourriture par l'Eucharistie. Dieu est l'être le plus parfait, il ne peut donc référer Marie à une fin plus haute et plus divine qu'à lui-même. Or, par l'Incarnation, Marie est unie à Jésus-Christ le Verbe de Dieu, comme une mère à son fils qu'elle engendre et qu'elle nourrit de son lait, et par la communion elle est unie au même Jésus-Christ comme à son Père qui la nourrit de son corps. L'Incarnation et la communion sont donc les deux termes auxquels Marie est référée. Dieu ne pouvait donc pas former de plus grands desseins sur Marie que de la créer pour engendrer son Fils par l'Incarnation comme mère, et pour le recevoir par la communion comme sa nourriture, comme fidèle. En ce merveilleux dessein, sa puissance est épuisée et sa sagesse ne peut passer outre.

Or tel est l'ordre que Dieu garde en toutes ses œuvres. Il n'élève à une haute dignité que ceux qu'il a dignement disposés. Ayant donc arrêté en ses conseils éternels de donner à Marie dans le temps

son Fils, qui est son Verbe, pour être et son fils et sa nourriture, il ne l'a élevée à ces deux fonctions divines que lorsqu'elle y a été dignement préparée. En elle, je trouve deux préparations, l'une de la part de Dieu comme principe, l'autre de la part de Marie comme coopératrice.

Dieu qui voit les choses futures dans le présent, lui dont la science prévoit l'avenir, accommode dans sa sagesse les moyens à la fin à laquelle il destine les choses. Le corps de Jésus-Christ étant formé pour être notre hostie sur la croix et notre nourriture en l'Eucharistie, le Père céleste en le formant au sein de sa mère lui a donné toutes les dispositions convenables à ces deux mystères, ainsi qu'il l'affirme lui-même : O mon Père, vous avez disposé et accommodé mon corps à la fin à laquelle vous le destinez.

Dieu, qui n'agit point au hasard, encore moins en aveugle, a dû tenir la même conduite à l'égard de Marie. Cette Vierge sainte ayant été créée pour recevoir Jésus-Christ en son sein, et comme son fils par l'Incarnation et comme sa nourriture par l'Eucharistie, Dieu, en créant son corps qui devait être le sanctuaire de son Fils, a dû penser à ces

deux grands mystères auxquels il le destinait. C'est en cette prévision qu'il l'enrichit de la justice originelle en sa conception immaculée, la comble d'une plénitude de grâce, l'ennoblit d'une pureté virginal. En sorte qu'Elle peut dire, aussi bien que son divin Fils : Vous avez disposé mon corps et mon âme à des fonctions divines, le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. Cette préparation peut être appelée éloignée, ayant commencé dès son Immaculée Conception.

Dès ce moment, Marie, comme fidèle coopératrice aux desseins de Dieu, y coopère elle-même dès l'instant de son Immaculée Conception. La vie de Marie a été une continuelle préparation à ces deux grands mystères. Au mystère de l'Incarnation principalement, elle rapporte toutes les lumières de son esprit, toutes les affections de son âme, tous les mouvements de son cœur : tout en elle est référé à une fin si divine, à un mystère si adorable.

Mais, depuis l'Incarnation, où elle est devenue la Mère de Dieu, la communion au corps de son Fils par l'Eucharistie étant la fin la plus haute à laquelle elle puisse être référée, sa vie a été une

perpétuelle préparation à cette action divine. Je ne crains point d'assurer, dit un des plus savants interprètes de l'Écriture sainte¹, que la Sainte Vierge ayant été instruite par son Fils du mystère ineffable de l'Eucharistie, elle a dû rapporter toutes ses actions, toutes les pratiques de ses vertus à se préparer dignement à la communion qu'elle devait faire. En effet, Marie n'allait pas communier sans lumière et sans connaissance de ce qu'elle faisait; mais, étant parfaitement instruite de la dignité et de la sainteté de cet auguste mystère, elle s'y préparait d'une manière vraiment digne de la Mère d'un Dieu et d'un si divin Sacrement.

CHAPITRE XI

De la haute capacité de la Vierge sainte pour la communion.

De tous ceux qui ont participé à la table du Seigneur, et qui ont été trouvés dignes d'y être admis, Marie est celle qui en avait et plus de

¹ Salaz, *in Cant.*

capacité et plus de dignité. Quelle innocence ! quelle pureté ! Quelle sublime intelligence pour concevoir toutes les grandeurs de l'Eucharistie ! Quelles vives ardeurs de son cœur pour en aimer toutes les bontés !

Dieu, ayant créé Marie pour une si haute destinée que d'être la mère du Fils de Dieu, et le tabernacle où il devait venir habiter par la sainte communion, a dû lui en donner la capacité naturelle et surnaturelle, et au corps et en l'âme. Son corps devant être le sujet qui doit engendrer Jésus-Christ en l'Incarnation comme son Fils, et sa bouche devant le recevoir comme nourriture en la communion, son âme doit donc être enrichie de tous les dons célestes, pour dignement le recevoir. Mais Marie, d'elle-même, ne peut se donner ces deux capacités naturelles et surnaturelles : elles dépendent d'un principe plus puissant. Dieu, dont la conduite sur Marie est pleine de suavité, lui vint en aide. Il lui forme le plus pur et le mieux organisé de tous les corps ; il lui donne la plus noble de toutes les âmes, la plus vive de toutes les intelligences pour pénétrer dans les desseins des mystères qui devaient être opérés en Elle ou sous ses

yeux. Il lui donne de toutes les volontés la mieux disposée à aimer, de tous les cœurs le plus susceptible des mouvements de la sainte dilection. A cette capacité naturelle, il y ajoute tous les dons surnaturels. Il met dans son entendement la foi la plus lumineuse qui l'éclaire, dans son cœur la plus ardente charité qui l'embrase, dans son âme les grâces les plus privilégiées qui la sanctifient.

La Vierge a ce commun privilège avec son Fils, selon Albert le Grand, c'est que le même principe qui a opéré à la conception de l'un a concouru à la formation de l'autre. Le Fils et la Mère sont sortis des mains de Dieu comme des chefs-d'œuvre de sa sagesse et de sa puissance. Marie, dit excellemment saint Denis d'Alexandrie, est un tabernacle bâti, non par l'industrie d'une main mortelle, mais par les mains mêmes du Saint-Esprit.

La Vierge Marie étant destinée à la plus glorieuse fin à laquelle Dieu pût élever une créature, elle est l'ouvrage autant de la puissance divine que de sa sagesse. Tout en elle porte les traits de la sagesse et de la puissance du divin ouvrier qui l'a formée. Tout ce qui se voyait en Marie était si bien réglé, si sagement disposé à la fin à laquelle elle

était destinée, qu'on y reconnaissait la main de la divine Sapience. Entre tous ceux qui ont communiqué, Marie est donc celle qui a eu la plus grande capacité naturelle et surnaturelle pour participer à la divine table du Seigneur.

CHAPITRE XII

Les préparations de Marie, Mère de Dieu, à la sainte communion sont les mêmes qu'elle a portées à l'Incarnation. — Solitude et silence.

Les capacités que la Vierge sainte porte à la réception de la communion ne sont pas d'Elle, elles sont de Dieu comme de leur principe. C'est Dieu qui, de sa main puissante, les a imprimées à son corps et à son âme. Il a plu à Dieu cependant que Marie coopérât avec lui à ces préparations par sa fidélité et sa vigilance à une action si divine.

Pour mettre en lumière ces mystères si cachés et découvrir, autant qu'il nous est possible, les dispositions intérieures de son cœur et de son âme, examinons ce que c'est que l'Eucharistie.

L'Eucharistie, disent les Pères de l'Église, est une seconde Incarnation, qui met dans le chaste sein de Marie, par la communion, le même Fils et le même Dieu qu'elle avait porté dans le même sein par l'Incarnation. Dieu étant aussi saint sous les voiles eucharistiques que dans le sein de Marie, les mêmes dispositions qu'Elle a portées au mystère de l'Incarnation où Jésus-Christ est devenu son Fils, elle doit également les porter à la sainte table, où Jésus-Christ se fait sa nourriture.

L'Incarnation est un mystère de solitude et de silence qui sépare Jésus-Christ de la vue et de l'entretien de toute créature. Il est au sein de sa mère aussi solitaire que silencieux : il sera solitaire et gardera le silence, dit le prophète Jérémie. Ce mystère était encore caché dans les abîmes des conseils éternels, et déjà il opérait en Marie, il répandait sa grâce dans son cœur. Car ce n'est pas à l'instigation de Joachim et d'Anne que Marie, tout enfant, se retire dans le temple. C'est son Fils futur qui s'applique à elle, qui l'attire en la solitude, pour imprimer en son âme son esprit solitaire et silencieux. Le même esprit qui doit renfermer son Fils en son sein passe en elle, la conduit dans le

temple pour y vivre solitaire et silencieuse. Ainsi il la prépare au mystère de l'Incarnation, par lequel elle doit être toute à Jésus-Christ par la solitude qui la désapproprie de toute créature et l'approprie totalement et uniquement à Dieu.

Après l'Incarnation où le Verbe fait chair est devenu son Fils, Marie ne voit point de mystère plus excellent, plus relevé que celui de l'Eucharistie, où Jésus devient sa nourriture et s'incarne une seconde fois dans son sein.

L'Eucharistie est un Mystère de solitude et de silence, où le Fils de Dieu se fait pour la seconde fois solitaire et silencieux. La Vierge Marie avait reçu de son divin Fils cet esprit de silence et de solitude, ayant été depuis le Mystère de l'Incarnation aussi solitaire que silencieuse. Elle ne sort de sa solitude, disent nos saints livres, que pour aller rendre un devoir de piété à sa cousine Élisabeth en la visitant. Tout le reste du temps, elle demeurait à Nazareth avec Jésus son divin Fils, elle le contemplait et l'adorait dans le silence de la solitude, lui offrant toutes sortes de louanges et de bénédictions. Elle se disposait ainsi à l'avance à la divine communion par le silence et la solitude, con-

formant les dispositions de son âme aux dispositions de son divin Fils, qui, en l'Eucharistie, est aussi solitaire que silencieux. Il est en effet une loi immuable, que, pour participer dignement et abondamment à la grâce de nos Mystères sacrés, il faut y apporter des dispositions en rapport avec ces Mystères. Le Mystère de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, pour communiquer sa grâce, exige l'esprit de pénitence. Ainsi l'Eucharistie, qui est un Mystère de solitude et de silence, où Jésus-Christ est aussi solitaire que silencieux, demande de ceux qui en approchent la solitude et le silence.

Pourquoi les chrétiens recueillent-ils si peu de fruits de nos saints Mystères? c'est qu'il n'y apportent point les dispositions nécessaires. Jésus-Christ cloué sur la Croix, la tête couronnée d'épines, le corps couvert de blessures, ne peut pas répandre les grâces qui découlent de toutes ses plaies sur des âmes immortifiées soupirant sans cesse après les douceurs et les plaisirs de cette vie. Jésus-Christ, solitaire et silencieux dans le Mystère de l'Eucharistie, ne peut pas communiquer les dons ineffables qui découlent de sa réelle présence parmi nous à des âmes dissipées, pleines d'elles-mêmes, plon-

gées du matin au soir dans les conversations et les inutiles et souvent dangereux entretiens des enfants du siècle.

CHAPITRE XIII

La pénitence et la mortification, seconde disposition de Marie à la sainte communion.

Depuis que le Verbe incarné a pris une âme capable de tristesse intérieure, et un corps capable de pénitences extérieures, il contemple en son Père et sa justice et sa sainteté. A la justice de son Père, il offre un sacrifice de pénitence expiatrice pour les péchés qu'il n'a pas commis, mais dont il a assumé la responsabilité comme hostie du péché. A la sainteté de son Père, il présente un sacrifice de pénitence et de larmes qui proteste que Dieu est si saint, que tout doit s'anéantir et se sacrifier à sa gloire.

Jésus-Christ s'est donc constitué le chef de deux sortes de pénitents, les uns coupables, les autres innocents. Il répand l'esprit de pénitence expiatrice dans les pénitents coupables, et l'esprit de pénitence sanctifiante dans les pénitents innocents.

Marie a porté ces deux états de pénitence. Expiatrice du péché qu'elle n'a pas commis, elle a coopéré avec son divin Fils à la rédemption du monde, non par les plaies de son corps et le sang de ses veines, mais par l'effusion des larmes de son cœur transpercé par un glaive de douleur : voilà le sacrifice qu'elle a offert sur le Calvaire avec son Fils à la Justice du Père céleste.

Comme innocente de tout péché, elle a également offert à la sainteté et à la pureté divine le sacrifice de pénitence, de louange et d'honneur. C'est cette pénitence qui l'a disposée d'une manière toute spéciale à la sainte communion.

Ce serait une grande erreur que de croire que la vie de Marie se soit écoulée dans les jouissances matérielles et les délices de cette vie. Destinée à devenir la Mère de Jésus-Christ, le grand Pénitent du monde, dès sa plus tendre enfance, le Saint-Esprit avait allumé dans son cœur le feu qui devait consumer le cœur de son Fils, cette parfaite hostie de pénitence. Voilà pourquoi, dès l'âge de trois ans, elle quitte la maison paternelle, dit adieu à son père et à sa mère, pour se retirer dans le temple du Seigneur afin d'y mener une vie austère et pé-

nitente. Jeûner, veiller et prier, telle a été la vie de Marie dans le Temple, dit saint Ambroise. Ainsi notre petite Princesse, bien qu'innocente et immaculée, se disposait au Mystère de l'Incarnation, comme il lui a plu de le révéler à sainte Élisabeth de Hongrie : « Sachez, ma fille bien-aimée, qu'excepté la grâce de la maternité divine que je n'ai pu mériter, toutes les autres grâces que j'ai reçues ont été les fruits de mes travaux et de mes mortifications » Mais depuis que Jésus-Christ a résidé dans son sein, où il s'est fait le chef des pénitents, il a voulu que Marie sa mère eût partout la primauté. Comme elle est la première des justes à laquelle il communique sa grâce, la première des vierges à laquelle il imprime sa pureté, il a voulu qu'Elle fût la première des pénitents innocents, en répandant dans son âme la plénitude de son esprit de pénitence.

Marie est donc aussitôt pénitente que Mère de Dieu; un même Mystère donne naissance à sa pénitence et à sa maternité, en la faisant entrer en participation des grandeurs et de la pénitence de son Fils.

Je trouve trois autels où la Vierge sainte entre en communauté de pénitence avec son Fils : la Crèche, le Calvaire, l'Eucharistie.

La crèche. Au moment où Jésus fait de sa crèche le premier autel où il offre à son Père son premier sacrifice de la pénitence par la pauvreté extrême de l'étable où il naît, par les rigueurs de l'hiver qu'il y ressent, exposé qu'il est à toutes les injures de l'air, à peine couvert de quelques langes, Marie sa Mère est là prosternée devant la crèche où repose son Fils et son Dieu, elle s'unit en esprit aux abaissements, aux larmes, à la pauvreté, à la prière, à toutes les vertus, à tous les sentiments de cette auguste victime; ainsi elle offre à Dieu, dans l'étable de Bethléem, son premier sacrifice de pénitence.

Le second autel de pénitence de Marie, c'est le Calvaire. Elle était là au pied de la Croix, alors que son Jésus, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains transpercés, rendait son dernier soupir. Debout, immobile, muette de douleur, elle contemplait cette victime sainte, elle mêlait ses larmes aux flots de sang qui ruisselaient de toutes les blessures de son Fils; ainsi son Âme était plongée dans un océan de tristesse.

Enfin le dernier autel de pénitence de Marie, c'était l'Eucharistie. La vie pénitente de Jésus et de Marie est perpétuée dans le sacrement de l'E-

charistie. Sur nos autels comme sur le Calvaire, mêmes douloureuses épreuves. Comme alors le cœur de Marie était navré de tristesse, à la vue des crimes des hommes ; comme son cœur de Mère était brisé en voyant le délaissement de son Fils bien-aimé, dans cet auguste Mystère, de la part de ceux qui devraient lui être plus sincèrement attachés. Elle voyait se renouveler sur nos autels, de la part des hérétiques et des impies, les mêmes opprobres que Jésus son Fils avait subis sur la montagne du Calvaire de la part des Juifs ; enfin, elle voyait le corps de son Fils crucifié de nouveau sur l'autel par d'abominables profanations. Alors elle s'écriait avec le prophète Jérémie : Le Seigneur a rempli mon âme d'amertumes, il a enivré mon cœur de fiel et d'absinthe.

C'est ainsi que Marie, seule innocente et sans tache, a offert un double sacrifice à la Justice divine et à sa Sainteté, c'est ainsi qu'Elle disposait son âme à la communion. Apprenons, à son exemple, à offrir le sacrifice d'un cœur contrit et pénitent à la Sainteté infinie de Dieu, et à sa Justice divine, avant de participer à la table du Seigneur.

CHAPITRE XIV

**Vive foi de Marie à la réelle présence de son divin Fils
dans l'Eucharistie.**

Tous les mystères du Verbe incarné sont incompréhensibles à nos esprits, à cause de leur hauteur ou de leur profondeur. Il y est ou trop élevé ou trop humilié. Ses sublimes élévations ne peuvent être comprises, ses humiliations profondes ne peuvent être parfaitement connues. La Foi seule peut nous développer ces augustes mystères et nous en découvrir et les grandeurs et les abaissements.

L'Incarnation qui doit s'opérer au secret du sein de Marie est de cette condition. La Divinité y est abaissée jusqu'au néant de l'être créé, et notre être y est sublimement élevé jusqu'à l'union de la personne du Verbe éternel. Pour préparer dignement la Vierge Marie à ce grand mystère, le Saint-Esprit met dans son cœur une foi vive. « Vous êtes bienheureuse, ô Marie ! lui dit Élisabeth, sa cousine, d'avoir cru ; les choses qui vous ont été dites s'accompliront en vous. »

La Très-sainte Eucharistie est un mystère où Jésus-Christ n'est pas moins élevé et humilié qu'en l'Incarnation. Marie étant destinée à y participer, elle doit y être également disposée par une foi vive à la présence réelle de son divin Fils, caché sous les voiles eucharistiques.

Il est une vérité constante admise dans l'Église, c'est que la vierge Marie, pendant qu'elle a été sur la terre, était simplement voyageuse parmi les obscurités de la vie. Son esprit avait autant besoin du flambeau de la Foi pour la direction de ses pensées, que les yeux de son corps de la lumière du soleil pour la conduite de ses pas. Tous les mystères de son Fils devant être opérés ou en son sein ou en sa présence, elle devait donc être éclairée des splendeurs de la Foi, pour en concevoir les profondeurs et les grands conseils de Dieu en leur accomplissement.

Il y a trois principaux mystères où la Foi lui a été communiquée. Au jour de son Immaculée Conception, la Foi fut versée en son esprit dans toute sa plénitude; alors, dit Suarez¹, elle fut instruite de

¹ Suarez, *in D. Th.*, tit. n.

tous les mystères qui regardent la divinité et l'Incarnation de son Fils. Un accroissement admirable de Foi lui fut encore accordé au jour de l'Incarnation, sa foi ayant pu augmenter, quant aux circonstances des mystères qui lui étaient révélés ; mais c'est au jour de la Pentecôte que le Saint-Esprit, en descendant en Elle, consumma sa foi et l'éleva au plus haut degré auquel puisse atteindre une créature.

La sainte Vierge a reçu la Foi avec une telle plénitude, disent plusieurs docteurs de l'Église, qu'elle a surpassé en l'intelligence des mystères tous les théologiens, les apôtres eux-mêmes, quoiqu'ils aient reçu excellemment, dit saint Anselme, du Saint-Esprit la connaissance de toutes les vérités. Par l'onction divine de ce même Esprit de vérité qui résidait en elle, Marie concevait plus parfaitement encore tous nos divins mystères. Voilà pourquoi les Pères de l'Église appellent Marie la Maîtresse des Apôtres. Elle est, dit saint Iguace d'Antioche, la Maîtresse de la religion. « Il ne faut pas s'étonner, dit saint Ambroise, si Jean nous a découvert de si profonds mystères, puisqu'il était toujours en la société de Marie, qui est l'école où l'on apprend la

connaissance de tous nos sacrements. » (S. Ambr., *De Instit. Virgo Maria est aula omnium sacramentorum.*)

De tous ceux qui ont approché de la table du Seigneur, c'est donc Marie qui y a participé avec une foi plus vive. Je ne puis même avoir de doute que la foi de Marie ne fût plus vive en la communion qu'en l'Incarnation. En effet, en l'Incarnation la foi de Marie a été secourue par une connaissance pratique, la Vierge ne croyant pas seulement la présence de son Fils en son sein par la foi, mais elle la ressentait par expérience; tandis qu'en la communion, la Foi était toute pure, appuyée uniquement sur l'autorité de la révélation que la vérité divine lui faisait de la présence réelle de son Fils en son sein.

CHAPITRE XV

Profonde humilité de Marie en la sainte communion.

L'Incarnation et l'Eucharistie sont les deux mystères des abaissements de la majesté humiliée de Jésus-Christ; l'un les commence et l'autre les con-

tinue. Pour disposer Marie au mystère ineffable de l'Incarnation, le Saint-Esprit met en elle une humilité profonde; aussi, quand l'Ange lui découvrit la majesté de son Fils qui devait s'incarner en elle : « Voilà, s'écria-t-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Ainsi elle s'abaisse jusqu'au néant de la servitude, à l'exemple de son Fils qui s'anéantissait, comme le publie saint Paul, jusqu'à l'être de serviteur et d'esclave.

Le Saint-Esprit garde la même conduite sur Marie pour la disposer dignement à la participation de la divine Eucharistie. Jésus-Christ son Fils et qui est aussi son Dieu, y étant très-profondément humilié, comme elle a été toujours très-docile aux mouvements du Saint-Esprit, elle se préparait à le recevoir en la communion par une très-profonde humilité.

De toutes les communions, celles de Marie ont été les plus humbles et les plus respectueuses, Marie étant celle qui a le mieux compris la grandeur de son Fils humilié, et combien la créature est indigne de participer à la sainteté de cet adorable sacrement. Nous pouvons même assurer que la sainte Vierge avait en ses communions de nouveaux motifs

de révérence et d'humilité qu'elle n'avait pas en l'Incarnation, en sorte qu'il y avait en elle plus d'humilité en la communion qu'en l'Incarnation. -

Jésus-Christ en l'Incarnation est infiniment abaissé : il s'humilie jusqu'au néant de l'être, il se fait, et paraît comme s'il était pur homme, et en ses actions et en son extérieur, dit saint Paul; mais, en l'Eucharistie, il descend d'un degré plus bas encore, puisqu'il s'abaisse jusqu'au néant des accidents, se voilant sous les espèces du pain et du vin. Jésus-Christ ne peut pas descendre plus bas.

Marie, qui suit tous les mouvements de l'esprit de son Fils, qui passent de son cœur à son cœur, ne peut voir ce divin Jésus si abaissé, si anéanti, sans s'abaisser et s'anéantir avec lui. Jésus est en elle comme un poids qui l'incline et l'abaisse autant qu'il s'humilie. Oh ! qui pourrait comprendre les abaissements de son esprit et les humiliations de son cœur, à la vue des anéantissemens de son divin Fils ? Elle s'abaissait autant que la créature peut s'abaisser, les humiliations de son Fils en tous ses mystères étaient la mesure de ses humiliations.

Qu'elle était grande l'humilité de Marie! Comme elle ravissait le cœur de Dieu! Cette humilité a été assez puissante, et la plus puissante entre toutes ses vertus pour enlever Jésus-Christ des bras de son Père et l'attirer en son sein pour y devenir son Fils par l'Incarnation. Voilà le sujet des ravissements de son esprit et des jubilations de son cœur, ainsi qu'elle le publie dans son céleste cantique. Mon âme magnifie le Seigneur, et que mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur, parce qu'il lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de sa servante! C'est la même humilité qui le tirait du même sein dans le sien pour en faire sa nourriture par l'Eucharistie. Marie étant la plus humble des créatures, c'est aussi en son cœur que le Fils de Dieu descendait avec plus de joie, quand elle participait à ce divin mystère. Car, quoique Dieu en sa divinité ne puisse s'abaisser au-dessous de lui-même à cause qu'il est immense, il a néanmoins un poids qui l'incline vers les choses humbles qu'il regarde avec complaisance. Comme sa nature infinie ne voit point de vide qu'elle ne remplisse, Dieu ne peut découvrir en l'âme le vide d'elle-même, qu'il ne descende aussitôt pour le remplir de sa divinité.

L'amour divin, dit excellemment Gerson, est tout œil; il n'y a rien de plus pénétrant que l'amour. Il n'ouvre les yeux que pour voir l'objet aimé, et ce qui le ravit en lui, c'est la beauté qui est le véritable objet de l'amour, et la beauté est un assemblage de toutes les perfections. L'humilité, dit ce savant docteur, était donc la beauté de Marie, puisqu'elle renfermait toutes ses vertus; c'est elle qui a été trouvée la plus digne des regards de Jésus; ces regards ont fait la complaisance de Jésus en Marie, et la complaisance a fait le ravissement qui a tiré Jésus du ciel en son sein pour être et son Fils et sa nourriture.

CHAPITRE XVI

Insigne pureté de Marie.

La pureté est si propre à Jésus-Christ, qu'elle lui est essentielle et éternelle. Il est purté, et dans l'éternité et dans le temps. Dans le ciel, il est purté avec son Père, et sur la terre il est un divin-composé de pureté, soit de la part de son Père, du-

quel il reçoit la divinité, soit de la part de sa Mère, de laquelle il tire une chair toute pure et immaculée.

Jésus, le fils de Dieu, ayant quatre sortes de naissances, la divine dans le ciel, l'humaine en terre, une troisième naissance glorieuse dans le tombeau, enfin une quatrième miraculeuse naissance dans l'Eucharistie, Jésus-Christ veut partout reposer en un sein éclatant de pureté. Au sein de son Père céleste, tout y est pureté; dans le sépulcre neuf taillé dans le roc, il n'y a ni corruption ni pourriture, il y est enseveli dans un blanc suaire; dans le sein de Marie préparé par le Saint-Esprit, Jésus y reposait comme dans le sanctuaire de la pureté. Pour rendre ce sanctuaire sans tache, le Père fait un miracle dans la Conception Immaculée de Marie, le Fils opère un prodige de sa droite en l'Incarnation, rendant Marie vierge et mère, pure et féconde tout à la fois, fille de Dieu et sa mère, sa créature et sa nourrice; enfin le Saint-Esprit la sanctifie par sa sainteté pour en faire son temple.

Puisque le Dieu que Marie a conçu en ses chastes entrailles, comme son Fils par l'Incarnation, est le même Dieu qu'elle reçoit en son cœur par la com-

munion, Marie a dû avoir les mêmes puretés quand elle communiait. Bien plus, nous pouvons affirmer qu'elle avait plus de degrés de pureté quand elle a communiqué que lorsqu'elle a conçu Jésus, son divin Fils.

Tous les mystères qui ont été opérés en Marie ou en son sein, ou sous ses yeux, étant tous des mystères de pureté, ont imprimé un cachet de pureté en son âme, en son cœur, en son corps. L'Incarnation lui en a donné la source; le Calvaire, où elle a été lavée dans le sang qui ruisselait des blessures de son divin Jésus attaché à la croix, a ajouté un nouveau lustre à sa pureté; enfin la descente du Saint-Esprit en elle, au jour de la Pentecôte, l'a élevée jusqu'à la plénitude de la pureté. Comme Marie a conservé avec fidélité toutes ces vertus, comme elle a toujours grandi en de nouvelles grâces, elle portait donc plus de pureté en la sainte communion qu'au mystère de l'Incarnation.

Le Fils de Dieu lui-même porte une sainteté dans l'Eucharistie, qu'il n'avait pas dans les autres mystères. En l'Incarnation il s'est revêtu d'un corps fait à la ressemblance de la chair du péché,

comme parle l'apôtre saint Paul. Cette chair était donc mortelle: puisque la mortalité est l'effet du péché, il avait donc quelque chose du péché. En la circoncision il fut marqué du sceau du péché; sur la croix il était hostie du péché, et comme tel obligé d'en porter et les douleurs et les humiliations. C'est encore sous ces qualités de mortel et d'hostie du péché qu'il a voulu naître dans une étable, reposer dans une crèche; c'est sous ces qualités de mortel et d'hostie du péché qu'il a voulu mourir sur une croix, qui était le supplice des criminels. En ces deux états de mortel et d'hostie du péché, il n'avait point souci de la sainteté du lieu de sa naissance ou de l'infamie du supplice qui lui était réservé. Mais, depuis que, par sa résurrection, il s'est dépouillé de la mortalité, et qu'il est investi d'une chair immortelle et glorieuse, déposant la qualité d'hostie du péché, ayant pleinement satisfait à la justice de son Père, il demande, *il veut* les plus saintes demeures au ciel et sur la terre. Dans le ciel, le Père éternel le place à sa droite; sur la terre, il lui dresse un trône dans la sainte Eucharistie. Voilà pourquoi il veut que le cœur de ceux qui participent à son

divin banquet soit saint. C'est dans cette vue qu'il a institué tous les sacrements pour purifier et rendre saints ceux qui veulent participer à ce pain des Anges.

La Sainte Vierge avait donc de nouveaux motifs de sainteté par l'usage qu'elle faisait de l'Eucharistie. En l'Incarnation, elle regardait son Fils couvert de la mortalité sur la croix, elle le considérait comme hostie du péché. Mais, dans l'Eucharistie, elle le regarde comme une hostie de louange, tout investi d'immortalité et de lumières ; il semble alors que Jésus adresse à sa tendre Mère ces paroles de l'Apocalypse : Vous êtes sainte, mais sanctifiez-vous encore par de nouveaux degrés de sainteté, puisque je veux faire de votre sein un nouveau trône, où je demeurerai par la communion que vous ferez de mon corps.

CHAPITRE XVII

Amour très-ardent de Marie.

Il est trois choses en Marie qui ont toujours progressé : la nature, la grâce et la charité. La

nature l'a rendue fille de Joachim et d'Anne; la grâce l'a faite sainte, et la charité, aimante. Ces trois états ont progressé également en elle : à mesure qu'elle avançait en âge, elle augmentait en grâce et en charité. Tous ces privilèges ne lui étaient accordés que pour la dignement disposer à l'Incarnation, qui devait la faire mère de Dieu. Ce mystère étant, dit saint Paul, le grand mystère d'amour et de piété, il ne devait être opéré que dans un sein tout embrasé de charité. Le Saint-Esprit, qui est le principe de la charité, ne descend en Marie que pour répandre dans son cœur cette charité avec une abondance telle, qu'elle est en harmonie avec la grandeur et la piété infinie de ce mystère de dilection. Cependant les flammes de cet amour se sont encore divinement augmentées en Marie pour la disposer à la réception de la sainte Eucharistie.

C'est une vérité incontestable, que depuis l'Incarnation la Sainte Vierge a été capable d'augmenter en charité. Marie étant voyageuse sur cette terre, elle pouvait donc, par sa fidèle correspondance aux grâces du Seigneur, avancer toujours et progresser sans cesse dans les voies de la charité,

comme les autres justes, puisqu'elle n'était pas encore arrivée au terme de la charité, qui est la possession de Dieu dans le sein de sa gloire. Comme elle agissait selon toute l'étendue de la grâce actuelle qui était en elle par chaque action, Marie méritait d'augmenter en grâces une fois autant qu'elle avait de degrés d'amour. La vie de la Vierge sainte était comme celle des justes qui est semblable à la lumière, qui, du premier point de son aurore, avance toujours, par un continuel progrès, dans de nouvelles lumières, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à leur midi, qui est leur plénitude. Quels immenses trésors de mérite n'a-t-elle point acquis par tous les soins rendus à Jésus-Christ comme sa mère, et par sa participation à tous les mystères de son divin Fils.

La sainte Vierge apportait donc à la communion toutes les flammes d'amour dont son cœur avait été embrasé par le Mystère de l'Incarnation ; toutes les divines ardeurs qu'Elle avait conçues au pied de la Croix et sur la montagne sainte de Sion. O Dieu, quels brasiers, quel incendie d'amour dévorait son cœur. Toutefois, quand Marie communiait, il y avait en Elle de nouveaux motifs d'amour que

son cœur n'avait point ressenti en l'Incarnation.

Tout en Jésus-Christ est infiniment aimable, c'est l'Amour qui opère tout en lui, par lui et pour lui. Il est aimable dans les différents états par lesquels il a passé, il a voulu être homme mortel pour vivre avec nous; il a voulu mourir sur la Croix pour nous rendre la vie; il est immortel dans le Ciel pour nous y associer à sa gloire; il est sur nos autels, pour y devenir notre nourriture divine et nous y faire faire comme un saint apprentissage du bonheur du Ciel : Oh ! qu'il est aimable, Jésus !

Quels nombreux et puissants motifs pour Marie d'aimer encore davantage son divin Fils ! Aussi jamais cœur n'a approché de la table eucharistique avec plus d'amour que Marie. Elle avait en son cœur plus d'amour que tous les Anges, que tous les Martyrs, que tous les confesseurs, que toutes les vierges, en un mot, que tous les habitants du Ciel ensemble. La chair de Jésus-Christ en l'Eucharistie étant la chair même de Marie, selon l'expression de saint Augustin, elle aimait cette divine chair d'un amour tout maternel. C'est là ce qui faisait que Marie surpassait en amour tous les Séraphins et tous les Saints. Amour incommunicable :

comme il n'y a eu que Marie, qui ait communiqué avec le titre de Mère de Dieu, Elle est aussi la seule, l'unique créature qui puisse dire à Jésus-Christ résidant dans l'Eucharistie : O mon doux Jésus, je vous aime avec tous les Saints d'un amour de grâce comme votre fille et votre servante ; mais je vous aime, ô mon doux Jésus, d'un amour maternel comme mon Fils, car vous avez été formé de mon sang ; mais je vous aime d'un amour tout nouveau en l'Eucharistie, car, en rentrant dans mon sein par la communion, de mon Fils que vous êtes par l'Incarnation, vous devenez par ce sacrement ma divine nourriture.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'USAGE QUE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A FAIT DE L'EUCCHARISTIE

CHAPITRE PREMIER

**Marie a reçu la sainte communion comme une céleste
nourriture.**

Dieu, qui nous a créés par sa Puissance, veut nous nourrir par sa bonté. Nous ayant donné l'être, et quant au corps, et quant à l'âme, il veut les nourrir tous les deux. Mais l'homme est composé de deux éléments bien dissemblables; le corps est terrestre et matériel; l'âme est céleste et spirituelle. La suavité de la divine Providence demandait donc un aliment convenable à cette double nature. Eh bien, la puissance de Dieu donne au corps, pour lui servir de nourriture, la terre, l'air et les mers, et

tout ce qu'ils renferment, et son inépuisable bonté crée pour l'âme un pain d'une qualité toute céleste.

La charité, qui nous rend enfants de Dieu, nous fait vivre de sa vie, par une participation à la vie de Dieu même. Il fallait donc à cette vie un aliment divin qui pût l'augmenter, la conserver toujours vivante en nous. Eh bien, c'est en instituant l'adorable mystère de l'Eucharistie que le Fils de Dieu, qui, par le Baptême, nous a fait ses enfants adoptifs, nous nourrit par une amoureuse condescendance d'un pain divin qui est Dieu même.

La Vierge Marie avait donc un double droit de participer à la table sacrée. Le premier lui est commun avec tous les fidèles, car elle est fille de Dieu par la grâce sanctifiante. Le second est extraordinaire, il lui est personnel. Elle est Mère de Dieu par génération temporelle, ayant donné l'être à un homme Dieu formé de son sang, nourri de son lait, qu'il convertit en sa substance. Il était, ce semble, convenable, selon l'ordre de la justice, que le fils rendit à sa mère ce qu'il avait reçu d'elle. Puisque la vie suit la condition et l'état de l'être, Marie ayant trois sortes d'être et d'état : de nature,

de grâce et de maternité, devait avoir un ordre de vie convenable à sa condition. Comme fille de Joachim et d'Anne, elle avait la vie naturelle; comme sanctifiée par la grâce et fille de Dieu, elle vivait d'une vie surnaturelle; mais, comme Mère de Dieu, elle devait avoir une vie non-seulement au-dessus de la nature et de la grâce, mais une vie d'un ordre tout divin; or, si l'aliment doit être proportionné à la condition de la vie, Dieu seul peut fournir cette divine nourriture à la sainte Vierge comme Mère de Dieu.

D'ailleurs il n'est pas croyable que Dieu soit moins libéral envers Marie sa Mère qu'envers ses enfants. Or, si sa bonté a tant de douceur, que par une magnificence adorable il proteste qu'il dressera un banquet au Ciel où il fera asseoir ses élus, où il les servira et se donnera lui-même en nourriture, pour récompenser un verre d'eau froide que cet élu aura donné en son nom à celui qui avait soif, que ne fera-t-il pas pour sa Mère qui l'a nourri de son propre lait !

Oui, ô divine Mère ! c'est pour vous traiter que la Sagesse éternelle qui s'est incarnée dans votre sein dresse sa table et mêle son vin. C'est donc

à cette table sacrée que la Vierge Marie venait s'asseoir tous les jours, c'est là qu'elle recevait en son âme celui qu'elle avait autrefois porté dans son sein virginal, c'est là qu'elle goûtait toutes les délices des cieux.

CHAPITRE II

De l'admirable recueillement des puissances de l'Âme de Marie en la sainte communion.

La sainte Vierge ayant des connaissances très-hautes de la dignité et de la grandeur du mystère de l'Eucharistie, quand son Fils par la communion passait dans son sein comme dans un tabernacle où il veut demeurer, comme dans un sanctuaire où il lui plaît de reposer, comme sur son trône où il veut régner, alors les puissances de l'âme de Marie avaient des occupations dignes de celui qui était reçu comme Fils de Dieu, et dignes de celle qui le recevait comme étant sa Mère.

Il y avait trois choses en Jésus-Christ qui absorbaient dans un mystérieux recueillement toutes les puissances de l'âme de Marie : sa beauté, son ama-

bilité et les divins rapports qui existaient entre eux. Qu'est-ce que la beauté et la bonté sur la terre, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ?

Le propre de la vraie beauté est de ravir les intelligences et les cœurs. C'est une voix qui appelle. La beauté de Jésus-Christ ravissait si puissamment toutes les puissances de l'âme de Marie, qu'elle la tenait dans une profonde et perpétuelle contemplation; son amabilité les attirait pour être aimées, et la haute convenance de la nature et de la grâce entre un tel Fils et une telle Mère la pressait doucement de se transformer en lui. « Mon bien-aimé, disait la sainte Vierge par la bouche de l'épouse du Cantique des cantiques, mon bien-aimé est beau, il est ravissamment beau ! Il est tout à moi, et je suis toute à lui ! » Trois choses contribuaient en Marie à cet admirable recueillement : la grâce en son âme, la charité en son cœur et la virginité en son corps. La grâce, qui nous est donnée pour élever notre âme à Dieu, portait sans cesse l'âme de Marie vers Dieu comme à sa source; la charité, l'amour divin, qui est le poids des cœurs, dit saint Augustin, l'inclinait vers Jésus-Christ comme vers

son Fils; la virginité, qui sépare de tout objet terrestre, la recueillait en Jésus-Christ comme en son époux.

Ce recueillement avait trois qualités qui ne se trouvent qu'en Marie. Il était simple dans son regard, ne regardant uniquement que Jésus-Christ. En présence de cette beauté divine qui fait la joie et la félicité des anges dans le ciel, Marie n'avait des yeux que pour contempler son divin Fils qui la congratule en ces termes : « O que vous êtes belle, ô ma Mère bien-aimée, ô que vous êtes belle ! Vos yeux sont vifs et perçants comme ceux des colombes. » Et Marie lui répond : « O que vous êtes beau, ô Jésus, mon Fils bien-aimé ! que vous avez de grâces et de charmes ! que je suis heureuse de vous posséder. »

Ce recueillement de Marie était continu et sans distraction. La présence d'un si aimable objet remplissait tellement toutes ses puissances, que nulle pensée, nulle affection terrestre ne pouvait effleurer son âme. Enfin, ce recueillement était continu et sans lassitude. La présence de son bien-aimé Jésus lui était si délicieuse, que les puissances de son âme ne se lassaient jamais en cette jouissance. Aussi bien

elle s'écriait durant ces précieux moments : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis tout entière à lui! Il ne se plaît que parmi les lis; il m'est aussi délicieux et agréable qu'une grappe de raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi.*

CHAPITRE III

Sublime contemplation de Marie.

Si la communion est un commencement de béatitude où l'âme s'exerce à découvrir par la foi le Dieu qu'elle espère contempler dans les splendeurs des cieux; comme dans le ciel le premier exercice du bienheureux est la vision de la Divinité dans toute la majesté de sa gloire, le premier exercice de Marie après que Jésus-Christ était entré dans son sein par la communion qui en avait fait un ciel, c'était la contemplation de l'humanité déifiée de son divin Fils cachée sous les voiles eucharistiques. Dès cette vie, Marie est nommée Bienheureuse, à cause des mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, par lesquels Dieu, en venant reposer dans

son sein, en fait une bienheureuse commencée, mais la béatitude en fera une bienheureuse consommée, en découvrant à ses yeux celui qu'elle n'avait vu sur cette terre que sous des voiles qui le dérobaient à ses yeux mortels.

La contemplation était donc la vie de la bienheureuse Vierge Marie. Contempler la pureté éternelle de Dieu, en faire l'objet de ses pensées, de son amour, de son imitation, telle était la vie de la Vierge Marie.

Mais, depuis qu'elle est devenue Mère du Fils de Dieu sans cesser d'être vierge, depuis que la communion plaçait en son sein ce même Jésus qu'elle avait autrefois conçu dans ses chastes entrailles, sa contemplation s'est élevée à des hauteurs infinies. L'Esprit-Saint ayant comblé Marie de ses plus riches dons de sagesse et d'intelligence, nul être humain ne fut plus capable que Marie de pénétrer dans les grands desseins de nos augustes mystères.

Rien n'est petit en Marie, tout y est grand et relevé, sa contemplation étant celle de la Mère d'un Dieu, elle avait des conditions dignes d'une dignité si éminente. Elle était premièrement très-simple en son acte.

La méditation se fait par voie de multiplicité d'actes qui regardent successivement une multiplicité d'objets. Mais la contemplation est une vue universelle qui connaît, sous une seule idée et par un seul acte, tout ce que Dieu a déployé, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

1° La méditation de Marie n'était pas composée d'une multiplicité d'actes, c'était une simple contemplation, l'unité de l'objet qu'elle portait en son sein par la communion, renfermant tout ce qu'il y a de plus divin au ciel et sur la terre. C'est en ce sens que l'apôtre saint Paul appelle le Verbe incarné l'abrégé, le sommaire et la récapitulation de toute chose. C'était donc le privilège de Marie durant les précieux moments qu'elle portait la divine Eucharistie en son sein, qu'en l'unité de ce divin objet, et, par un seul acte, elle contemplait tout ce qu'il y a de plus divin dans le ciel, de plus précieux en la grâce, et de plus riche et de plus beau en la nature.

2° Sa contemplation était très-recueillie en son acte, à cause de la présence intime de l'objet caché en son sein, qui était son Dieu. Elle n'avait pas besoin d'élever ses pensées jusqu'au ciel pour le con-

templer à la droite de son Père, ou bien de les porter sur le Calvaire pour le voir cloué à la croix, rendant le dernier soupir pour le salut du monde : elle n'avait qu'à rentrer en son intérieur, à se replier sur elle-même ; elle y trouvait Jésus-Christ son Fils et son Dieu, lequel, par sa divinité et son humanité, étant le plus divin et le plus aimable objet et comme Dieu et comme homme, attirait, par sa beauté et ses ravissantes perfections, toutes les puissances de son âme et les faisait entrer dans un profond et admirable recueillement.

3° Sa contemplation était continuelle : elle n'a jamais été interrompue, ni par la lassitude des puissances de son âme : la justice originelle qui était en elle lui donnant un domaine souverain sur toutes les facultés de son âme, rien ne pouvait retarder l'activité de son entendement ; ni par les distractions qui divertissent le cœur : la présence intime de son Fils dans son sein remplissait tellement toutes les puissances de son âme, que la pensée d'aucun objet terrestre ne pouvait y pénétrer.

4° Enfin sa contemplation a été très-sublime. Marie n'était pas seulement éclairée des lumières de la foi : elle était encore illuminée par les splen-

deurs des dons de sagesse et d'intelligence. Marie, dit excellemment le pieux et savant Gerson, contemplait bien plus vivement l'excellence de son Fils dans le très-saint Sacrement par les illustrations du don d'intelligence que par la lumière de la foi. Enfin, en sa contemplation, elle jouissait du privilège des bienheureux, dit encore Gerson. Puisque la Vierge est élue de Dieu, dit ce savant docteur, pour coopérer aux plus grands, aux plus sublimes mystères qui doivent s'opérer en elle, concevez, si vous le pouvez, de quelles lumières elle a été pénétrée par Celui qui est toute lumière ; elle est cette femme investie du Soleil, c'est-à-dire de cette lumière immense qui éclaire les anges et qui jetait par intervalles des éclats si pénétrants dans l'esprit de Marie, que Dieu se découvrait à elle face à face, comme il a fait à saint Paul et à Moïse. Certes, si ce privilège, dit Albert le Grand, a été accordé aux serviteurs, comment pourrait-il être refusé à la Mère du Fils de Dieu ? Marie a donc connu et contemplé sans voiles la Trinité des divines personnes. Voilà, continue ce savant docteur, l'incomparable privilège accordé uniquement à Marie, de voir à découvert, en un même moment et

en un même mystère, l'humanité et la divinité de son Fils : céleste vision qui doit faire la félicité accomplie des bienheureux dans le paradis.

CHAPITRE IV

Quels étaient les objets de la contemplation de Marie quand elle communiait.

L'intérieur de Marie est un sanctuaire inaccessible à toutes les pensées des hommes et même des esprits angéliques. Dieu seul peut comprendre les ineffables merveilles qu'il a opérées en Elle. Il était pénétré de ce sentiment, le pieux et savant Gerson, alors qu'il s'écriait : O Vierge sainte, ô tendre Mère de Jésus, vous qui, après votre divin Fils, avez le mieux compris les excellences et les grandeurs de l'Eucharistie, découvrez-nous quelles étaient les pensées de votre esprit alors que vous contempniez dans le silence de la contemplation ce mystère inénarrable d'amour voilé à nos yeux mortels !

Marie, dit cet illustre docteur, contemplait l'ad-

mirable accord de la vérité de ce sacrement avec les figures qui le représentaient sous l'antique alliance, et qu'elle voyait si miraculeusement accomplies.

Elle contemplait, sous les voiles mystérieux de ce sacrement, les prodiges de la puissance divine de son Fils en sa conservation ; les profondeurs de sa sagesse en sa disposition ; les magnificences de sa bonté en son effusion.

Elle le contemplait sur son sein comme pain et comme hostie, comme sur une table et sur un autel où, comme un pain céleste, il nourrit les anges dans le ciel de sa divinité, les hommes sur la terre de son humanité. Comme sacrifice, il glorifie Dieu dans le ciel, couronne les bienheureux dans la gloire, réjouit les anges en la béatitude, sanctifie les fidèles dans l'Église militante, délivre les âmes du purgatoire dans l'Église souffrante. Elle contemplait la réelle présence de son Fils dans ce sacrement. Au moment de la consécration, elle voyait les cieux s'ouvrir, puis son Fils descendre sur l'autel, accompagné de la multitude des esprits angéliques qui lui faisaient cortège, les chérubins étaient là pour le contempler et l'adorer, les Séra-

phins pour l'aimer. Elle contemplait comment tout contribuait à l'excellence de ce divin sacrement ; elle entendait les patriarches soupirer après ce pain de vie ; elle écoutait les prophètes qui l'annonçaient ; elle voyait les figures qui le représentaient ; son âme tressaillait d'allégresse à la pensée que les apôtres le prêchaient par toute la terre, que les prêtres le perpétuaient par l'oblation du saint sacrifice, et que les Fidèles de l'Église s'empressaient à venir s'asseoir à cet auguste festin où leur est distribué le vrai froment des élus et ce vin précieux qui fait germer pour la virginité.

Elle admirait comment, alors que son Fils prenait possession de son cœur par la communion, le Père et le Saint-Esprit descendaient en Elle pour y établir leur sanctuaire, demeurer en Elle d'une manière nouvelle, et renouvelaient ainsi en son son cœur les merveilles qu'ils avaient autrefois opérées en son sein.

Alors le cœur de Marie surabondait de joie, en voyant que ce Jésus que ses yeux avaient contemplé comme son fils, que ses mains avaient servi, que ses bras avaient porté, que sa bouche avait embrassé, que son sein avait allaité, que ce même

Jésus reposait dans son cœur comme un père qui la nourrissait de sa divine substance.

Marie était ravie d'admiration à la vue de l'incompréhensible charité de son divin Fils dans ce sacrement qui fait le ravissement du Ciel et de la Terre, et où Jésus-Christ épuise toutes les richesses de sa sagesse, de sa puissance et de son amour : elle contemplait la patience invincible de son Fils, qui souffre avec tant de douceur dans ce sacrement d'amour les sacrilèges des impies, les blasphèmes des hérétiques, les mépris, les profanations de ses enfants, leurs refus de participer à sa table sacrée.

Tels étaient les objets de la contemplation de Marie après la sainte communion tandis que Jésus reposait dans son sein; combien ils étaient sublimes et divins ! Qui pourra jamais comprendre quels ravissements ils causaient à son esprit, quelles extases ils excitaient dans son âme, de quelles ardeurs ils embrasaient sa volonté, de quelles flammes d'amour ils consumaient son cœur. Ces merveilles sont si sublimes, si incompréhensibles, que l'esprit humain ne peut les atteindre, et que la parole de l'homme sera toujours impuissante à les exprimer.

Dieu seul, qui a imprimé dans son cœur ces sentiments, peut seul les concevoir; le front incliné dans la poussière, honorons ces merveilles en confessant qu'elles dépassent nos faibles intelligences.

CHAPITRE V

**Doux écoulement du cœur de Marie dans le cœur
de Jésus par la sainte communion.**

La propriété du feu, c'est de fondre et de liquéfier les substances qu'on jette dans son sein pour leur faire perdre leur figure et prendre celle du vase où on les verse. Tel est l'effet de l'amour divin, il fond, il liquéfie les cœurs, pour les faire couler comme un or fondu dans l'objet aimé, ainsi que dans un vase dont ils prennent toute la forme. L'amour divin, dit saint Denys l'Aréopagite, ne peut souffrir que les amis de Dieu demeurent à eux-mêmes, il les plonge dans d'amoureuses extases, qui les dépouillent d'eux-mêmes pour les revêtir de Dieu.

On peut comparer l'Eucharistie à ce charbon ar-

dent que l'ange du Seigneur prit sur l'autel pour purifier les lèvres du prophète Isaïe (*Isaïe*, ch. vi), ou bien à cet or brûlant dont parle le disciple bien-aimé (*Apoc.*, III). Ce feu est trop ardent, cet or est trop brûlant pour ne point fondre le cœur de Marie, et Marie a trop d'amour pour ne pas se fondre en présence de si vives et si aimables flammes. Certes, si par la bouche de l'Épouse du cantique elle proteste qu'à la voix de son bien-aimé son cœur s'est fondu d'amour, quelles merveilles d'amour n'opérera-t-il pas, ce Jésus son bien-aimé, alors que par sa présence réelle il reposera dans son cœur avec toutes les flammes de la Divinité! Pourra-t-il ne pas se liquéfier? Aussi Marie ne publie-t-elle pas hautement par la bouche du Psalmiste (*Psal.*, XXI) : Mon cœur au milieu de mon sein est devenu semblable à la cire qui se fond en présence des ardeurs d'un grand feu. Le cœur de Marie peut encore être comparé à la céleste manne qui tombait des cieux pour nourrir les enfants d'Israël et qui se fondait aux premiers rayons du soleil. L'Eucharistie est le ciel, le firmament de l'Église, Jésus y est comme le soleil dans toute la plénitude de ses rayons.

Comment le cœur de Marie, comme une manne céleste, ne se serait-il point fondu, en présence de ces ardents rayons qu'il dardait sans cesse dans le cœur d'une si aimable et si aimante Mère?

Merveilleuse convenance entre les substances liquéfiées et le cœur de Marie! Les substances fondues ne coulent que pour être recueillies en quelque vase qui les reçoit; et tel est le bonheur de Marie : Jésus son Fils lui étant tout en toutes choses dans la communion, le feu qui fondait son cœur est le vase qui le recueillait. Oui, Jésus est le vase admirable formé de la main du Très-Haut, ne semble-t-il pas que le Saint-Esprit pensait à Marie, quand il formait le cœur du Fils de Dieu comme un vase admirable, pour rendre avec plénitude, au cœur de sa mère ce qu'il avait reçu d'elle?

L'Église appelle la Vierge Marie un vase admirable, parce qu'elle a recueilli le Verbe sortant du sein de son Père comme un baume délicieux qui se répand, selon l'expression de l'Écriture, et parce que le Saint-Esprit a distillé dans son sein l'humanité que Jésus-Christ a reçue d'elle en l'Incarnation. Mais Jésus-Christ ne se laisse point vaincre en générosité, il rend à Marie par la communion tout ce que

Marie lui avait donné. Par l'Eucharistie il devient un vase admirable pour recueillir le cœur de sa Mère qui s'écoule dans le sien, en sorte que, durant les précieux moments de la communion, il se faisait un mutuel et perpétuel flux et reflux de ces deux aimables cœurs si proches l'un de l'autre. Le cœur maternel de Marie s'écoulait dans le cœur de Jésus son divin Fils, et le cœur de Jésus s'écoulait dans le cœur de Marie sa tendre Mère. Toutefois dans ce flux et reflux de ces deux cœurs Marie avait l'avantage ! Le cœur de Jésus s'écoulant en celui de Marie sa Mère, qui était un cœur humain et limité, était obligé de resserrer, de rétrécir son immensité, tandis que le cœur de Marie s'écoulant en celui de Jésus se dilatait, s'élargissait et s'étendait infiniment, parce qu'en entrant dans le cœur de son Fils bien-aimé il participait à l'immensité de sa forme toute divine.

Magnifique privilège que celui de Marie ! En la communion Dieu la traite comme les bienheureux dans la béatitude. *Entrez dans la joie du Seigneur.* Saint Thomas, commentant, expliquant divinement bien ces paroles du Fils de Dieu aux élus, dit : « Toute la joie béatifique n'entrera pas dans les

bienheureux, ils ont le cœur trop petit et trop resserré pour renfermer ce qui est immense, infini, mais *toti gaudentes intrabunt in gaudium Dei*, les bienheureux entreront tout entiers dans la joie du Seigneur, tout leur être en sera inondé et pénétré.

O Vierge Marie, ô tendre Mère de Jésus, que vous êtes divinement récompensée! Pour un cœur humain que vous avez donné à votre Jésus par l'Incarnation, il vous en donne un divin en la communion. Dans votre cœur Jésus était à l'étroit, il n'a tiré de ce cœur maternel que des qualités humaines et mortelles, tandis que dans son cœur le vôtre se dilate, s'élargit et puise des dispositions toutes divines.

CHAPITRE VI

**Délicieux repos du cœur de Marie sur le cœur de Jésus
par la sainte communion.**

Dieu n'a pas plutôt fait sortir l'homme de ses mains, par la création qui lui donne l'existence,

que sa sagesse imprimé au fond de son être une secrète, mais toute-puissante inclination de tendre et de retourner vers lui, comme vers son souverain bien, Dieu voulant ainsi être tout à l'homme, et le principe qui le produit, et la fin qui le doit achever.

Il y a trois principes en l'homme de cette tendance vers Dieu : la nature qui le fait créature, la grâce qui le fait juste, et la foi qui le fait chrétien. Comme créature, il doit toujours tendre vers Dieu comme vers son souverain bien; comme juste, il doit tendre vers Dieu comme vers son Père, et comme chrétien il doit tendre vers Jésus-Christ comme vers son chef. Éloigné de ces trois termes, le cœur de l'homme est toujours dans le désir, la recherche, le mouvement et l'inquiétude, comme le dit le plus célèbre docteur de l'Église, saint Augustin : « Seigneur, vous nous avez fait pour vous, et notre cœur est toujours inquiet, toujours agité, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

Marie, participant à l'humanité, a ces trois principes communs avec nous, la nature, la grâce et la foi. Il y a néanmoins cette différence notable entre Marie et nous, c'est qu'elle n'a jamais été dans le désir et l'anxiété de la recherche de Dieu,

comme si elle en était éloignée parce que la nature et la grâce se sont toujours trouvées unies en elle. Au même moment où la nature la fait sortir du sein de Dieu comme créature, à l'instant de sa conception immaculée, la grâce la fait rentrer en Dieu comme en sa fin, où elle a trouvé un repos éternel.

Mais il était en Marie un autre principe bien plus relevé que celui de la nature, de la grâce et de la foi, c'est son auguste dignité de Mère de Dieu. Comme Mère de Jésus-Christ, elle ne pouvait pas être toujours unie à lui comme à son Fils; c'est dans cet éloignement, dans cette absence, que l'amour maternel faisait naître en son cœur des désirs immenses qui la portaient à le chercher partout pour trouver en lui son repos. Dieu, qui exauce toujours les désirs de ceux qui le cherchent, et principalement les désirs d'une si aimable Mère, lui prépare deux ineffables mystères pour être les termes de son repos : l'Incarnation et l'Eucharistie. Elle peut bien s'écrier avec l'Épouse du Cantique des cantiques que, son âme ayant trouvé son bien-aimé en l'Incarnation comme son Fils, en l'Eucharistie comme sa divine nourriture, elle prend en son bien-aimé son repos le plus divinement délicieux.

C'est la convenance qui fait le repos des choses avec leur centre, en sorte qu'elles arrêtent leurs mouvements quand elles l'ont joint.

O les admirables convenances entre Jésus et Marie! convenance d'être, Jésus est son créateur et Marie est sa créature; convenance de grâce, Jésus est son père selon l'esprit et Marie est sa fille; convenance d'état, Jésus est vierge et Marie est vierge; convenance de relation, Jésus est son Fils et Marie est sa Mère! Quel plus délicieux repos pouvait trouver une telle Mère avec un tel Fils?

Dans la divine Eucharistie, Jésus-Christ est l'unique repos et la complaisance des divines Personnes. Le Père repose en lui comme en son Fils qu'il engendre divinement; le Saint-Esprit, comme en son principe d'où il procède ineffablement; Marie entre en cette société de repos, elle repose en Jésus-Christ comme en son Fils qu'elle a engendré humainement, et elle repose encore en lui comme au principe d'où elle reçoit son amour et ses grâces. Toujours est-il cependant que Marie est plus avantagée que son Fils, le sein où Jésus a reposé pendant neuf mois par l'Incarnation étant un sein terrestre et humain; le sein où Marie repose par la communion

est tout divin; dans le sein de Marie, Jésus est humilié, abaissé; dans le sein de Jésus, Marie est exaltée. Oh ! avec quels transports d'amour Marie ne peut-elle donc pas s'écrier, alors qu'elle repose si délicieusement sur le cœur de son Fils : Que puis-je désirer sur la terre, que puis-je désirer dans les cieux qui puisse me ravir plus délicieusement ? Ma chair et mon sang se consomment d'amour. Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage et pour le temps et pour l'éternité. Qu'ils sont aimables vos tabernacles, Seigneur, Dieu des vertus ! Le passereau trouve une demeure et la tourterelle un nid pour ses petits; vos autels, ô mon Jésus, vos autels, ô mon Roi et mon Dieu, vos autels ! *Altaria tua, Domine, altaria tua.*

CHAPITRE VII.

Du profond silence extérieur et intérieur que gardait la sainte Vierge après la sainte communion.

Le silence est fils de la modestie, et la modestie est fille de la virginité. Cette céleste vertu ne

cherchant qu'à plaire à Jésus-Christ son époux, à l'entretenir ou bien à l'écouter, la virginité doit donc mépriser tout extérieur vain et affecté qui attire les regards humains auxquels elle veut être cachée ; aussi elle fuit les entretiens des hommes, afin d'avoir plus de loisirs et de liberté pour s'entretenir avec son époux.

La virginité consacrée à Dieu doit donc être tout à la fois modeste et silencieuse. Elle revêt les vierges d'une modestie si pudique, si chaste et si humble, qu'elles paraissent à l'extérieur comme si elles étaient des anges incarnés. L'office de la modestie est donc de régler les actions et de composer l'extérieur des vierges en répandant la pudeur sur leur visage, la retenue dans leurs regards, le silence sur leurs lèvres pures et innocentes.

Marie, Mère et Reine de toutes les vierges, a dû donc être la plus modeste et la plus silencieuse, comme étant la plus sainte.

Il y a entre les actions et les paroles de la Vierge Marie cette notable différence, c'est qu'elle a beaucoup fait et peu parlé, beaucoup opéré et dit fort peu ; ses actions ont été sans nombre et ses paroles ont été très-rares. Elle était, dit saint Ambroise,

humble de cœur, grave en ses discours, prudente en ses conseils, elle parlait peu, méditait beaucoup.

Mais il y a deux mystères où la Vierge Marie a été singulièrement silencieuse, l'Incarnation et la communion, qui mettent également le même Dieu, l'un en son sein comme son Fils, l'autre en son cœur comme hostie. C'est en ces deux grands mystères que Jésus-Christ fait du sein de sa Mère sa première demeure de silence, où il lui en donne les saintes règles. Marie a donc gardé quatre règles de silence : l'une d'imitation, afin d'imiter le silence de son divin Fils; l'autre de silence extérieur, pour ne s'entretenir qu'avec lui; la troisième est un silence de docilité et de profonde révérence, pour l'écouter; enfin, la quatrième est un silence d'adoration et d'humilité de cœur, pour humblement adorer celui qui est son Dieu en même temps que son Fils.

L'étonnante merveille du temps et de l'éternité, c'est que le Fils de Dieu, qui est la parole du Père, soit en son sein dans un profond silence, où il ne parle jamais; il est la parole produite et non produisante. Il n'y a que le Père qui parle; toutefois, ce même Fils est devenu dans le temps le maître

du monde pour l'instruire : Dieu le Père, dit l'apôtre saint Paul, nous a enfin parlé par son Fils dans les derniers temps, le Fils de Dieu étant venu sur la terre pour nous instruire. Chose surprenante cependant, il a voulu que le sein de Marie fût sa première école et sa première chaire, et que Marie, sa Mère, fût son premier disciple qu'il veut instruire par lui-même, et la première leçon qu'il lui donne, et par elle à l'univers entier, c'est celle d'un profond silence.

L'Incarnation, où Jésus-Christ est fait Fils de l'homme, étant l'image en ce monde de sa génération éternelle où il est engendré Fils de Dieu, et la sainte Eucharistie étant l'image de l'Incarnation, il a voulu se consacrer à son Père dans ces deux mystères dans un profond et perpétuel silence. Jamais il n'a rompu ce silence ni dans l'Incarnation ni dans l'Eucharistie, cette extension du mystère de l'Incarnation, où il se plaît à perpétuer ce sacrifice du silence qu'il offre à son Père, pour l'honorer par ce silence religieux et réparer les outrages dont se rendent coupables les enfants des hommes par leurs criminels entretiens.

Marie avait donc après la communion un exem-

plaire admirable de garder le silence pour imiter son divin Fils; et si, selon Tertullien, les anciens avaient un autel dédié au dieu du silence, Marie par la communion devenait le véritable autel du Dieu du silence. Jésus-Christ, dit l'abbé Guéric, s'est caché et comme enseveli dans le sein de Marie dans un profond silence; mais du sein de sa Mère il nous enseigne la discipline et les règles du silence religieux. Ce silence du Verbe incarné nous parle éloquemment, dit ce pieux personnage, il nous instruit et nous apprend à vivre dans la retraite et le silence.

C'est sur ce beau modèle que Marie réglait sa conduite. N'était-il pas d'ailleurs de la plus haute convenance que, la première Ève ayant donné naissance avec Adam, par un coupable entretien, au péché qui déshonore Dieu, Marie la seconde Ève et Jésus le second Adam, par un silence religieux qui honore si saintement le Seigneur, réparassent ainsi la gloire de Dieu?

D'ailleurs, comment cette tendre Mère de Jésus aurait-elle pu épancher son âme en vains discours? comment aurait-elle pu s'entretenir avec la créature, alors qu'elle portait dans son sein un Dieu silen-

cieux dont la bouche se taisait, mais dont le cœur parlait à son cœur un langage plein d'une vraie cordialité?

La Vierge Marie avait donc un second motif de garder un profond silence extérieur envers toute créature, afin d'écouter son Fils qui, devenu son maître, lui parlait cœur à cœur et l'initiait ainsi à tous les secrets des cieux.

Entre le maître et le disciple, il doit y avoir une mutuelle intelligence : le maître parle, le disciple écoute. Telle est la mutuelle intelligence entre Jésus et Marie. Le Fils de Dieu, il est vrai, dans l'Eucharistie ne peut parler à sa Mère d'une voix sensible, mais il a un langage bien plus divin encore, qui a du rapport avec celui de son Père céleste, qui parle par sa pensée, et sa pensée est sa parole, c'est-à-dire son Verbe, qui dit tout ce qu'il est et qui exprime parfaitement bien toutes ses grandeurs. Jésus-Christ le Fils de Dieu dans la divine Eucharistie, imitant son Père qui lui parle dans le ciel, parle à Marie, sa Mère, mais par la pensée, par ses inspirations et ses lumières, et sa pensée est sa parole intérieure qu'il verse dans l'entendement de Marie, qui l'instruit, lui révèle bien mieux toutes ses grandeurs par cette

parole secrète et intérieure que ne pourraient le faire et les anges et les hommes par leurs discours les plus éloquents. Marie devait donc garder un profond silence de docilité, pour recevoir avec respect les divines instructions de son Fils bien-aimé. Dans le ravissement de la suavité de ses paroles, elle s'écrie avec l'Épouse des Cantiques : O mon bien-aimé, que votre voix se fasse entendre aux oreilles de mon cœur ! Oh ! qu'elles sont divinement douces vos paroles, elles coulent de vos lèvres comme des rayons de miel.

Marie avait deux autres silences : de pensée et d'affection. L'âme a son langage et son silence ; sa pensée est sa parole, qui est appelée *verbum mentis* ; c'est en cela que l'âme est l'image de Dieu, où nous adorons un Verbe qui est sa parole et sa pensée. Mais, quand l'entendement pense aux créatures et qu'il tire d'elles les images qui servent à ses connaissances, il parle avec la créature ; il garde donc le silence quand il ne pense plus à elles et qu'il voit toutes choses en Dieu.

Tel était le silence intérieur de l'esprit de Marie, en la présence de son Fils, qui remplissait tellement son entendement, qu'elle ne pouvait plus se for-

mer aucune image de la créature ni s'entretenir avec elle par la pensée. Le cœur de Marie était également très-silencieux, étant vide de toutes les affections des choses terrestres qui font tant de bruit dans le cœur de ceux qui les aiment.

CHAPITRE VIII

Divin langage de Marie avec son Fils après la sainte communion.

Quand Jésus reposait par la sainte communion dans le sein de Marie comme dans un sanctuaire, ce divin Fils lui parlait au cœur, et Marie l'écoutait en silence. Mais, après avoir entretenu sa Mère, Jésus la convie à lui parler : Levez-vous, ma bien-aimée et ma colombe, faites-moi entendre votre voix : elle est délicieuse à mon oreille, et plus encore à mon cœur.

Ne pensez pas que Marie n'ait rien dit à son Fils, qui était si proche de son cœur. Entre ceux qui s'aiment il y a un silence mutuel, mais aussi un entretien réciproque. Il y avait trop d'amour entre

le Fils et la Mère pour qu'ils fussent toujours dans le silence. Ils se parlaient, mais d'un langage secret, intérieur et tout plein de cordialité. Jésus parlait à Marie sa Mère par inspirations, et Marie parlait à Jésus son Fils par aspirations; Jésus par ses lumières, et Marie par ses pensées; le Fils par son amour, la Mère par ses affections, qui étaient les paroles de son cœur. O Dieu ! qui pourrait concevoir ou entendre quels étaient les entretiens d'une telle Mère avec un tel Fils ! Quelles paroles ! et combien elles étaient saintes, cordiales et vraiment divines !

Marie avait deux principes de ses paroles : le Saint-Esprit et Jésus son Fils. L'un résidait en son cœur par la charité, l'autre en son sein par la sainte communion. Or telle est l'heureuse condition des justes : c'est que leurs âmes sont tellement en la main de Dieu, que c'est Dieu qui les dirige et les conduit en toutes leurs voies. Néanmoins le privilège spécial de Marie, c'est d'être tellement en la main de Dieu, que le Saint-Esprit était l'esprit de son esprit, en sorte qu'elle n'avait de pensées que celles qu'il lui inspirait, de paroles que celles qu'il lui suggérait, à tel point que le

savant Ruppert disait de Marie : Votre voix, ô divine Vierge, est la voix du Saint-Esprit.

Mais Origène va bien plus loin encore : il nous assure que le Verbe caché dans le sein de Marie sa Mère est un second principe qui mettait des paroles sur ses lèvres et qui les lui imprimait au cœur. Les paroles de la bouche ou du cœur de Marie étaient donc des paroles toutes divines, soit de la part du principe d'où elles procédaient, qui était Dieu, soit à cause de l'objet à qui elles étaient référées, qui est encore Dieu. Voilà ce qui élève mon esprit vers une pensée qui semblera peut-être pleine de hardiesse et qui cependant n'en est pas moins solide, c'est que le Fils de Dieu et le Saint-Esprit opèrent en Marie des merveilles qu'ils ne peuvent point opérer dans le ciel.

Tout le monde sait qu'entre les divines Personnes il n'y a que la première qui parle, et c'est le Père, et, en parlant, il engendre une parole qui est son Verbe et son image. Le Fils et le Saint-Esprit ne parlent point, mais ces deux divines personnes se *donnent de l'étendue*.

Le Fils produit des paroles dans l'esprit et le cœur de sa Mère, qui sont ses images, tandis qu'il habite en son sein ou par l'Incarnation ou par la

communion. Le Saint-Esprit concourt en Marie à deux sortes de paroles : l'une en son sein, l'autre en son cœur ou en sa bouche, par sa puissance. Le Saint-Esprit concourt à la production temporelle d'une parole divine, mais incarnée, dans ses chastes entrailles ; en son cœur il forme ses paroles intérieures, qui sont le langage de ses affections ; enfin il met sur ses lèvres toutes les paroles qu'elle a proférées.

Je ne m'étonne plus si le Fils convie son aimable Mère à lui parler et à lui faire entendre sa voix : les paroles que Marie profère lui sont d'autant plus agréables que ce sont autant ses paroles que les siennes. C'est Jésus qui les imprime dans ce cœur maternel, et, par un amoureux retour, ce cœur maternel les lui renvoie.

CHAPITRE IX

**L'Âme de Marie magnifie le Seigneur et lui offre
le sacrifice de louange.**

Entré le cœur et la bouche de Marie, il y a toujours un si parfait accord, que l'une a été l'inter-

prête de l'autre. Les paroles que ses lèvres ont proférées découvrent les dispositions et les mouvements de son intérieur, et, quoiqu'ils nous soient impénétrables, il a plu au Saint-Esprit de lui inspirer de les manifester elle-même dans ce divin cantique qu'Elle prononça en la maison de Zacharie, où, ravie des grandes choses que Dieu avait opérées dans son sein, elle s'écria, dans un amoureux élan, pour donner jour aux divines ardeurs qui brûlaient son cœur : Mon âme magnifie le Seigneur, et que mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur !

Ce céleste cantique est, à la vérité, principalement prononcé en vue du mystère de l'Incarnation qui venait de s'opérer en Elle. Mais le pieux Gerson¹ assure que, la céleste Vierge portant ses pensées sur l'avenir, elle envisageait aussi l'Eucharistie, qui est l'extension de l'Incarnation, et que par un même cantique elle magnifiait son Fils comme celui qui devait se faire sa nourriture, et que c'était son cantique ordinaire après la sainte communion.

C'est donc le premier sacrifice de louange que

¹ *Super mag.*

Marie offre, et comme mère après l'Incarnation, et comme fidèle après la communion. Ce sacrifice est très-solennel en toutes ses circonstances : il a pour objet le Père et le Fils ! il est offert au Père en disant : Mon âme magnifie le Seigneur qui me donne son Fils ; il est présenté au Fils en publiant : Mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur !

Il est très-solennel de la part de celle qui l'offre ; c'est la Mère d'un Dieu. Il ne s'est jamais offert un sacrifice plus agréable au Père et au Fils ; c'est une épouse qui l'offre à l'un et une mère qui le présente à l'autre. Il est très-solennel en sa primauté ; il est le premier sacrifice de louange de la loi nouvelle. Ève, la première des vierges en la nature, est la première qui déshonore Dieu par la voix en parlant au démon : il est juste que la première des vierges en la grâce soit la première qui honore Dieu par la voix et qu'elle lui offre le premier sacrifice des lèvres. Marie est donc la première qui a donné naissance au premier sacrifice de louange en la loi nouvelle ; et l'Église, qui est l'Épouse de Celui dont elle est la Mère, se forme sur elle comme sur

son exemplaire; elle ne fait que continuer ce que Marie a commencé.

Dieu a voulu, par une conduite pleine de miséricorde et digne de sa suavité, que le sacrifice de louange ait été consacré par les lèvres d'une vierge qui est la Mère de son divin Fils selon la nature, et que ce divin Fils consacre dans le cénacle, après avoir communiqué, ce même sacrifice de louange par ce cantique d'actions de grâces et d'allégresse par lequel Jésus et ses apôtres finirent le saint mystère. Ainsi Dieu a voulu que la grâce l'emportât sur le péché. Une femme et un homme ont donné naissance à tous les péchés qui offensent Dieu, une femme et un homme-Dieu donnent naissance au sacrifice de louange qui doit à tout jamais glorifier le Seigneur.

Ce sacrifice est entier. Marie l'offre de tout ce qu'elle est, et d'âme et d'esprit, qui ne sont qu'une même chose : ils ne diffèrent que quant à leurs opérations; l'âme est ainsi nommée en tant qu'elle anime le corps, et elle est appelée esprit, considérée en ses actes de pure intelligence où les sens ne concourent point. Quand donc Marie s'écrie : Mon âme magnifie le Seigneur, et que mon

esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur ! c'est comme si elle disait : Je glorifie le Seigneur mon Dieu de toutes mes puissances intérieures et extérieures.

Ce sacrifice était très-humble : Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante : sa grandeur n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur ma petitesse.

Ce sacrifice était très-reconnaissant : Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses : que son saint nom soit à jamais béni ; sa miséricorde a rassasié ceux qui ont faim.

Tel est donc le sacrifice de louange que la Vierge Marie a offert à Dieu son Souverain et son Sauveur. A son exemple, offrons à Jésus-Christ un sacrifice d'actions de grâces et de louanges, toutes les fois que nous participons à la manducation de l'Agneau sans tache. Que ce sacrifice soit entier, c'est-à-dire de tout nous-mêmes, comme celui de Marie, en le publiant d'âme et d'esprit. Qu'il soit profondément humble et très-reconnaissant, proclamant que toutes nos actions de grâces sont infiniment inférieures à l'immensité des bienfaits du Seigneur.

TROISIÈME PARTIE

DÈS MERVEILLEUX EFFETS DE LA COMMUNION EN LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE

CHAPITRE PREMIER

**La sainte Vierge, seule, a éprouvé dans un degré
souverain tous les effets de l'Eucharistie.**

Dieu, aussi bon que puissant, désire toujours, dans l'effusion de son amour, que les effets qu'il produit soient en proportion avec l'immensité de sa bonté, et que cette bonté se répande autant qu'elle est communicable. Mais, parce que les sujets auxquels elle se communique sont limités, elle est comme obligée de se resserrer, d'arrêter ses épanchements, et d'être moins libérale qu'elle n'est riche. Il semblerait que sa bonté manquerait de puissance et de sagesse, si elle ne pouvait présenter à Dieu un sujet qui pût en porter les effets

avec plénitude et qu'elle ne pût se répandre autant qu'elle est communicable.

C'est dans ce but que sa puissance, d'accord avec sa bonté, lui a formé deux sujets, Jésus le Fils, et Marie la Mère, l'un dans l'Incarnation, l'autre dans la Communion, ayant tous deux, selon leur degré, la capacité requise pour porter les effets d'une bonté immense. Le Verbe incarné, par sa dignité de Fils de Dieu, est digne de porter tous les effets de la bonté divine, et en lui ces effets atteignent leur perfection. Nous pouvons, en quelque sorte, dire que Marie, par sa qualité de Mère de Dieu, est aussi, entre tous ceux qui ont communiqué, celle qui a porté les effets de l'Eucharistie au plus haut degré où Dieu en son conseil divin avait résolu de les élever. Ne doutons point de cette vérité, Dieu devait à sa gloire de traiter ainsi Marie, sa digne Mère, et il le voulait et il le pouvait.

Trois choses marchent toujours d'un même pas dans les œuvres de Dieu, sa justice, sa volonté et sa puissance. Quand il opère, il fait toujours ce qui est juste, il le veut et il le peut; or, ayant déterminé dans son divin conseil le degré suprême de grâce qu'il entendait opérer par l'Eucharistie, il

était juste qu'il exécutât ce dessein éternel ; son inexécution eût été comme une marque d'impuissance ou un défaut de prévision ; ayant donc dû, ayant voulu et pu donner le plus haut degré de grâce par l'Eucharistie, il l'a donc fait. Mais quel est donc le sujet qui a porté cet admirable effet ? Marie est et sera à jamais le seul et unique, parce qu'elle en est la seule digne, attendu sa qualité de Mère de Dieu, parce qu'elle en est la seule capable à raison de la plénitude de ses grâces.

Tel est l'ordre que Dieu garde dans la conduite de ses œuvres, que, selon sa justice distributive, il proportionne toujours les grâces qu'il confère aux sujets au degré de l'état où il les élève. Marie ayant été choisie par son Fils pour opérer en elle les deux plus grands de ses mystères, l'Incarnation en ses chastes entrailles, et la communion dans son sein, elle a donc reçu une grâce de préparation. La Vierge, dit le Docteur angélique, est appelée pleine de grâces, parce qu'elle a la grâce proportionnée à ses sublimes destinées, et, selon saint Bernard, elle a eu la grâce dans le plus haut degré qui puisse être communiqué à une pure créature.

Marie donc seule a porté et a pu porter dans sa

plénitude l'effet de l'Eucharistie et elle sera toujours seule, car tout ce qui est au-dessous d'elle est moindre qu'elle ; parce que les plus grands saints lui sont inférieurs et en dignité et en sainteté. Ils ne sont que les serviteurs de Dieu, elle en est la Mère; ils ont la grâce par mesure, elle la possède dans toute sa plénitude. Elle est donc le seul sujet où la bonté divine se communique autant qu'elle le veut, le sujet dans lequel le Fils de Dieu donne à son amour toute son étendue, et dans le sein de laquelle il voit s'accomplir tous les effets de l'Eucharistie. C'est à cause de ce privilège que Marie est appelée l'accomplissement des personnes divines dans l'Incarnation. Pour le même motif nous pouvons l'appeler également, dans la communion, l'accomplissement du Fils de Dieu et de l'Église ; car Jésus-Christ voit en elle l'accomplissement de tous ses conseils, parce qu'ils n'ont jamais trouvé d'obstacle en elle. L'Église la regarde comme son accomplissement, puisqu'elle voit que tous les desseins de Jésus-Christ, son époux, sont divinement achevés en la communion de cette divine Vierge qui est aussi sa Mère.

CHAPITRE II

La vie divine de Marie, Mère de Dieu, a pour principe immédiat Jésus-Christ.

Le pain matériel n'est que pour la nourriture, la nourriture n'est que pour la vie, et la vie doit suivre la condition de l'être. Nous avons deux sortes de vies, l'une que nous tirons de nos parents et qui nous fait hommes, l'autre que nous tirons de Jésus-Christ et qui nous fait chrétiens. Comme hommes, nous vivons d'une vie humaine et corporelle qui se soutient et se conserve par un pain matériel que la terre nous fournit; comme chrétiens, nous vivons d'une vie divine et spirituelle qui se soutient et se conserve par un pain immatériel, selon cette vérité de l'Écriture : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu. » Nous commençons à vivre comme hommes de la vie corporelle, au moment de notre naissance humaine; nous commençons à vivre comme chrétiens de la vie spirituelle sur les fonts sacrés du baptême, où nous sommes faits enfants de Dieu.

Mais Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre seulement pour nous donner la vie, il est venu pour nous la donner avec abondance, dit le disciple bien-aimé, et c'est dans l'Eucharistie qu'il nous donne cette plénitude de vie, et où il lui plaît d'être immédiatement par lui-même le principe de notre vie spirituelle. Marie a trois qualités distinctes : elle est fille de Joachim et d'Anne, elle est juste, elle est Mère de Dieu. Comme fille de Joachim et d'Anne, elle vit d'une vie humaine qu'elle soutient par la manducation d'un pain matériel ; comme juste, elle vit d'une vie spirituelle qu'elle soutient par la grâce ; mais comme Mère de Dieu, qualité qui l'élève au-dessus de la grâce, elle doit vivre d'une vie qui soit en rapport avec une si haute qualité, c'est-à-dire d'une vie divine.

Marie, comme Mère de Dieu, forme avec son Fils un ordre divin. Jésus et Marie, seuls, le composent. Les hommes quels que soient leurs mérites, les anges eux-mêmes n'y seront jamais admis. Comme le Fils éternel de Dieu vit de la vie de son Père, dans son sein où il repose et d'où il la tire, de même Marie doit vivre de la vie de son Fils dans le sein duquel elle repose par la communion, et

d'où elle la reçoit. Mais parce que la source de cette vie divine est trop éloignée de Marie (elle est au sein du Père comme en sa source primitive qui est au ciel), voici quel est le cours admirable que Jésus-Christ donne à cette vie pour la répandre dans le sein de sa Mère. Le Père communique la vie dont il vit immédiatement à son Fils, le Fils la communique immédiatement à son humanité, et cette humanité renfermée dans l'Eucharistie la verse immédiatement dans le sein de Marie. Jésus-Christ est donc dans l'Eucharistie entre son Père et Marie, ce qu'il est entre le Père et le Saint-Esprit. Comme le Père communique avec son Fils sa vie divine au Saint-Esprit, ainsi le même Père, par le même Fils, communique la même vie à Marie.

Il est essentiel à la vie de sortir d'un principe intérieur d'où elle découle. Ainsi, quoique les cieux reçoivent le mouvement des anges moteurs, on ne peut pas dire que leurs sphères vivent de la vie des anges; de même Marie, hors l'usage de l'Eucharistie, vivait comme juste de la vie de la grâce; mais ce n'était pas immédiatement par son Fils; tandis que par la communion ce divin Fils passe dans le sein de sa Mère pour se rendre le prin-

cipe intérieur de sa vie divine par lui-même.

Saint Bonaventure a là-dessus une pensée toute céleste. Guillaume, évêque de Paris, la partage avec lui. Ils assurent que la propre nourriture de l'homme, c'est Jésus-Christ, et qu'il ne peut, disent-ils, se nourrir que de Lui, parce que c'est l'esprit proprement qui fait l'homme, et que la grâce, unie à l'esprit, fait le chrétien. De quoi se nourrit l'esprit? de connaissance et de vérités, et surtout de la première vérité et de la connaissance éternelle de Dieu, qui est son Verbe. La propre nourriture de l'esprit, c'est donc le Verbe divin, et par conséquent la propre nourriture d'un esprit uni à un corps, c'est le Verbe divin uni à un corps. Ainsi la propre nourriture de l'homme chrétien, c'est Jésus-Christ; mais Jésus-Christ découvert dans le ciel pour l'état de la gloire, et couvert sur la terre pour l'état de la foi. La réfection de l'esprit, c'est le Verbe de vie, dit ce savant évêque. Et saint Bonaventure, s'accordant avec lui, enseigne : que la nourriture d'un esprit uni à la chair, c'est-à-dire de l'homme, c'est le Verbe incarné reçu dans l'Eucharistie.

De cet excellent raisonnement nous pouvons

7.

hautement inférer, en faveur de Marie, que, sa chair étant unie à son esprit et son esprit uni à la grâce qui en faisait une mère très-divine, quoique corporelle, puisqu'elle vivait dans un corps, Jésus-Christ, et Jésus-Christ incarné, était sa propre nourriture, et, comme Mère de Dieu, elle ne pouvait être dignement nourrie que de lui. Elle avait d'autant plus de droit, et un droit plus spécial à cette nourriture, que c'était dans son sein et de son sang le plus pur qu'il s'était incarné et qu'il s'était fait chair pour nous nourrir dans l'Eucharistie. Qu'ils étaient divinement précieux les moments où la sainte Vierge portait Jésus-Christ dans son sein par la communion ! Qu'elle pouvait dire alors encore mieux que saint Paul : « Je vis; non, ce n'est pas moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi, » puisqu'il s'est rendu l'esprit de mon esprit, le principe de tous les mouvements de mon cœur ! C'est aussi en Marie sa Mère que Jésus-Christ voit s'accomplir cette grande vérité sortie de sa bouche : « De même que mon père vivant m'a envoyé, et que je vis en lui et par lui de sa vie divine; ainsi celui qui me mangera vivra de ma vie en moi et par moi. »

La vie du Père, dont Jésus-Christ vit, n'est pas

de la condition de notre vie corporelle, qui ne subsiste que par le secours d'aliments matériels : c'est une vie de lumières, de splendeurs divines, d'amour et d'ardeurs célestes. Parmi tous ceux qui ont communiqué, Marie est la seule, l'unique qui ait pleinement vécu de la vie de son Fils, parce que c'est le cœur qui a été le plus docile à ses mouvements, et que Jésus-Christ n'a jamais trouvé en elle rien qui en arrêtât l'activité; il était en elle le principe de tous les mouvements de son âme, c'est-à-dire, il était dans son esprit le principe de toutes les lumières qui l'éclairaient, et dans son cœur le principe de toutes les ardeurs qui l'embrasaient; et ainsi, Jésus-Christ opérant, vivant et agissant en Marie plus qu'elle-même, sa vie était toute fondue et perdue dans la vie de son Fils.

Nous trouvons une image de ceci dans la maternité naturelle. La nature donne à la mère le privilège d'avoir et de porter double esprit, double cœur, double vie dans un même corps, celui de son enfant et le sien propre, de telle sorte que l'enfant ne vit que de la vie de sa mère, son cœur n'a de mouvement que par le cœur de sa mère.

Aussi la maternité a donné à Marie le privilège

d'avoir Jésus en elle comme partie d'elle-même, de telle sorte aussi que le cœur de Jésus, en la nature, ne vivait que de la vie du cœur de Marie, et que le cœur de Marie, en la grâce, ne vivait que de la vie du cœur de Jésus. Porter en soi un double esprit, un double cœur, une double vie, celle de son Fils adorable ! Privilège ineffable, dont Marie a joui toutes les fois qu'elle a communiqué ! Dans l'Incarnation, le cœur de Marie était le principe de la vie du cœur de Jésus en la nature ; mais, dans la communion, le cœur de Jésus était le principe de la vie du cœur de Marie en l'état de la grâce. O les divines pensées, les chastes conseils, les célestes mouvements que le cœur de Jésus imprimait au cœur de Marie, si proche du sien, pour lui communiquer ce qu'il a de commun avec son Père !

CHAPITRE III

**Effets admirables produits en Marie par la communion.
Premier effet : satiété divine.**

Telle est la faiblesse de l'esprit humain uni à un corps, qu'il ne peut s'élever à la connaissance des choses divines qu'à l'aide des choses sensibles. Ce secours est pour lui comme une secrète théologie qui lui découvre, par les effets matériels produits dans le corps, les effets spirituels qui se produisent dans l'âme.

C'est dans ce dessein que Jésus-Christ appelle son corps une viande, une nourriture, pour nous enseigner que les effets produits dans le corps par la nourriture matérielle ressemblent à ceux que sa chair divine veut opérer dans nos âmes par la communion.

La faim du corps est le désir qu'il sent de manger, et ce désir est rassasié par la manducation. La faim de l'âme est le désir de posséder un objet qui lui convient, et ce désir n'est rassasié que par la possession de cet objet.

Jugez de la faim de l'âme de Marie. Par la condition de la vie mortelle, à laquelle cette Vierge était soumise, il ne lui était pas possible d'être continuellement dans l'usage de l'Eucharistie. Durant les intervalles d'abstention, l'amour allumait dans son cœur un désir qui était aussi ardent que l'objet après lequel elle soupirait était immense; mais ce désir de son cœur se trouvait pleinement rassasié par la communion, qui la mettait en possession de l'objet désiré.

La satiété de la faim corporelle, c'est la parfaite convenance des mets avec l'appétit et les dispositions de celui qui les mange; grâce à cette convenance, la nourriture se répand avec suavité dans toutes les parties du corps et leur communique une vigueur qui les rassasie et les soutient. Se peut-il concevoir une plus parfaite convenance que celle de Marie qui communie avec Jésus-Christ qu'elle reçoit? Marie est vierge, Jésus est vierge, Marie est sa mère, Jésus est son fils : c'est donc une vierge qui nourrit une vierge, le plus aimable des fils qui nourrit la plus aimante des mères. Aussi, en entrant dans son sein par la communion, il verse dans toutes ses puissances intérieures une satiété et une plénitude

ineffables, dans son entendement une plénitude de lumières, dans son cœur une plénitude d'amour, dans son âme une plénitude de grâces, dans son sein une plénitude de présence de l'adorable Trinité : le Père la remplit de sa majesté, le Fils de son humanité, et l'Esprit-Saint de sa personnalité divine. O quelle satiété pour le cœur de Marie durant ces précieux moments où elle était toute remplie de Dieu même !

Cette satiété de Marie ne ressemble-t-elle pas à celle des bienheureux dans le ciel ? Satiété pleine et sans aucun vide : les bienheureux sont pénétrés et inondés de la divinité ; satiété sans pesanteur : elle leur inspire une allégresse incomparable ; satiété sans dégoût : par sa suavité, elle allume dans les cœurs un désir de jouir davantage ; satiété ineffablement unie avec un désir incessant ; satiété sans inquiétude et sans crainte d'être jamais dépossédée, parce qu'elle est inaltérable.

Ainsi, grâce à la communion, la sainte Vierge était sur la terre une bienheureuse commencée par la jouissance de son Fils. Elle aussi jouissait d'une satiété sans vide, son Fils la rassasie pleinement ; d'une satiété sans pesanteur, sa présence

la soulage; d'une satiété sans dégoût, son Fils lui donne toujours de nouveaux désirs de le posséder; d'une satiété enfin sans inquiétude, elle ne peut rien désirer hors de son Fils. Aussi s'endormait-elle tranquillement sur le sein de ce Fils bien aimé, assurée de n'être jamais troublée.

De tous ceux qui ont communie, Marie est donc la seule qui puisse dire avec vérité : Il m'a rassasiée de la plus pure fleur de froment, étant la seule qui ait porté les plénitudes de la satiété divine que produit la divine Eucharistie. Ne cherchez pas ailleurs, dit le pieux Gerson, le principe de ces extases qui transportaient Marie : O mon âme, magnifie le Seigneur : il a rassasié les pauvres qui avaient faim, et il a laissé les riches sans les rassasier.

Ce qui empêche le corps de se rassasier par la nourriture, c'est ou une faim étrange et mauvaise, ou quelque humeur maligne. Chose étonnante et déplorable à la fois, dit le même auteur, c'est que plusieurs mangent le pain du ciel qui rassasie les anges sans être rassasiés. Oh ! c'est qu'il y a encore en eux une soif mauvaise des choses pernicieuses, la soif brûlante des richesses, la soif insatiable des

honneurs, la soif impure des voluptés; et le pain des autels, le pain descendu du ciel, ne rassasie pas ces soifs criminelles : ces faméliques demeurent et demeureront toujours languissants, desséchés, dans leur inextinguible soif. Pourquoi? C'est que dans leurs cœurs se trouvent des dispositions perverses qui neutralisent les effets de ce divin sacrement. La chair du chaste et divin Agneau ne peut rassasier la faim de l'homme impur et vindicatif.

Mais vous, ô divine Vierge (c'est encore le dévot Gerson qui parle), vous avez été pleinement rassasiée par cette nourriture céleste, parce que votre cœur n'était en proie à aucune soif des choses terrestres. Vous n'aviez d'autre faim, d'autre désir que la faim et le désir de Dieu; aussi lui a-t-il plu de vous remplir de lui-même. Exclamez-vous donc, ô divine Vierge, dans toute la jubilation de votre cœur : Dieu a rempli de biens ceux qui avaient soif et faim de lui-même.

CHAPITRE IV

Céleste suavité qu'éprouve Marie par la communion.

Le Fils de Dieu a voulu faire de son Église une image du ciel, dont les fidèles sont les anges, afin de les inonder d'un torrent de voluptés et de pures délices. Dieu étant la source de ces délices qu'il fait couler de son sein dans le cœur de Jésus, Jésus son divin Fils s'est renfermé dans le sacrement de l'autel, d'où, comme d'une source vive, il répand ces célestes délices sur tous les fidèles et réjouit ainsi la cité de Dieu. O que votre esprit est divinement doux, s'écrit l'Église, pour manifester comme vous le faites vos bontés envers vos enfants, vous les nourrissez d'un pain très-suave descendu du ciel.

Marie a partout et toujours la primauté d'honneur et de privilège, aussi son Fils veut-il que dans son Église sa Mère soit la première réjouie par ce pain céleste et le soit avec plus d'abondance que les autres fidèles. Elle y a donc un double droit, et

comme Vierge, et comme Mère de Dieu. Une vierge, coupable de désobéissance en mangeant le fruit qui lui avait été défendu, a goûté le premier plaisir illégitime, par là infecté toute sa race; il était donc juste que ce fût aussi une vierge, et une vierge pure et pleine d'obéissance, qui mangeât la première du fruit de vie, elle devait goûter la première les divines délices qui en découlent, afin que de son sein elles se répandissent sur les fidèles qui ont droit d'y participer comme enfants de Dieu. Mais Marie y avait un droit spécial comme Mère de Dieu. Si Jésus-Christ est le froment des élus, Marie est le champ qui l'a porté et d'où il est tiré. Il était donc juste que le Fils de Dieu, par une reconnaissance toute filiale, rendit à Marie sa mère en l'Eucharistie ce qu'il avait reçu d'elle dans sa naissance. Il avait sucé son sang en suçant le lait qui l'avait nourri et réjoui délicieusement, elle avait donc le droit de boire ce sang adorable que l'amour change dans l'Eucharistie en un breuvage délicieux qui la nourrit et la remplit d'une suavité toute divine.

Quelle est la source de cette suavité dans l'Eucharistie? c'est le cœur de Jésus. Le sang de ce cœur est infiniment doux; du reste, telle est la pro-

priété du sang d'être doux et délicieux, parce qu'il est nutritif, et rien ne peut nourrir sans être doux. Le cœur de Jésus, dit saint Paul, est toute bénignité, en ce cœur se trouve tout ce qu'il y a de divine douceur au ciel et sur la terre. Eh bien, toutes ces douceurs sont recueillies sous l'unité de la très-sainte Eucharistie. Le Père y est par concomitance, le Saint-Esprit par opération, car là où est le Fils là est le Saint-Esprit, qui en procède comme de son principe.

Seigneur, vous les avez rassasiés du miel sorti de la pierre, dit l'Église. Ce miel, enseigne l'ange de l'école, c'est le Saint-Esprit représenté par le miel qui est si suave, parce qu'il est une production du soleil dans le sein des fleurs, où il le forme par sa chaleur. Le sang de Jésus, son cœur et sa chair sont dans l'Eucharistie par la consécration, c'est donc de l'union de toutes ces douceurs qu'il se forme une suavité que le ciel n'avait jamais goûtée, que la terre n'avait jamais ressentie; et c'est par la communion que Marie faisait que toutes ces sources fécondes venant à s'ouvrir se répandaient avec plénitude dans le cœur de cette Vierge immaculée. De tous ceux qui ont communie, Marie est donc celle qui a le

plus parfaitement senti les suavités de cette divine nourriture.

CHAPITRE V

La suavité que Marie trouve dans la communion est un avant-goût du bonheur du ciel.

La suavité, dit le pieux Gerson, que Marie trouvait dans la sainte communion ressemble à celle des bienheureux dans le ciel. La suavité que goûtent les bienheureux est divine parce qu'elle est de Dieu, en Dieu et pour Dieu. Elle est de Dieu, parce que Dieu en est le principe; elle est en Dieu, parce que les bienheureux la goûtent en Dieu comme dans sa source; enfin elle est pour Dieu, parce qu'ils ne la goûtent que pour sa gloire.

Marie, par la communion, commençait donc dès cette vie une béatitude anticipée, puisqu'elle tirait sa suavité de Jésus comme d'un principe qui la versait immédiatement dans son âme; elle puisait cette suavité en Jésus, comme en sa source; enfin elle gardait toute sa suavité pour Jésus, ne cherchant

pas sa satisfaction personnelle, mais uniquement la gloire de Jésus son Fils.

Cette jouissance que Marie avait de Jésus dans la communion lui était bien plus délicieuse que celle qu'elle ressentait au jour de sa naissance, en le voyant de ses yeux, en le touchant de ses mains, en le pressant sur son cœur, parce que dans cet état elle ne pouvait s'empêcher de le considérer comme une victime destinée au sacrifice, tandis que dans la communion elle le possédait en son cœur dans son état de gloire comme immortel.

La délectation des bienheureux dans le ciel, dit l'angélique saint Thomas, est un repos suave en Dieu, par l'union de leur esprit et de leur cœur, dont l'un le contemple et l'autre l'aime. Dieu lui-même imprime cette suavité dans l'âme par elle; aussitôt que l'âme jette un regard sur toutes les perfections de la Divinité, la volonté se délecte et se réjouit en toutes ces perfections dans une délicieuse complaisance.

La délectation de Marie dans la communion était également un doux et suave repos en Dieu par l'union de son esprit qui le contemple dans toutes ses perfections, et de sa volonté qui l'aimait en toutes

ses bontés. Dans cette vue et dans cet amour, c'est-à-dire au milieu de tant de lumières et de tant de célestes ardeurs, le cœur de Marie était inondé d'inénarrables suavités, délicieux écoulement des suavités du ciel en son âme. Elle éprouvait ce que les saints, selon Isaïe (*Isaïe*, vi), ressentent dans les cieux : Vous verrez, et cette vue vous fera surabonder de joie, et votre cœur ne pouvant contenir ces torrents de délices, il s'élargira, il se dilatera pour recevoir ces célestes suavités avec encore plus d'abondance.

C'est ainsi, ô Vierge sainte, s'écriait Gerson, qu'en contemplant votre Fils dans la communion votre chaste cœur fondait de douceur et ressentait une divine dilection qui se répandait jusqu'au milieu de vos amertumes pour les adoucir. Votre Fils bien-aimé était sur votre sein comme un bouquet de myrrhe, amer en le regardant comme sur la croix, mais très-doux en le contemplant en sa divinité. Oh ! qu'il est beau ! qu'il est ravissant, qu'il est suave, qu'il est désirable votre Jésus ! ô douce Vierge Marie !

La suavité qui découle de la divine Eucharistie a sept propriétés ; nous pouvons bien assurer que

la Vierge Marie les a ressenties toutes de la manière la plus éminente.

Cette suavité est très-pure, puisqu'elle procède d'un corps très-pur, formé par le Saint-Esprit, composé de la chair de Marie. Elle est très-douce, émanée de Jésus-Christ et du Saint-Esprit. Elle est d'une odeur très-odoriférante, Jésus-Christ étant appelé par saint Denys le *très-odoriférant*, qui répand une odeur très-suave dans les âmes. Puisque, selon Guillaume de Paris, il y a des âmes qui ressentent sensiblement la présence de Jésus-Christ en l'Eucharistie, cet effet ne doit pas être dénié à la très-sainte Vierge. Jésus-Christ a dû donc reposer sur son sein comme un doux parfum : Votre odeur, dit l'épouse du Cantique à son époux, est plus suave que toutes les fleurs aromatiques. Cette suavité est très-subtile, elle pénètre toutes les puissances les plus intimes de son âme. Elle est très-agréable et très-ravissante, elle surpasse toutes les délices. Enfin cette suavité est toute nouvelle, rare, extraordinaire, elle se compose de tout ce qu'il y a d'humain et de divin en Jésus-Christ.

Écrivez-vous donc, ô Vierge sainte, dans l'exaltation d'un nouveau ravissement : Mon âme, glorifie

le Seigneur, parce qu'il a fait en moi de *grandes choses*, et qu'il s'est montré le Tout-Puissant. Voilà pourquoi les nations m'appelleront désormais Bienheureux.

CHAPITRE VI

La grâce et la charité divinement augmentées en Marie par la communion.

Le grand mystère de piété sur nos autels n'a pas été institué par son divin Auteur pour faire naître la grâce et la charité dans les cœurs, car il les y suppose déjà, mais bien pour les y faire croître et dilater de plus en plus. C'est dans ce dernier mystère que le Fils de Dieu nous nourrit de *ce lait raisonnable comme des enfants nouvellement nés à la grâce*, comme dit le Prince des apôtres, afin de nous faire toujours avancer dans les voies de la sainte dilection.

Marie, voyageuse sur la terre, quoique Mère de Dieu, est aussi susceptible de progrès dans la grâce

et dans la charité, et de tous les moyens dont elle pouvait user pour réaliser ce progrès, il n'en est pas de plus puissant que l'usage journalier qu'elle faisait de la très-sainte communion.

La réalisation de ce progrès dans la grâce et dans la charité est produite en nous par le concours mutuel de Dieu et de l'homme; de Dieu qui donne la grâce et la charité, et de l'homme qui les reçoit dans son cœur; de Dieu qui opère par lui-même et de l'homme qui coopère avec Dieu.

L'Ange de l'école appelle le mystère de nos autels le sacrement de la charité, parce qu'il opère en nous deux grands effets : la présence réelle et positive de Jésus-Christ dans notre cœur, et une vraie participation du Saint-Esprit. La réception de ce divin mystère plaçait donc dans le cœur de Marie le même Fils qui était né dans son sein par l'Incarnation, et certes un tel Fils ne pouvait pas être oisif dans le cœur d'une si bonne Mère; bien au contraire, plein d'une fécondité divine, il y produisait le Saint-Esprit qu'il ne cesse de produire dans le ciel, et par le Saint-Esprit, il produisait dans le cœur de Marie la grâce et la charité qui ajoutaient de nouveaux degrés à son amour, dis-

posaient son cœur à de nouveaux progrès dans la sainte dilection et la plaçaient au-dessus des Séraphins du ciel et des apôtres de l'Église.

Dans le ciel, entre les esprits bienheureux, les Séraphins sont les plus proches du trône de Dieu. Ils sont les premiers dans l'ordre hiérarchique des célestes intelligences, parce qu'ils sont les plus près de Dieu, et ils lui sont unis comme des serviteurs à leur souverain. Dans l'Église, les apôtres, selon l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique, sont parmi les fidèles les plus proches de Jésus-Christ par leur dignité. Ils sont les premiers qui lui appartiennent par la grâce de leur élection, comme au chef suprême de l'Église, son corps mystique. Mais la Vierge Marie surpasse les Séraphins et les apôtres en dignité, elle est Mère de celui qui est le roi des Séraphins, et le chef des apôtres. Dans l'ordre de la dépendance, les Séraphins et les apôtres sont à Jésus-Christ comme des serviteurs à leur souverain, tandis que Marie est comme une mère à son fils; sa divine maternité l'élève donc infiniment au-dessus d'eux, elle est associée à la hiérarchie de l'union hypostatique, elle surpasse tous les chœurs des anges et tous les saints en grâce et en amour comme Mère

de Dieu. En effet, les anges et les saints ne peuvent aimer Jésus-Christ que d'un amour cordial et filial comme leur souverain et leur père, Marie aime Jésus de tous ces amours, bien plus elle aime Jésus d'un amour maternel comme son Fils, amour qui est d'un ordre tout divin, étant un écoulement de l'amour du Père vers son Fils, dans le cœur de Marie, puisque Jésus est Fils du Père éternel et Fils de la bienheureuse Vierge Marie.

Selon l'ordre de la sagesse, qui dispense ses dons d'après le degré du mérite, le Fils de Dieu a communiqué son Saint-Esprit, et par lui la grâce et la charité à Marie plus pleinement et plus hautement qu'aux Séraphins et aux apôtres. Au moment de la sainte communion, il s'est donc fait trois communications en Marie, du Fils en son sein, du Saint-Esprit en son cœur, et de la charité en son âme, avec une telle plénitude que je ne crains point de le dire : Marie entre toutes les créatures est celle qui a reçu la charité dans le plus haut degré.

Dans la hiérarchie des cœurs tout brûlants d'amour pour Jésus-Christ, Marie est la première. Entre toutes les créatures qu'embrase d'amour le Saint-Esprit, Marie est la première : entre le Saint-

Esprit et Marie, il n'y a point de milieu, il est en son sein, appliqué par lui-même à son cœur pour la faire aimer d'un amour tout divin son Fils bien-aimé. Voilà pourquoi le Saint-Esprit étant nommé la charité personnelle et incréé dans le ciel, Marie est nommée par un savant auteur une charité créée. N'allez point vous imaginer, dit excellemment Arnoux de Chartres, qu'en Jésus et Marie il y ait deux esprits et deux amours, celui du fils, et celui de la mère; c'est un même esprit, c'est un même amour qui les embrase tous les deux.

Eh bien! c'était par la sainte communion que la Vierge sainte augmentait encore en elle les trésors de grâce et de charité que le Seigneur avait répandus avec tant de profusion dans son cœur. O divine Marie, s'écrie Gerson, quoique très-juste et très-sainte, vous ne cessiez pas de marcher et d'avancer dans de nouveaux progrès de grâce et de charité. Vos voies dans la perfection, comme les sentiers du juste, ressemblaient à la lumière, qui du premier point de son aurore avance sans cesse, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au grand midi de l'éternité.

Vous ressentiez, ô divine Marie, par une heu-

reuse expérience combien cette nourriture céleste embrase les âmes et les fortifie. C'est par la vertu toute-puissante de ce pain vivant et vivifiant que vous étiez soutenue et fortifiée, et que vous marchiez à pas de géant dans les voies de la grâce et de la charité.

CHAPITRE VII

**Par la communion, Marie seule, après Jésus-Christ,
a parfaitement accompli
le précepte d'aimer Dieu de tout son cœur.**

Ce n'est pas sans raison que l'Église appelle la très-sainte Vierge la mère de la belle dilection, attendu la perfection sublime avec laquelle Marie a pratiqué cette vertu. Elle a aimé Jésus-Christ son Fils de trois sortes d'amour émanés de l'Eucharistie en son cœur; d'un amour de grâce comme juste, amour que Jésus lui communique comme son chef; d'un amour maternel qui lui a été communiqué par le Père éternel, enfin d'un amour qu'elle recevoit du Saint-Esprit.

La maternité humaine est inséparable de l'a-

mour. Point de mère qui naturellement n'aime son fils. La maternité de Marie étant incontestablement la plus parfaite, l'amour de Marie pour son Fils est aussi l'amour maternel le plus parfait qui puisse se concevoir. Mais ce qui ne se concevra jamais, c'est la sublimité de l'amour divinement maternel de Marie. Au moment où la vertu du Très-Haut, qui est le Père, la couvrit de son ombre pour opérer le mystère de l'Incarnation, cette vertu donna naissance dans le cœur de Marie à un ordre d'amour tout nouveau pour le ciel comme pour la terre. Amour ineffable dans toutes ses dispositions ! Amour divin en son principe ; c'est le Père éternel qui lui communique comme un écoulement de son amour paternel. Le Verbe incarné devenant le Fils commun du Père éternel et de Marie, ils doivent l'aimer tous les deux d'un même amour qui est paternel dans le sein du Père, maternel dans le sein de Marie.

Cet amour, ineffable dans son principe, ne l'est pas moins dans son objet, qui est Jésus-Christ. La chair de Jésus est la chair de Marie, la Vierge mère aime donc Jésus comme une partie d'elle-même, comme une partie de son cœur formé de son sang, et allaité de son lait, ce qui est un nouveau motif

pour Marie d'aimer Jésus non-seulement comme l'ayant engendré, mais comme l'ayant nourri.

Ineffable dans son principe, ineffable dans son objet, l'amour de Marie l'est aussi dans sa durée, il sera éternel. Jésus sera éternellement son Fils, Marie sera éternellement Mère aimante. Il y aura donc éternellement une notable différence entre l'amour de Marie pour Dieu et l'amour des autres créatures. Comme il n'y a que Marie qui soit Mère de Dieu, elle seule dans l'éternité aimera Dieu d'un amour maternel. Les Séraphins eux-mêmes ne participeront point à cet amour, il est unique en Marie, et tout pour Marie. Cet amour privilégié a pris naissance dans le sein de Marie au moment de l'Incarnation, il n'a fait que s'accroître par l'allaitement de son divin Fils, mais c'est dans la sainte communion qu'il a atteint ces sublimes proportions qui le mettent toujours au-dessus de tout autre amour, même au-dessus de l'amour des Chérubins et des Séraphins; parce que, par la double communication opérée par l'Incarnation et la communion, l'Esprit-Saint a communiqué à Marie un amour pour Dieu au-dessus de tout amour.

Il semble que l'on peut dire que l'amour de Marie après la sainte communion a beaucoup de rapport avec l'amour des bienheureux dans la céleste patrie, où Dieu, dit saint Thomas, sera aimé de l'âme bienheureuse par le Saint-Esprit : *Deus diligitur per Deum et propter Deum, id est per Spiritum sanctum.* (Opus de Beat.)

La raison qu'en donne ce docteur angélique est admirable. L'âme, qui doit trouver son repos éternel en Dieu, doit nécessairement rendre à Dieu tout ce qu'elle a reçu de lui, l'aimer autant qu'elle est aimée, l'aimer d'un amour infini, comme elle est aimée d'un amour infini; autrement elle serait toujours dans une douloureuse anxiété, en se voyant toujours redevable. Mais comment le cœur humain pourra-t-il aimer Dieu d'un amour infini, comment pourra-t-il l'aimer du même amour dont il s'aime lui-même? Pour l'accomplissement de ce grand dessein, dit encore saint Thomas, le Saint-Esprit est donné à l'âme bienheureuse, afin d'aimer Dieu du même amour dont il s'aime lui-même, et de lui rendre, par cet amour infini, tout ce qu'elle en reçoit.

En la conduite de Jésus-Christ sur Marie, je

vois quelque chose de semblable. Il aime Marie sa Mère du même amour dont il aime son Père, c'est-à-dire, d'un amour divin, qui est le Saint-Esprit. Mais, si on doit aimer autant que l'on est aimé, Marie doit donc aimer son Fils d'un amour divin, qui est le Saint-Esprit. C'est pour ce dessein que le Saint-Esprit lui est donné dans l'Eucharistie, où il lui est permis d'aimer son Fils du même amour dont elle est aimée, le Saint-Esprit s'appliquant à son cœur et l'embrasant de ses flammes divines. Oh ! que les moments de la communion étaient précieux à Marie ! Alors, en son cœur, il y avait plus d'amour que dans tous les cœurs des Séraphins. Elle aime Dieu de toutes les flammes célestes dont les chœurs des anges peuvent l'aimer, mais elle aime Jésus d'un amour tout maternel, ce que ne peuvent les Séraphins et tous les anges des cieux.

Aimer Dieu dans toute la plénitude de la charité, c'est chose impossible sur cette terre, dit saint Augustin. Car aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, c'est l'aimer sans ignorance dans son entendement, sans contradiction dans la volonté, sans oubliance dans la

mémoire; c'est ce que ne peuvent faire les hommes dans les conditions de la vie humaine. Marie seule sur cette terre a eu ce glorieux privilège; elle est destinée et seule destinée, après son Fils, à accomplir dans toute la plénitude de la perfection les devoirs du saint amour. Elle a toujours aimé Dieu de tout son cœur sans avoir jamais souffert aucune contrariété en cet amour; elle a aimé Dieu de tout son entendement, sans erreur, sans ignorance, ayant toujours été éclairée des splendeurs divines. Elle a aimé Dieu de toute sa mémoire, sans la moindre oubliance; jamais elle n'a interrompu l'acte du saint amour: elle était, par l'exercice continu de la grâce, établie au-dessus de toutes les créatures.

C'est donc par le Verbe incarné, et, après lui, par Marie, que le monde reçoit sa dernière perfection. Il eût été incomplet, s'il n'eût point renfermé des cœurs capables d'accomplir les exercices de la sainte dilection dans la plénitude de sa perfection. Le Verbe incarné a fait l'un et l'autre: il aime son Père autant qu'il est aimable, puisqu'il l'aime d'un amour infini; ainsi il accomplit le précepte de la dilection dans toute sa plénitude.

Marie accomplit également ce précepte d'aimer

Dieu de tout son cœur, de tout son esprit et de toutes ses forces, Marie est donc l'accomplissement de la perfection du monde, et le monde peut se glorifier d'avoir un cœur qui aime Dieu, sinon autant qu'il est aimable, du moins autant qu'un cœur humain peut aimer. Ce privilège était justement dû à la mère d'un Dieu. Oui, il convenait que, Marie étant la plus digne de toutes les mères, elle fût aussi la plus aimante de tous les cœurs qui aiment Dieu.

CHAPITRE VIII

Parfaite union de l'esprit de Marie avec Jésus-Christ, son Fils, par la sainte communion.

Jésus-Christ, le Verbe incarné, étant une bonté toujours agissante, toujours communicative, ne donne point de terme aux desseins de son amour sur Marie sa Mère. Il l'élève de mystère en mystère, d'unité en unité. Après l'avoir rendue une même chose avec lui, il lui plaît de la faire passer jusqu'à l'unité de son amour et de son esprit, qui en est la perfection.

C'est à ce dessein que sa puissance a établi sur la terre l'adorable mystère de nos autels. Le Fils de Dieu, en dispensant les effets de sa sainte dilection, a pour trône dans le ciel le sein de son Père, pour communiquer aux bienheureux l'amour et son esprit; sur cette terre, il est entré en une nouvelle unité de principe avec son corps et son humanité pour communiquer aux fidèles la Charité et l'esprit de la charité, et nos autels en sont les nouveaux trônes.

Le Fils [du Père étant avec lui le principe éternel du Saint-Esprit, est indépendant des demeures pour une si divine production. Partout où il est, là il opère, étant réellement présent dans la sainte Eucharistie, il y produit réellement le Saint-Esprit, et il le communique à tous ceux qui communient, non-seulement en son don et en son effet, qui est la charité créée, mais encore en sa propre personne.

Le très-saint mystère de nos autels est appelé par l'Ange de l'école le *Sacrement de charité*; en effet, il opère en nous deux très-grands prodiges : une réelle résidence de Jésus-Christ en nous, et une véritable participation du Saint-Esprit.

Ainsi, par la participation à ce sacrement d'amour, Marie voyait son divin Jésus venir de nouveau prendre possession du sein d'où il était sorti au jour de sa nativité. N'allez point croire que, dans le sein de Marie, Jésus y restât stérile : il y était plein de fécondité, il y produisait l'Esprit qu'il ne cesse de produire dans le ciel, il y organisait l'ordre de la Charité ; car, selon l'angélique Docteur, le Père et le Saint-Esprit se donnent à ceux qui participent au corps et au sang du Fils de Dieu, pour être possédés par eux. Il résulte donc, d'après cette excellente doctrine, que, lorsque Marie communiait, les divines personnes descendaient en elle, comme au jour de l'Incarnation, et elles se faisaient un nouveau sanctuaire du cœur de Marie. Le Père y était par concomitance, le Fils par sa réelle présence, et le Saint-Esprit par infusion. Chose admirable ! alors le Verbe incarné opérait sur le Saint-Esprit dans le saint Sacrement, par rapport à Marie, ce que le Saint-Esprit a opéré sur le Verbe incarné dans le sein de sa Mère. Dans le mystère de l'Incarnation, le Saint-Esprit a formé un Dieu incarné pour rendre Marie une même chose avec son Fils en unité de chair, selon cette belle parole de saint

Augustin : La chair de Marie est la chair de Jésus-Christ, et le Verbe incarné en l'Eucharistie donne le Saint-Esprit à sa Mère pour se l'unir en l'unité d'amour et d'esprit.

Ainsi le même Esprit qui va unissant le Père au Fils unissait le fils à la mère, et s'unissait le cœur de la mère par lui-même. Oui, le même amour qui embrase les divines personnes embrasait Marie, et comme un lien unissait ces cœurs, les consumait d'un même feu. Il se faisait un cercle de flammes et d'amour qui commençait au Père, se continuait par le Fils, et s'achevait au cœur de Marie par le Saint-Esprit, qui en était le consommateur. Alors le temps se trouvait uni à l'éternité, la créature au Créateur, la mère temporelle du Fils de Dieu au Père éternel du même Fils, et, d'une hauteur admirablement incommensurable comme d'une échelle mystique qui touche le ciel et la terre, le Père descendait en Marie par son Fils, le Fils par ses mystères, le Saint-Esprit par le Fils, et le Saint-Esprit faisait remonter le cœur de Marie jusqu'au Père, où il achevait ce cercle d'amour.

C'est donc en la communion que le Fils de Dieu faisait porter au cœur de Marie les trois plus grands

effets de l'amour divin, qui sont, dit saint Thomas¹, union inamissible, suave ardeur, totale transformation. Dans les autres degrés d'amour, l'âme désire et est désirée, elle appelle et elle est appelée, ainsi elle est encore comme éloignée de Dieu. Mais dans ce degré elle tient et elle est tenue, elle ravit et elle est ravie, elle embrasse et elle est embrassée, elle s'unit à Dieu et Dieu s'unit à elle.

C'est e grand effiet que Marie ressentait en la communion, elle attire Dieu jusqu'à elle, et Dieu l'attire jusqu'à lui; elle l'embrasse et elle est embrassée, son unique cœur est uni à l'unique cœur de Jésus son Fils, et l'amour du cœur de Jésus et du cœur de Marie n'en fait plus qu'un cœur dont le Saint-Esprit est la consommation totale.

CHAPITRE IX

**Céleste union d'opération de Jésus-Christ et de Marie
par la sainte communion.**

Il y a un tel accord, une si parfaite intelligence entre les divines personnes dans l'adorable Trinité,

¹ D. Th., *Opus. de dilect.*

qu'elles n'ont qu'une opération. Ce que l'une fait, l'autre l'opère; ce que les deux entreprennent, la troisième personne y accède. D'après cette règle, les trois divines personnes concourent également à toutes les œuvres qu'opère hors d'elle-même la très-sainte Trinité. Admirable merveille qui procède de l'unité qui règne entre les trois personnes divines : n'ayant qu'une même substance, elles n'ont qu'un même esprit, qu'une même volonté qui les porte à un même accord, à un même effet.

L'amour divin, d'accord avec la puissance divine, n'a point achevé ses desseins sur Marie; mais, par une libéralité pleine de magnificence, après l'avoir rendue une même chose en unité d'esprit avec Jésus-Christ, il lui plaît de la faire passer dans une unité d'action et dans une pleine conformité d'opération avec son divin Fils.

Le Père éternel opère tout en sa divinité par son Fils, le Verbe opère tout en la grâce par son humanité qui lui est unie, et l'humanité de Jésus-Christ opère tout par ses mystères; par les grâces émanées de nos divins mystères, les hommes opèrent toutes choses, et par un mutuel concours de Dieu avec nous, et de nous avec Dieu, nous opérons

ce qu'il opère. Ainsi Jésus-Christ, caché sous les voiles eucharistiques, s'applique à nous par la sainte communion, comme un nouveau principe pour opérer en nous et par nous, et nous par lui en l'état surnaturel de sa grâce.

Quoique la Vierge Marie porte une qualité qui l'élève au-dessus des anges, elle est toujours dans la plus grande dépendance dans ses rapports avec Dieu. Elle ne peut donc rien opérer sans le secours qui lui est envoyé des montagnes saintes. Marie étant créée pour ces deux plus hautes productions : engendrer dans le temps en son sein un Dieu qui s'est fait son Fils, et produire en son cœur l'acte de la charité créé, les divines personnes s'appliquent à elle pour ces deux divines opérations. Dans le mystère de l'Incarnation qui la rend mère du Fils de Dieu, le Père s'applique à elle par sa puissance dont il l'environne; le Fils par sa personne, et le Saint-Esprit par son opération.

Par une merveilleuse et nouvelle invention de sa sagesse et de son amour, le Verbe incarné, caché sous les voiles eucharistiques, se place de nouveau dans le cœur de Marie par la sainte communion pour opérer avec elle, et Marie avec lui, afin que,

comme dans le ciel il n'a point d'autre principe et d'autre exemplaire de ses opérations que son Père, Marie sa mère ait Jésus son Fils pour principe et pour exemplaire de toutes ses actions.

L'incomparable saint Thomas enseigne que celui qui communie doit être conforme et déforme à Jésus-Christ en deux choses, en la bonté intérieure de son cœur, et en la fécondité de ses vertus extérieures. Pour mieux exposer sa pensée, il rapporte cette vision du prophète Ézéchiel : Je prendrai la moelle d'un cèdre extrêmement élevé, et de la pointe de ses rameaux je cueillerai un rejeton, je le planterai sur une très-haute montagne, et il portera des fruits. Ce cèdre si élevé, dit cet angélique docteur, c'est le Père éternel, la moelle de ce cèdre, c'est la sagesse éternelle engendrée en son sein de sa propre substance; la sublimité de ces rameaux qui représentent les Patriarches, est la Vierge Marie, ce rejeton extrait de ces rameaux élevés, c'est la chair de Jésus tirée de Marie, cette humanité unie à la personne divine compose un corps plein de divinité qui, planté sur une haute montagne figure du cœur du juste, lui fait porter des fruits de vertus semblables à ceux de Jésus-Christ.

Il semble que le prophète en sa vision pensait à Marie. De toutes les montagnes que l'Écriture appelle saintes, Marie est la plus élevée par l'éminence de sa maternité divine et la sainteté de ses grâces. Le Verbe incarné, qui est un composé, et de la sagesse tirée du Père, et de la chair tirée de Marie, était comme une divine greffe insérée dans son cœur par la communion, et comme la greffe fait pousser des fleurs à l'endroit où elle est greffée, pareilles à celles qui lui sont naturelles, ainsi le corps de Jésus-Christ tout plein de la Divinité comme une greffe céleste faisait porter au cœur de sa mère des fruits tout semblables aux siens. Dès lors toutes les dispositions intérieures du cœur de Marie étaient toutes conformes aux dispositions du cœur de Jésus; elle pensait ce que Jésus pensait, Marie aimait ce que Jésus aimait; elle opérait ce que Jésus opérait; enfin Marie voulait tout ce que Jésus voulait.

Juste ciel! qui pourrait concevoir quels étaient les divins mouvements du cœur de Jésus! combien saintes étaient ses opérations en cet adorable mystère dans le cœur de Marie; s'il vit, ce n'est que divinité; s'il opère, ce n'est que sainteté; s'il agit, ce n'est que grâce; s'il connaît, ce n'est que lumière.

Eh ! quel était le cœur d'une si divine Mère durant les heureux moments où elle portait son Fils en son sein, elle était toute charité, toute pureté, toute sainteté. Quelles divines pensées ! quels chastes conseils ! quels mouvements sacrés imprimait à son cœur le cœur de Jésus, si proche de celui d'une si sainte et si aimable Mère. Alors cet aimable Fils lui communiquait tout ce qu'il a de commun avec son Père qui est son divin Esprit, et lui faisait opérer tout ce qu'il opère hors de lui-même.

Le Père avec le Fils produit le Saint-Esprit en unité de principe, le Fils avec le Père et le Saint-Esprit produisent la charité créée en unité de volonté ; le Fils approche son divin cœur du très-aimable cœur de Marie sa mère, pour l'associer aux divines personnes, produire avec elle et par elle l'acte de la sainte dilection en son cœur, afin que Jésus et Marie n'aient qu'une même production qui est la charité, et qu'ainsi le cœur de la Vierge Marie soit conforme à la bonté intérieure du cœur de Jésus son aimable Fils.

CHAPITRE X

Divine transformation de Marie en Jésus par la sainte communion.

De toutes les transformations qui s'opèrent dans l'ordre de la nature, il n'en est pas de plus extraordinaire que celle de l'aliment en celui qui le mange. Cette transformation du pain inanimé en la chair de celui qui le mange, quoique réelle et véritable, est chose néanmoins incompréhensible.

Dieu, qui fait toujours servir la nature à la grâce, semble, par cette transformation naturelle du pain en la chair de celui qui le mange, avoir voulu disposer de loin le monde à la croyance de la transformation miraculeuse qui s'opère en l'Eucharistie, par les paroles de la consécration, où la substance du pain et du vin, retenant seulement les accidents, est changée réellement en la substance adorable du corps et du sang de Jésus-Christ, suivant ces immortelles paroles. *Ceci est mon corps. Ma chair est véritablement nourriture, celui qui mange cette chair demeure en moi, et moi en lui.*

Comme je vis par mon Père, de même celui qui mangera de cette chair vivra par moi, il ne mourra point et je le ressusciterai au dernier des jours.

Or telle est la puissance des divins mystères, ils opèrent en ceux qui y participent leur grâce et leur état, autant que les conditions de la nature peuvent le permettre. Eh bien, la merveille que l'Eucharistie opère en Jésus-Christ, il plaît à Jésus-Christ de l'opérer en nous, en nous transformant, en nous changeant en lui, comme il le dit à saint Augustin : Je suis la viande des forts, tu ne me changeras point en toi, mais tu seras changé en moi.

Cette transformation se fait dans le corps et dans l'âme : par la communion, notre corps, retenant toujours son essence et les accidents qui lui sont naturels, est si hautement élevé, qu'il devient le corps de Jésus-Christ, il se revêt de ses qualités, de sa pureté et de sa sainteté, il y reçoit le gage de son immortalité future. *Ne savez-vous pas, dit l'apôtre saint Paul, que nos corps sont les membres de Jésus-Christ, et que nous ne faisons qu'un corps avec lui ?*

Et comment formons-nous un seul corps avec Jésus-Christ? A cause non pas seulement d'une même foi qui nous unit tous mystiquement à lui; mais aussi à cause du même pain que nous mangeons. (I *Corinth.*, VI.)

Par la sainte communion, dit le savant Alger qui vivait au douzième siècle, nous devenons le corps de Jésus-Christ, nous sommes le corps de Jésus-Christ, nous sommes Jésus-Christ même, *Christi sumus, Christus sumus.*

La seconde transformation qu'opère la sainte communion, c'est la déification de l'âme dans toutes ses puissances, dans ses pensées et dans toutes ses affections.

De tous ceux qui ont communie, Marie est celle qui a le plus participé à ces heureuses transformations. Jésus-Christ accomplissait divinement en son cœur la promesse qu'il avait faite : *Celui qui mange de ce pain demeure en moi et moi en lui.* Marie par la sainte communion était donc transformée en Jésus-Christ son divin Fils, elle s'écoulait par amour en ses divines dispositions de pureté, de sainteté, de charité et de grâce. Elle est cette femme de l'Apocalypse revêtue du soleil, elle était tellement in-

vestie et pénétrée de son Fils, qui est le soleil de justice, qu'elle passait pour un autre Jésus-Christ. Comme ce divin Sauveur disait à saint Philippe : *Qui me voit, voit mon Père, vivant et opérant en moi* ; il pouvait dire aussi : Qui voit Marie ma Mère, me voit vivant et opérant en elle. Toutes les actions de la vie de Marie étaient une expression, un manifeste de la vie de Jésus son Fils bien-aimé. Marie est donc celle qui a été la plus vive image de Jésus-Christ son Fils.

Le suprême et dernier effet de la charité de Dieu, c'est de transformer et de rendre les âmes des fidèles semblables à lui-même, c'est ce que nous faisons par imitation, en nous efforçant d'imiter Dieu en toutes nos actions ; mais cette transformation de l'homme en Dieu s'opère bien plus parfaitement quand par la sainte communion Dieu lui-même s'imprime en nous. Pour l'exécution de ce grand dessein, Dieu s'est formé trois admirables miroirs où il réfléchit tous les rayons de sa divinité. Le premier de ces miroirs, c'est l'ange que saint Denis nous présente comme l'image de Dieu, le miroir très-pur et très-clair qui réfléchit la beauté de l'essence divine, par des clartés toutes

déifiées. Mais au-dessus de tous les chœurs des anges, dit saint Thomas d'Aquin, l'éternelle sagesse s'est formé un miroir plus clair, plus pur que tous les séraphins, un miroir éclatant d'une telle pureté, que Dieu seul la surpasse : ce miroir, c'est la Vierge Marie. Mais il est un troisième miroir que Dieu s'est formé par l'entremise de Marie : c'est le Verbe éternel, l'image la plus expresse de la bonté divine, puisqu'il est Dieu et homme tout ensemble ; Marie, après Jésus-Christ son Fils, selon la pensée de l'angélique Docteur, est donc la plus parfaite, la plus vivante image de Dieu.

Ainsi c'est par l'Incarnation et la communion que Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu, s'est imprimé au cœur de sa céleste Mère la Vierge Marie, ou comme un sceau sur une cire molle que l'amour avait fondu, ou comme un soleil dans le fond d'une très-pure glace qu'il a convertie en soleil, mais enfin c'est par la communion que Jésus-Christ a achevé cette transformation totale de Marie en lui, en attendant que dans le ciel il lui communique à découvert sa divinité, en laquelle cette Bienheureuse Vierge sera toute consommée.

QUATRIÈME PARTIE

LA VIERGE MARIE REÇOIT LE CORPS DE SON FILS EN LA
DIVINE EUCHARISTIE COMME HOSTIE

CHAPITRE PREMIER

**La très-sainte Vierge reçoit Jésus-Christ, par la sainte
communion, comme hostie.**

Le Verbe incarné, étant un divin composé de deux natures, l'une divine, l'autre humaine, porte des qualités et opère des effets bien différents selon ces deux natures. Comme Fils de Dieu, en sa forme divine, selon l'expression de saint Augustin, il reçoit avec son Père des victimes et des sacrifices. Il lui est égal, en sa divinité, en domaine et en puissance sur toutes les créatures ; mais, en son humanité, en la forme de serviteur,

étant inférieur à son Père, dit encore saint Augustin, il lui offre des victimes et lui présente des sacrifices. Nous offrons à Dieu des sacrifices, à cause de son souverain domaine sur nous et de notre dépendance sous lui.

Le Verbe, le Fils éternel de Dieu, peut recevoir des sacrifices comme son Père ; mais il ne peut lui en offrir lui étant égal en toutes choses. Pour lui présenter des hosties, il a donc dû se soumettre et se rendre son serviteur. A ce dessein il prend dans le sein de Marie une chair qui le soumet à son Père et le fait son serviteur. C'est donc en Marie et par Marie que Jésus-Christ reçoit la capacité d'offrir des sacrifices à son Père.

Ces augustes fonctions de sacrificateur lui paraissent si importantes pour la gloire de son Père et pour le salut du monde, que, par Marie et en Marie, il a voulu être tout à la fois et le prêtre et la victime du sacrifice ; car la même chair qui lui donne la capacité d'offrir des sacrifices à son Père le rend et le prêtre et l'hostie du sacrifice, et pour le temps et pour l'éternité. Cette qualité d'hostie lui est tellement inséparable, que, comme il sera éternellement Fils de l'Homme, il sera éternelle-

ment devant le trône de son Père prêtre et hostie. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, n'est pas entré dans un temple bâti de la main des hommes, comme le faisait le grand prêtre une fois l'année, couvert du sang des victimes, mais il est entré dans le ciel, où il est devant la face de Dieu, comme son Prêtre éternel.

Les fonctions de ce divin sacerdoce lui sont si agréables, qu'il n'est pas plutôt incarné, qu'il en exerce les actes. Il fait, dit l'apôtre saint Paul, son entrée dans le monde par un sacrifice solennel de lui-même. Le premier usage de sa vie humaine est donc un acte d'oblation de lui-même à son Père.

Comme prêtre et victime, Jésus-Christ a différents autels : comme victime naissante au monde et destinée à la mort, le premier autel de son sacrifice est le sein de Marie, où il est immolé aussitôt qu'il est conçu. Marie est donc le premier autel où Jésus-Christ a offert le premier sacrifice de lui-même. Comme victime avançant vers la mort qui l'attendait au Calvaire, il n'avait point d'autre temple que lui-même, et d'autre autel que son propre cœur. C'est là que ce divin Prêtre offrait

sans cesse à son Père cette continuelle oblation de lui-même.

Comme victime sacrifiée et morte, la croix en a été l'autel.

Enfin, comme victime immolée et déjà sacrifiée, son amour a choisi nos cœurs pour en être les autels. Car Jésus passe du Calvaire dans l'Eucharistie pour y continuer son sacrifice. Il y est comme victime immolée par les paroles sacramentelles qui le mettent en une espèce de mort, puisqu'il y est privé de tous ses sens, et qu'il offre à son Père une vie toute divine en sacrifice. Mais c'est dans le cœur du chrétien, où il est victime consommée par la communion, que s'achève cet auguste sacrifice.

Bien que cette faveur soit générale et commune à tous les chrétiens, elle est cependant spéciale pour Marie. Un savant interprète de l'Écriture sainte assure qu'entre plusieurs motifs qui ont porté le Fils de Dieu à instituer le sacrement de l'Eucharistie, un des principaux, c'est que le séjour de Jésus-Christ dans le sein de Marie lui avait été si agréable, que son amour a trouvé le moyen d'y venir résider de nouveau par la sainte

communion, seconde Incarnation opérée par la vertu du Saint-Esprit, Jésus-Christ se cachant de nouveau sous les espèces du pain et du vin. Il fait donc ainsi pendant neuf mois dans le sein de Marie une image sensible de son état, qui est un essai de l'Eucharistie, où il est couvert et caché comme dans l'Incarnation.

Par la sainte communion, Jésus-Christ venait donc habiter dans le sein de Marie, pour faire de son cœur un nouvel autel et y continuer ce même sacrifice commencé en elle au jour de l'Incarnation, offert en sa présence sur l'autel de la croix et achevé et consommé en elle par la communion. Jésus-Christ a donc voulu par là honorer Marie de cet honneur incomparable, voulant achever son sacrifice dans le même sein où il l'avait commencé. Ce sacrifice avait commencé, dans le sein de Marie, parmi les éclats et les splendeurs de la virginité; il a voulu l'achever dans le même sein dans les éclats et les splendeurs de cette même virginité.

CHAPITRE II

Par la sainte communion, Jésus-Christ renouvelle dans le cœur de Marie le sacrifice du Calvaire.

Le sacrifice sanglant de la croix, par l'efficacité duquel Jésus-Christ vient racheter le monde, voilà la fin de la mission du Fils de Dieu sur la terre. Comme il est nécessaire que les hommes, pour en recueillir les fruits, connaissent la dignité et le prix de ce sacrifice et l'aient toujours présent en leur mémoire, il a voulu, dans un profond conseil de sa sagesse éternelle, que tous les sacrifices de l'antique alliance fussent autant de voix qui annoncent ce futur sacrifice et autant de figures qui le représentent. Mais, après ce sacrifice de la croix, qui a été le salut du monde, pour que les hommes ne perdissent jamais la mémoire et le mérite de ce bienfait, Jésus-Christ, sous les voiles eucharistiques, perpétue d'une manière non sanglante le sacrifice unique du Calvaire. Toutefois, en pensant à Marie, Jésus, son divin Fils, a eu bien d'autres

desseins dans l'institution du mystère de l'Eucharistie. Non, ce n'est pas pour lui renouveler la mémoire de sa passion et de sa mort : elle avait trop d'amour pour son Jésus pour en perdre jamais la pensée. Ah ! s'il est vrai de dire que là où est l'amour là sont les yeux ; quand l'objet que nous aimons est présent, les yeux se portent vers lui ; quand il est absent, par la pensée, on en forme soi-même l'idée, pour se consoler par la vue intellectuelle de son image ; ainsi le cœur se tourne sans cesse vers l'objet de ses pures et chastes affections. Le cœur de Marie était trop plein de l'amour de son divin Jésus pour que sa pensée pût oublier un seul instant le souvenir du sanglant sacrifice du Calvaire.

Il n'était pas non plus dans l'ordre et la disposition des mystères que Jésus-Christ fût toujours sur la croix, et Marie debout au pied de la croix, contemplant cette victime objet de son amour et de sa douleur. Jésus-Christ n'est plus sur la croix, Marie n'est plus sur le Calvaire ; l'amour les avait unis au pied de la croix, et l'amour les sépare. Jésus est dans le tombeau en état de mort, ou au ciel vivant et glorieux ! Marie est sur la terre, séparée de son

Jésus, l'objet de tout son amour. Jésus-Christ, pour consoler son amour, en cette absence, institue le saint sacrifice de la Messe, qui place de nouveau Jésus au sein de sa Mère comme une victime. Jésus-Christ passe de la croix au tombeau comme victime morte; mais il choisit le sein de Marie comme un sépulcre vivant de son corps vivant et glorieux.

C'est donc en la communion que la très-sainte Vierge trouve pleine satisfaction dans ses désirs et ses recherches. Il n'est plus nécessaire qu'elle coure avec l'épouse et qu'elle s'informe du lieu où repose le bien-aimé de son âme, ni de voler au Calvaire pour le contempler sur le trône de ses souffrances, ni de monter au ciel pour l'admirer dans la majesté de sa gloire; Marie n'a qu'à porter sa vue au fond de son cœur, elle y verra Celui que ses yeux ont contemplé couronné d'épines, les pieds et les mains transpercés, et que son cœur adore environné des anges, qui lui font toujours cortège.

Marie dans sa solitude a donc toujours été divinement heureuse, ayant toujours son Jésus dans son sein ou devant les yeux. Dans la solitude de Nazareth, Jésus est dans le sein de Marie comme une victime que l'on prépare au sacrifice, ou bien

sous ses yeux pendant trente ans comme une victime qui marche à la mort. Sur le Calvaire, Jésus est en présence de Marie comme un holocauste qui se consomme. Mais, depuis le retour de Jésus au ciel, Marie devient encore le sanctuaire de son Fils par sa participation à ce divin sacrifice. Dans cette faveur, le cœur de Marie est bien plus heureux que sur la montagne sainte du Calvaire. Sur la croix, Jésus est devant les yeux de sa Mère souffrant et mort. Ici, au banquet divin, il est en son cœur glorieux et vivant; au pied de la croix, Marie ne peut approcher de son Fils bien-aimé; la cruauté des bourreaux sépare Jésus de Marie; au pied des autels, l'amour réunit le Fils à sa Mère, elle le possède, elle en jouit sans partage et sans réserve.

Qui pourra dire quelles flammes d'amour embrasaient le cœur de Marie, lorsqu'elle contemplait en son sein Jésus son Fils qu'elle avait vu sur la croix, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains transpercés? quelles joies, quelles délices pour son âme de voir que ce sang dont elle avait été inondée au pied de la croix de son Jésus arrosait de nouveau ses chastes entrailles, et que l'auguste victime, objet des blasphèmes, alors

qu'elle était attachée à la croix, était maintenant sur l'autel de son cœur l'objet des adorations des anges et des hommes !

Son esprit et son cœur trouvaient toutes sortes de délices dans cette contemplation, sa charité y renouvelait toutes ses flammes. Dans cette possession si intime de Jésus, l'intérieur de Marie était comme une image du Calvaire, et son cœur, dit saint Bonaventure, une nouvelle croix sur laquelle Jésus était attaché, non plus par des clous, mais par les flammes du saint amour. Alors le cœur de Marie concevait les mêmes sentiments, les mêmes transports d'amour que sur la montagne sainte du Calvaire, puisqu'elle possédait en elle la même victime, source de tous les sentiments et de tous les transports d'amour de son cœur.

CHAPITRE III

**La très-sainte Vierge Marie reçoit la sainte Eucharistie
comme hostie de louange ou d'action de grâces.**

Le saint sacrifice de nos autels est appelé eucharistique, mot qui signifie action de grâces : 1° parce que Jésus-Christ avant de l'instituer rendit grâces à

son Père; 2^o parce qu'il est le principal don de Dieu et qu'il nous rappelle tous les dons les plus précieux que nous avons reçus du Seigneur; 3^o parce que par la communion Jésus-Christ est mis sur notre cœur, comme l'hostie de louange de l'Église et l'action de grâces des fidèles. C'est par la dignité et le mérite de cette hostie que nous remercions la bonté divine des immenses bienfaits dont elle ne cesse de nous combler. Marie ayant mieux que tous les fidèles compris les desseins et les secrètes pensées de Dieu dans tous les mystères qu'il a accomplis, est également celle qui a participé avec plus de fidélité à ces mystères selon la fin de leur institution.

Dieu, dans sa bonté infinie, peut faire des largesses en rapport avec l'infinité de sa puissance. Dans la plénitude des temps, Dieu a fait à Marie des largesses d'une infinie magnificence. Il lui a communiqué son Verbe, devenu son propre Fils, et l'a ainsi élevée à une dignité et à un pouvoir si divin, qu'elle est la véritable Mère du Fils de Dieu. Les faveurs infinies demandent des actions de grâces infinies; Marie par sa nature et par la grâce étant dans un ordre limité et fini, était dans une impuissance absolue d'acquitter cette dette de recon-

naissance envers la grandeur et la bonté infinie de Dieu.

O merveilleuse invention du Fils de Dieu ! ô conduite pleine de suavité de Jésus envers Marie sa Mère ! Il était sorti, comme son Fils, du sein de Marie par sa naissance temporelle, par la communion, il rentre de nouveau dans son sein comme son hostie, il se place sur le cœur de sa Mère comme sur un autel, afin que, par cette hostie d'un prix infini, elle rende à Dieu le Père tout ce qu'elle a reçu de lui. Ainsi, par cette divine hostie, Marie acquitte la dette de sa reconnaissance envers Dieu, elle lui offre des adorations infinies, des actions de grâces vraiment dignes de cette souveraine majesté. C'est donc ici que l'amour de Marie entre dans de nouvelles extases ; c'est ici qu'il est pleinement satisfait en voyant qu'elle peut s'acquitter envers Dieu autant qu'elle est redevable, adorer Dieu le Père autant qu'il est adorable, et lui rendre surabondamment tout ce qu'elle a reçu de lui. Elle a reçu un Dieu, elle lui rend un Dieu ; elle a reçu des faveurs infinies, elle lui rend des reconnaissances infinies. Par la sainte communion, Marie s'acquittait infiniment envers les trois personnes divines. A Dieu le

Père, Marie offre son Fils; à Jésus son Fils, elle offre sa propre humanité; au Saint-Esprit, elle offre la chair qu'il a formée en son sein. Ainsi Marie honore Dieu le Père par son Fils, le Fils par lui-même et le Saint-Esprit par l'humanité qui est son ouvrage.

Quoique chaque fidèle puisse offrir et participer à ce divin sacrifice dans le but de rendre à Dieu des actions de grâces pour les bienfaits dont il a été comblé par l'infinie bonté du Seigneur, Marie a sur nous un privilège spécial qui lui est tout personnel.

L'hostie que nous offrons à Dieu le Père est distincte de nous, séparée de nous, mais il n'en est pas ainsi de Marie. La même victime que la Vierge Marie présente à Dieu le Père, et qui est la victime de nos autels, est une partie de la substance de son cœur, la plus noble partie d'elle-même.

Mais ce n'est point encore tout, Marie a reçu de Dieu deux singuliers privilèges. Elle est mère, elle elle vierge. Par sa maternité divine, elle participe à la paternité du Père; par sa virginité, elle participe à l'infinie pureté de Dieu, dont elle est un divin écoulement. Marie doit donc un sacrifice et à la paternité et à la pureté divine du Père, ce sacrifice

lui est spécial, parce que seule elle est Mère de Dieu et Vierge. Quel plus grand sacrifice de louange peut-elle offrir à Dieu le Père, que Jésus le fruit de sa maternité et de sa virginité dont elle est la Mère, et dont Il est le Père de toute éternité; n'y ayant que Marie qui soit mère et vierge, cette reconnaissance lui est toute singulière.

Marie sera donc la seule durant toute l'éternité à offrir ce sacrifice de louange à la paternité de Dieu le Père, dont la majesté serait privée de ce sacrifice sans Marie, qui commence en son sein par la communion, ce qu'elle continuera dans le ciel, où elle offrira sans cesse son Fils à son Père, comme son sacrifice éternel.

CHAPITRE IV

**Marie, en la sainte communion, offrait son Fils
comme hostie de réconciliation.**

Le caractère sacerdotal qui fait le prêtre est une divine participation au sacerdoce dont Dieu le Père a oint son Fils bien-aimé. De ce souverain prêtre, qui est le chef de l'Église, découle son sacerdoce

sur ceux qu'il a choisis entre les hommes, pour les associer à son divin caractère, pour consacrer avec lui son propre corps, qui doit être le sacrifice universel de la religion chrétienne. Cet auguste caractère du sacerdoce n'est communiqué qu'aux hommes, et encore qu'à un petit nombre, que Jésus appelle à ce sublime ministère.

Cependant tous les chrétiens, de quelque sexe qu'ils soient, sont universellement appelés à offrir ce sacrifice. C'est en ce sens que l'apôtre saint Pierre nomme les chrétiens prêtres comme composant un sacerdoce royal, pour offrir avec les prêtres le même sacrifice du corps et du sang du Fils de Dieu. C'est par le baptême que les chrétiens sont admis à ce sacerdoce spirituel, selon le témoignage de saint Jérôme : *Baptisma sacerdotium laicorum*. Bien que la Mère de Jésus n'ait pas été honorée du caractère sacerdotal comme les Apôtres au jour de la Cène du Seigneur, cependant, dit le savant Gerson, Jésus-Christ a associé Marie, sa Mère, à son sacerdoce, afin qu'elle offrît elle-même en sacrifice son divin Jésus sur son cœur, comme sur un nouvel autel où il est consommé par les ardeurs de son amour.

Nous pouvons donc dire que l'Incarnation est le sacerdoce de Marie, qui la fait sacrificateur aussitôt que mère. La maternité, qui lui donne la puissance d'engendrer le Verbe de Dieu comme son Fils, lui donne également le pouvoir d'en faire une hostie, le cœur de Marie étant et le sein où il est engendré, et l'autel où il est immolé.

Quoique Marie, ainsi que l'enseigne le pieux Gerson, n'ait point été honorée du caractère sacerdotal pour consacrer le corps de Jésus son Fils, néanmoins, entre tous les chrétiens, elle a été consacrée à ce sacerdoce royal dont parle l'apôtre saint Pierre, pour offrir sur l'autel de son cœur la même hostie offerte par Jésus-Christ dans le Cénacle.

Le premier acte de la sacrificature de Marie, c'est l'Incarnation. Dans ce mystère, Marie s'unissant à son Fils qui y est fait victime, elle l'offre à son Père en sacrifice sur son sein, qui est son premier autel et sa première oblation. Le second acte de sa sacrificature, c'est le Calvaire. La croix, voilà le commun autel de Jésus et de Marie, où ils offrent ensemble un même holocauste, le Fils le sang de ses veines, et la Mère le sang de son cœur. Enfin

le troisième acte de sa sacrificature, c'est la communion, où son cœur est l'autel commun du Fils et de la Mère; c'est là que cette divine Mère, s'unissant à son Fils, l'offre à Dieu le Père comme une hostie d'agréable suavité.

Le très-auguste sacrifice de nos autels où Jésus-Christ est prêtre et victime a été institué afin que, par la dignité et l'efficacité de ce sacrifice, les hommes obtiennent et reçoivent le pardon de leurs crimes, soient réconciliés avec Dieu, reçoivent les grâces qui leur manquent, et évitent les peines que leurs offenses méritent.

La Vierge Marie, considérée en elle-même, n'a pas besoin de ce sacrifice, ni pour se réconcilier avec Dieu, qu'elle n'a jamais offensé, ni pour éviter les peines qu'elle n'a jamais méritées. Mais la charité, qui n'est point intéressée, pense aux autres et s'étend à tout le monde. Marie, dont le cœur est embrasé d'une charité immense, voyant son Fils sur son sein maternel par la sainte communion, et connaissant le dessein qu'il a formé de réconcilier le monde avec son Père par ce sacrifice d'amour, qui est l'application du sacrifice du Calvaire, alors Marie, unissant sa volonté à celle de

son Fils, son cœur à son cœur, animés tous les deux d'un même amour, elle offrait au Père céleste cette victime trois fois sainte en faveur de tous les hommes, pour obtenir le pardon aux pécheurs, la réconciliation aux pénitents, et aux justes la persévérance. Oui, dit saint Bernard, à la vue de cette divine hostie présentée au Père éternel par Marie, les justes reçoivent la grâce, les pécheurs la réconciliation, et les coupables sont rédimés des peines que méritent leurs offenses. C'est par vous, ô Marie, en vous et avec vous que le Tout-Puissant répare tout ce qu'il avait créé et que le péché avait horriblement défiguré.

CHAPITRE V

**Puissance de Marie en la communion pour nous
réconcilier avec Dieu par son Fils.**

**Désir immense de son cœur d'honorer Dieu
plus que les pécheurs ne l'offensent.**

Depuis que, par le péché, Dieu, de père qu'il était, est devenu notre juge, depuis que Jésus-Christ son Fils, devenu l'avocat de nos misères, se

voit, par suite de nos ingrattitudes et de nos offenses, forcé de se faire notre accusateur, les pécheurs ont besoin d'un médiateur près du Père et d'un médiateur près du Fils, pour les réconcilier avec tous les deux.

Jésus-Christ, le Fils de Dieu, par un excès d'amour, s'est constitué le médiateur commun entre son Père irrité et les hommes qui l'irritent. Jésus-Christ est tout-puissant pour cette médiation, étant allié du juge et du criminel. Il est le fils du juge; il est le frère du criminel. Il est plein de révérence, d'amour et de zèle pour la gloire de son Père; il a pour ses frères l'amour le plus tendre, le plus grand dévouement pour leur salut. Réunissant dans son cœur son Père et ses frères, Jésus-Christ les a réconciliés par un double sacrifice : l'un sanglant sur le Calvaire par voie de mérite, l'autre en l'Eucharistie par voie d'application.

Marie, selon saint Bernard, est encore une toute-puissante médiatrice entre le Fils de Dieu et les hommes coupables. Elle est la Mère du Fils de Dieu, elle est la sœur de tous les hommes. Elle a de l'amour pour Jésus son divin Fils, elle a de la charité pour tous ses frères. Elle les réconcilie par

un double sacrifice, l'un sur la croix, où elle l'offre pour les pécheurs, et l'autre en la communion, quand elle portait son Jésus sur l'autel de son cœur.

Eh bien, l'efficacité du sacrifice de la croix et de l'Eucharistie pour réconcilier le monde par voie de mérite et de condignité, se tire de trois chefs en Jésus-Christ : de sa dignité de Fils, de la plénitude de ses grâces, et de son immense charité.

Il est certain que la qualité de fils est bien plus agréable à Dieu le Père que la qualité de pécheurs ne lui est désagréable : l'une est infinie, l'autre finie. Il est donc plus honoré par son Fils qu'il n'est offensé par les pécheurs. Jésus-Christ offre donc à son Père, dit l'Ange de l'école, un sacrifice qui lui plaît davantage, et qui lui est bien plus agréable que ne lui déplaisent toutes les offenses des hommes.

Selon la doctrine de saint Paul, la grâce de Jésus-Christ peut opérer plus de biens que le péché ne peut opérer de maux, parce que la grâce procède en Jésus-Christ d'une puissance infinie, tandis que le péché procède en l'homme de sa faiblesse. D'ailleurs le Fils de Dieu n'a-t-il pas plus aimé son Père que les pécheurs ne l'ont offensé?

La charité qui consumait son cœur sur la croix n'était-elle pas incomparablement plus grande et plus immense que toute la malice des hommes?

Jésus-Christ, conclut donc saint Thomas, a plus satisfait et honoré son Père céleste par son sacrifice que les offenses des hommes ne l'ont déshonoré. La grâce de la Rédemption qu'a méritée Jésus-Christ étant donc immense et surabondante, Dieu le Père a été obligé d'accorder le pardon aux hommes et de les recevoir en sa grâce.

La piété nous permet de dire qu'il y a en Marie quelque chose qui approche du mérite de la médiation de Jésus-Christ son divin Fils. Quand nous parlons de Marie, considérons-la toujours en Jésus-Christ, principe de sa dignité, unique source de ses mérites. C'est de Jésus-Christ qu'elle reçoit sa dignité, ses grâces et son amour, qui sont les trois principes en vertu desquels elle honorait Dieu d'une manière digne de la Mère du Fils de Dieu.

Si le pouvoir de Marie répondait à l'étendue de son zèle, ne donnant point de limite à son zèle, elle souhaiterait d'honorer Dieu autant qu'il mérite d'être honoré, et de l'aimer encore plus que les pécheurs ne l'offensent. Mais, considérant que c'est le

seul office de Jésus son divin Fils d'honorer son Père plus que tous les pécheurs ne l'outragent, alors Marie s'unit aux hommages, aux adorations, à l'amour de son Fils. C'est en Jésus, avec Jésus et par Jésus qu'elle satisfait les transports de son zèle. Ah ! qui pourra concevoir les saintes ardeurs de son âme quand, par la communion, elle voyait son Jésus en son sein comme une digne hostie de réconciliation, et quand, l'offrant à son Père, elle l'honorait plus que les pécheurs ne l'offensent !

La qualité de Mère de Dieu est si sublime, si élevée, qu'elle approche, disent les Pères, de la puissance divine, *attingit fines divinitatis*. En effet, elle donne à Marie le pouvoir d'engendrer en ce monde le même Fils qui est engendré de toute éternité par Dieu le Père. Nous pouvons donc dire, sans crainte de nous tromper, que la qualité de Mère de Dieu est plus agréable à Dieu le Père que la qualité de pécheurs ne lui est désagréable dans les hommes. L'une est divine, elle donne à Marie une relation infinie ; l'autre est vile et dégradante, elle éloigne de Dieu le pécheur. Marie honorait donc plus Dieu par son Fils que le péché ne peut le déshonorer par sa malice.

Les Pères enseignent que Marie peut être appelée la seconde Rédemptrice du monde, non parce que son Fils avait besoin de son secours, mais parce qu'il lui a plu d'associer Marie à ce grand œuvre. Par l'oblation de son Fils sur la croix, Marie a mérité le salut du monde d'un mérite de convenance ; par la sainte communion, portant la même victime sur son cœur et l'offrant à son Père, Marie méritait la même grâce. C'est une action plus grande de communier que d'avoir assisté sur le Calvaire au sacrifice de la croix. En effet, de tous les sacrifices, il n'en a jamais été offert de plus relevé dans son terme : c'est à Dieu le Père qu'il est présenté ; jamais il n'en a été offert de plus saint dans sa fin : c'est pour honorer Dieu et réconcilier le monde ; jamais il n'en a été offert de plus divin dans son oblation : l'hostie, d'une dignité infinie, est le Fils de Dieu ; jamais enfin il n'en a été offert de plus relevé de la part de celle qui l'offre : en elle on trouve la dignité, la pureté, la libéralité et la parfaite volonté. Par sa dignité, Marie est mère de Dieu ; en cette qualité elle est élevée au-dessus des séraphins, elle participe à un ordre tout divin ; par sa pureté, elle surpasse la pureté des

hommes et des anges; par sa libéralité elle entre en communauté avec le Père céleste. En effet, le Père ne peut donner rien de plus grand à Marie que son Fils; Marie ne peut donner rien de plus grand aux hommes, et au Père céleste pour les hommes que ce même Fils. Enfin en Marie on trouve la plus parfaite volonté. Avec quelle divine allégresse, avec quelle immense charité, Marie offrait alors son Fils sur l'autel de son cœur tout brûlant d'amour? En vérité, dit le savant Gerson, après son Fils, Marie est celle qui a le plus mérité pour le genre humain. Quelles bénédictions n'attirait-elle pas sur la terre, quand par la sainte communion elle offrait Jésus sur son cœur, comme sur l'autel des holocaustes, où le Saint-Esprit avait allumé le feu du divin amour.

Que les moments de la communion de Marie étaient donc précieux pour les hommes! C'est dans cet heureux temps que Jésus et Marie, animés d'un même amour, travaillaient d'une manière admirable à la réconciliation des pécheurs. Jésus-Christ se présentait à Dieu son Père en lui découvrant ses plaies ruisselantes de sang, Marie se présentait à Jésus son divin Fils en lui montrant le sein qui

l'avait allaité, toutes les larmes, toutes les douloureuses angoisses de sa maternité divine. Le Père pouvait-il refuser quelque chose à un si aimable Fils? Le Fils pouvait-il refuser quelque chose aux sollicitations d'une si aimable Mère? Comment le Père à la vue de son Fils ne se sentirait-il pas amoureusement pressé de se réconcilier avec les hommes qui sont ses enfants, et de devenir, de juge sévère, le père le plus tendre? Comment le Fils à la vue de Marie sa Mère, d'accusateur qu'il pouvait être, ne deviendrait-il pas un puissant avocat pour les hommes qui sont ses frères?

Enfin le Fils et la Mère, unissant leurs mérites, font un si amoureux effort sur le cœur du Père céleste, qu'il descend du trône de sa justice pour monter sur celui de sa miséricorde. Il embrasse en Jésus son Fils tous les pécheurs réconciliés avec lui; et Jésus les embrasse en Marie comme ses frères réconciliés par elle. L'univers entier est donc redevable à Marie comme à sa seconde Rédemptrice : et Marie a mérité ce titre, sur le Calvaire, en offrant son Fils comme hostie de réconciliation; en la communion, en offrant le même Fils comme hostie d'application.

CHAPITRE VI

**Marie, par la communion, complète le sacrifice
du Calvaire.**

Dieu, disposant avec une profonde sagesse l'ordre de l'œuvre de notre Rédemption, a permis, par un conseil incompréhensible, que les pécheurs aient été les ministres du sacrifice de son Fils sur la croix, et que des mains impies en aient fait l'immolation. Il est dans l'ordre du sacrifice que l'autel, le sacrificeur et l'hostie soient en parfait rapport de convenance. Si pour immoler un agneau les prêtres qui devaient en être les sacrificeurs étaient sacrés avec tant de cérémonie, quels rapports de convenance y a-t-il, entre l'hostie sainte de la croix, et des sacrificeurs si immondes ? Les anges ne sont pas assez purs pour être les ministres d'un si divin sacrifice, et cependant ce sont les mains sacrilèges des impies qui l'offrent. Aussi sur le Calvaire la grâce et le péché, le sacrifice et le sacrilège, se rencontrent. Au même moment où le Fils de Dieu mérite des grâces pour les hommes par son sa-

crifice, les hommes commettent le plus grand de tous les crimes. Jésus adoucit par son sacrifice la colère d'un père irrité, et les hommes par leurs crimes redoublent sa colère. Marie est donc le supplément du sacrifice de la croix ; ce que Jésus ne trouve pas au cœur des sacrificateurs, il le trouve au sein de Marie quand il repose en son cœur par la sainte communion.

Il y a une notable différence entre l'état de Jésus dans les bras de la croix, et l'état de Jésus dans le sein de Marie par la communion. Sur la croix il est hostie de douleur, sacrifiée à la justice de son Père ; dans le sein de Marie, il est victime de louange et de grâce, offerte à la sainteté du Père éternel. Sur la croix il est victime du péché, portant les coups de la justice de son Père, et c'est par sa douleur et l'effusion de son sang qu'il mérite des grâces infinies ; dans le sein de Marie, victime de louange, de grâce et d'amour, il nous obtient toutes ces grâces. Sur la croix il paraît aux yeux de son Père sous la ressemblance honteuse de la chair du péché, et le Père ne voit en lui que ce qui le rend l'objet de son indignation et de sa colère ; dans le sein de Marie il paraît sous les yeux

de son Père comme l'image de sa Sainteté, et le Père en fait l'objet de ses complaisances. Au Calvaire il est étendu sur la croix, instrument du supplice des coupables, entre deux insignes criminels crucifiés à ses côtés. Dans le sein de Marie, cette nouvelle croix, dit un Père de l'Église, il est comme sur un trône de grâce, entre les splendeurs de la pureté.

Le sacrifice que Jésus-Christ offre sur la croix l'honore, mais les mains impies qui l'immolent l'offensent; le sacrifice et le sacrilège se trouvent sur un même autel. Le sacrifice lui est agréable, mais le sacrilège l'outrage, et la bouche des ministres le blasphème.

Il n'en est pas ainsi du sacrifice offert dans le sein de Marie : tout y est louange, respect, révérence, amour, adoration. Jésus la victime loue le Père; Marie, qui la présente, l'adore. Il y a un admirable rapport entre la victime, l'autel et le sacrifice : la victime est Fils de Dieu, le sacrificateur est Mère de Dieu, et son cœur est l'autel du sacrifice. L'hostie est très-sainte, l'autel très-pur, le sacrificateur Vierge; en Marie tout loue, honore, aime et adore Dieu. Ses mains offrent le sacrifice à Dieu,

son cœur brûle d'amour pour lui, sa bouche fait entendre des chants de joie, d'allégresse, d'amour et d'actions de grâces : « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur. »

Ici, comme sur le Calvaire, ce n'est plus à un père offensé, à un juge irrité, que Marie offre ce sacrifice, c'est à un père apaisé qui ne sait que nous aimer et nous combler de ses plus abondantes bénédictions.

Marie, dit Gerson, était ravie de voir qu'elle n'était pas seule à offrir ce sacrifice : Jésus-Christ l'offre, le Saint-Esprit l'offre, les anges l'offrent, l'Église l'offre; aussi elle se réjouissait en voyant que ce sacrifice, offert sur son cœur, donne gloire au Seigneur dans les cieux, procure la paix aux hommes, la joie aux anges, le soulagement aux défunts, la conservation dans la grâce aux justes, enfin que par ce sacrifice Jésus-Christ se donne à l'Église son épouse, et à tous ses fidèles, pour recevoir en lui, par lui et avec lui les salutaires influences de ses grâces.

Elle peut donc dire, Marie, avec l'apôtre saint Paul : *J'achève en moi ce qui manquait à la*

passion de mon Fils et à son sacrifice. Il trouve en moi ce qu'il n'a point trouvé en ceux qui l'ont immolé; il ne voyait en eux que des crimes, et en moi il ne voit que des grâces. Marie est donc la seule, et c'est là son privilège, d'être l'unique qui peut saintement offrir ce sacrifice, ayant une dignité proportionnée à la sainteté de l'hostie, et ayant été toujours sans tache et sans la moindre souillure.

Le sacrifice que Jésus-Christ offre dans le sein de sa Mère est donc la consommation de celui de la croix. Ce qui se commence en l'un s'achève en l'autre; Jésus et Marie y concourent mutuellement au salut du monde. Quand le Fils de Dieu consommait son sacrifice sur la croix, Marie à ses pieds conspirait d'amour et de volonté avec Jésus son Fils. Dans ce dernier sacrifice non sanglant que Marie offre sur son cœur, elle renouvelle ses intentions; portant cette divine victime sur son sein, elle unit son cœur à celui de son Fils, son amour à sa charité, pour en faire une entière offrande au Père Éternel. Si donc sur le Calvaire, où se commettaient d'épouvantables sacrilèges, le Père accorde au sang de son Fils, et aux larmes de Marie sa Mère, le pardon des péchés au moment même où les pé-

cheurs l'offensent, que ne fera-t-il pas en ce sacrifice d'amour, où tout le glorifie et où rien ne l'offense?

Si Marie est une croix, comme le dit saint Épiphanie, que n'obtiendra-t-elle pas, lorsqu'elle présentera au Père, sur son sein tout étincelant du feu de la charité, son propre Fils, comme un holocauste d'amour.

CHAPITRE VII

Dernière communion de Marie.

La mort étant la peine générale des coupables, l'y a vraiment sujet de s'étonner qu'elle ait osé exercer ses rigueurs sur les deux sujets les plus innocents du ciel et de la terre, Jésus et Marie, et qu'elle ait osé frapper ceux qui étaient nés pour donner la vie au monde. Jésus-Christ est mort, il ne faut point en douter, les blessures qu'il porte sur la croix en sont des preuves sensibles; Marie est morte, c'est la croyance de l'Église. Mais on a de la peine à comprendre ce qu'il y a en Jésus

et Marie qui les soumette à l'empire de la mort, et donne pouvoir à cette cruelle de leur ravir une si précieuse vie. Il est certain que la mort est entrée dans le monde par le péché, elle en est la fille, et le péché en est le père ; mais, Jésus et Marie étant la sainteté, l'innocence même, comment la mort pourra-t-elle trouver accès auprès d'eux pour les immoler ?

Le Fils de Dieu et Marie, sa Mère, étant souverainement exempts de tout péché, doivent donc être dispensés de la loi de la mortalité, ce supplice des coupables. Mais Jésus et Marie ont d'autres titres qui les soumettent à cette dure loi : Jésus-Christ, étant la victime du péché et le Sauveur des pécheurs, doit souffrir la mort pour les en délivrer ; Marie, comme fille d'Adam, comme Mère du Rédempteur et comme juste, doit être également soumise à la mort.

Comme fille d'Adam, elle a dû mourir pour s'acquitter envers Dieu d'un devoir commun à la créature raisonnable, qui est de l'adorer et de le reconnaître pour son Seigneur et souverain Maître par le sacrifice public de sa vie, qui se fait en la mort.

Comme Mère du Rédempteur, Marie a dû mourir, parce que le Fils de Dieu, devant être notre Sauveur par sa mort, a dû être mortel. Or, Jésus ne pouvant tirer la mortalité de son Père, Marie, sa Mère, a dû être mortelle, afin que, par Marie, Jésus fût mortel.

Enfin, Marie a dû mourir comme juste. Fille aînée de la grâce, Marie a dû rendre à son Fils ce qu'elle avait reçu de lui. Jésus est mort pour la préserver de tout péché, Marie a dû mourir pour l'honorer. Il était convenable que la plus précieuse des morts, la mort du Fils, fût honorée par la mort de la plus sainte des mères.

Marie devait donc mourir; or, comme il y a obligation pour tous les chrétiens de communier à l'heure de la mort, Marie a dû donc communier avant de mourir. Quoique Mère de Dieu, Marie est membre de l'Église, elle n'a pu se dispenser d'une loi commune à tous les fidèles, elle devait, par son exemple, apprendre à tous les enfants de l'Église ce qu'ils devaient faire.

Il est certain que la vie de cette Vierge bienheureuse a été, par ses dispositions vraiment dignes de la Mère d'un Dieu, une continuelle préparation

à la mort. Albert le Grand enseigne que Marie, en ce passage de la vie à la mort, a usé du sacrement dont sa sainteté était capable. Elle a reçu, dit Albert ¹, l'extrême-onction, non par nécessité, pour recevoir l'effet particulier de ce sacrement, qui est la rémission des péchés véniels ou des péchés mortels innocemment oubliés, n'ayant jamais commis la moindre faute, mais comme une publique et solennelle protestation de sa foi et de son obéissance aux ordonnances de son divin Fils. Elle reçoit cette divine onction comme un signe de ses triomphes et de ses victoires. Mais elle a surtout participé au très-adorable mystère de l'Eucharistie, qui est le mystère d'amour.

Certes, si la mort des saints est précieuse devant Dieu, celle de Marie doit être d'un prix incomparablement plus estimable, et sa mort doit être infiniment plus précieuse. Quelle plus sainte, quelle plus précieuse mort que celle de Marie expirant toute teinte du sang de son Fils par la communion! Quoi de plus doux pour Marie que de mourir sous les yeux de Jésus, son divin Fils! Quoi de plus

¹ Albert, *Super miss.*

délicieux pour cette Mère que d'expirer sur le sein de son Jésus, et de rendre son esprit sur le cœur de ce Fils bien-aimé ! Est-il rien de plus glorieux pour Marie que d'être offerte par les mains de son propre Fils au Père céleste ?

Si le vrai et saint amour ne souffre point de différence entre ceux qui aiment, Marie, ayant été toujours si conforme à son divin Jésus durant la vie, a dû, d'après les lois du vrai et saint amour, être semblable à ce divin Fils à la mort. C'est le sentiment de saint Jérôme et de plusieurs autres Pères de l'Église que Jésus-Christ s'est communiqué lui-même au Cénacle. Son infini amour a voulu prévenir la cruauté de ses bourreaux ; avant d'être cloué à la croix, Jésus-Christ, pour se satisfaire, fait par la communion une vive image de ce sacrifice, en plaçant son corps sur son cœur comme sur un nouvel autel que l'amour a dressé.

Jésus-Christ, comme un Fils bien-aimé, avant que son aimable Mère passe de la terre au ciel, veut par la communion renouveler en son cœur tout ce que ses yeux ont vu sur le Calvaire. Marie donc n'a communiqué que pour renouveler en son cœur le sacrifice de la croix, en faire la dernière commémora-

tion et contenter son amour par la représentation du même sacrifice, et terminer ainsi sa vie de Mère de Dieu. Comme elle avait commencé sa maternité divine par la résidence de Jésus son Fils en son sein, elle achève cette auguste maternité par le séjour, dans son cœur, de ce même Jésus par la sainte communion. Qui pourrait comprendre quelles étaient les extases de son cœur et les ardeurs de son amour, quand cette divine Mère voyait au milieu de son sein et sur son propre cœur, la même victime que ses yeux avaient contemplé sur le Calvaire, et qu'elle allait considérer dans le ciel au milieu des splendeurs de sa majesté et de sa gloire !

CHAPITRE VIII

La mort de la très-sainte Vierge est un sacrifice de pur amour. — Le Fils de Dieu vient en elle par la communion pour en être le sacrificateur.

La mort est un sacrifice public, que les chrétiens, comme hommes et comme pécheurs, offrent à Dieu. Ils font ce sacrifice de leur vie, et à la souveraineté de Dieu, et à sa justice : à la souveraineté de Dieu, pour publier qu'il est la source de

la vie; à sa justice, pour lui satisfaire comme pécheurs.

La mort de Marie est le sacrifice que, comme créature, elle présente à la souveraineté de Dieu; comme innocente, sa mort est encore un sacrifice, offert non point à la justice de Dieu qu'elle n'a jamais offensé, mais à sa sainteté. C'est un sacrifice du plus pur amour qu'elle lui présente. Depuis le sacrifice du Fils de Dieu, il ne s'en est jamais offert de plus solennel que celui de Marie sa Mère. Jésus lui-même en est le sacrificateur, son sein en est l'autel, les victimes sont le corps et le cœur de Marie, le feu pour les consumer comme des holocaustes d'amour, c'est le Saint-Esprit.

La sainte Vierge, ayant vécu de la vie de Jésus son Fils, qui est la plus belle de toutes les vies, devait mourir de la mort de Jésus, qui est la plus sainte de toutes les morts. Jésus-Christ est mort bien plus par les efforts de l'amour que par la violence de la mort. L'aiguillon de la mort, plongé dans le sein de tant de criminels, était trop immonde pour être plongé dans le sein du Fils de Dieu, qui est la sainteté même.

Le Saint-Esprit par la puissance de sa vertu,

ayant opéré l'union du corps et de l'âme de Jésus-Christ, il a dû en faire la séparation. Aussi saint Paul (*Hebr.*, ix) nous représente le Saint-Esprit au haut de la croix : c'est par lui, dit cet apôtre, que Jésus-Christ s'est offert à son Père. Sur la croix il y avait du sang répandu, Jésus-Christ dresse un autre autel pour y offrir un sacrifice non sanglant.

L'amour divin, dont la nature est prompte dans ses exécutions, a tellement pressé le cœur du Fils de Dieu, qu'en attendant l'heure fixée par son Père pour le sacrifice sanglant de la croix, sa charité infinie a voulu prévenir la justice de son Père, en offrant à sa sainteté le sacrifice du plus pur amour, sans que les mains des hommes y concourussent. C'est à la dernière cène qu'il accomplit cette grande merveille, en ce précieux moment où il sacrifia son corps d'une manière ineffable, et se communia lui-même. Ce sacrifice est tout nouveau, toutes les circonstances en sont nouvelles : Jésus-Christ en est le prêtre, le temple, l'autel et la victime. Jésus-Christ, en prenant son corps par la communion, introduit la victime dans le temple, son sein en est l'autel, sa chair en est l'hostie, son amour le feu qui la consume; Jésus lui-même est le sacrifi-

cateur qui la présente, et le sacrifice qui est offert.

Le Fils de Dieu aimait trop Marie sa Mère pour ne pas la rendre semblable à lui en sa mort; comme il a achevé sa vie par un sacrifice d'amour, il lui plaît que sa Mère immaculée achève sa vie virginale par un sacrifice d'amour. Jésus veut que le même esprit qui a assisté à sa mort assiste à celle de sa Mère, que le même esprit qui a fait la séparation de son corps et de son âme sépare le corps et l'âme de Marie sa Mère, que le même feu qui l'a consumé consume Marie, enfin Jésus veut être tout en toutes choses à son aimable Mère, le sacrificeur qui l'immole, et l'autel où elle doit être immolée.

Le sein virginal de Marie, est le premier autel où Jésus-Christ a offert son premier sacrifice et fait sa première oblation à son Père en entrant dans le monde. Eh bien, par la communion, Jésus descend en sa Mère comme en un nouveau temple, pour lui dresser un nouvel autel, qui est son propre corps; le cœur de Marie en est la victime, l'amour en est le feu émané du cœur de Jésus, car l'Eucharistie est le sacrement d'amour, d'où le Saint-Esprit passant immédiatement dans le cœur de

Marie, il veut que le même amour qui consume le Fils, consume la Mère, que des deux cœurs il se fasse un unique holocauste, mais holocauste du plus pur amour, puisqu'il n'y a que le pur amour qui s'y trouve, qui opère, qui sacrifie les victimes qui y sont immolées et consumées dans les pures flammes de la charité.

Si donc les anges sont en peine, s'ils désirent de savoir quelle est celle qui s'élève comme la fumée de l'encens, c'est la Vierge Marie qui, ayant été immolée comme une victime d'amour sur le cœur de Jésus son Fils, qui est le sacrificateur et l'autel, s'élève comme un parfum odoriférant en présence du Père céleste. C'est le phénix de la terre, qui vient de se consumer aux rayons du soleil de l'éternité, pour reprendre dans la gloire éternelle une nouvelle vie, et c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu et le Fils de Marie, qui offre ce sacrifice à son Père céleste comme le plus précieux fruit de son sang.

Sur la croix l'âme de Jésus, par un acte d'amour qui termina sa vie passagère en ce monde, s'écoula dans le sein de son Père, et passa au séjour de la gloire éternelle. C'est ainsi qu'à son dernier soupir le cœur de Marie, comme un baume fondu

par les ardeurs du saint amour, s'écoula immédiatement dans le cœur de Jésus son Fils. Toutefois Jésus voulant rendre la mort de Marie sa Mère semblable à la sienne, non-seulement en la manière, étant morts tous les deux par un sacrifice d'amour, mais quant aux circonstances, dans les merveilleux desseins de sa divine conduite sur Marie, il dispose les choses de telle sorte, que sa sainte Mère rend son dernier soupir sur la montagne de Sion, dans la très-auguste salle du cénacle, où il s'était immolé et consumé au feu de l'amour, où il avait donné la loi d'amour, et où le Saint-Esprit, l'amour substantiel du Père et du Fils, était descendu sur les apôtres.

C'est dans ce lieu si vénérable, selon saint Jean Damascène et saint André de Cretes ¹, que la Vierge Marie est morte.

Il fallait que les deux victimes de la pureté eussent tout en commun ; elles devaient être immolées dans un même temple, sacrifiées sur un même autel, brûlées d'un même amour qui est le feu de la charité, et que ces deux phénix de la terre fussent

¹ Joan. Dam., *Orat. de dormit. B. M.*; et And. Cret., *Orat. I de dormit. Virg.*

consumés d'un même feu sur la même montagne.

Oh ! qui m'accordera la faveur, dit un grand et saint docteur, de visiter cette salle royale, plus magnifique que tous les plus riches palais des rois ! Oh ! que je voudrais pouvoir coller mes lèvres toutes brûlantes d'amour sur ce sacré pavé sur lequel le Verbe incarné, sa très-sainte Mère, tout ce qu'il y a de plus grand, de plus saint et de plus parfait au ciel et sur la terre, a marché ! Oh ! que je voudrais pouvoir baiser les murailles de ce sanctuaire d'où la Vierge Marie a pris son essor et s'est élancée dans le sein de la gloire et de la bienheureuse immortalité !

CINQUIÈME PARTIE

DES DEVOIRS ET DES OBLIGATIONS QUE NOUS DEVONS A MARIE DANS NOS COMMUNIONS

CHAPITRE PREMIER

Le chrétien, dans ses communions, doit penser à Marie.

La religion chrétienne est vraiment toute divine. Dieu est également et l'auteur qui la fonde par sa puissance, et l'exemplaire sur lequel il la forme par sa sagesse. Elle est donc fille et disciple de Dieu. Comme sa fille, la Religion doit imiter le Seigneur; comme disciple, elle doit former sa conduite sur la sienne et en suivre les règles.

Dieu, qui n'a besoin du secours d'aucun agent pour l'exécution de ses œuvres, a néanmoins voulu que Marie fût divinement comprise et renfermée

dans tous les mystères accomplis par sa sagesse éternelle pour la réalisation de notre salut. Par le même acte, Dieu, dont la science prévoit l'avenir, veut que son Fils se fasse homme, et que Marie en soit la Mère. Il les envisage tous les deux d'une même vue, Jésus comme Fils, et Marie comme Mère ; ils sont deux corrélatifs éternels, le Père ne peut regarder l'un sans regarder l'autre de toute éternité.

Le moment étant venu pour Dieu le Père d'exécuter les grands conseils, formés dans ses décrets divins sur la rédemption des hommes, c'est un honneur incomparable pour Marie, que Dieu le Père ne veuille donner son Fils au monde que par elle, et que tous nos plus augustes mystères découlent d'elle comme de leur source originelle.

Tous nos mystères sont un admirable composé de divin et d'humain, de la divinité et de l'humanité, de l'esprit et de la chair. Il y a deux principes qui y concourent diversement : Dieu le Père, et Marie ; ce qu'ils ont de divin, ils le tirent du Père céleste, et ce qu'ils ont d'humain, ils le reçoivent de Marie. Le mystère de l'Incarnation reçoit de Marie l'humanité, qui fait homme le Fils de

Dieu ; le mystère de la croix puise dans le cœur de Marie, comme en sa source, le sang qui fait Jésus prêtre et victime du sacrifice sur le Calvaire ; enfin le mystère de l'Eucharistie prend en Marie la chair et le sang qui font de Jésus notre nourriture.

Marie est donc comprise non-seulement en la prescience éternelle des moyens ordonnés dans le conseil divin, elle est encore renfermée dans l'exécution temporelle de ces mêmes moyens. Voilà le sujet de ses extases et de ses reconnaissances qui la font si amoureusement s'écrier : *Dieu m'a possédée dès le commencement de ses voies, qui sont ses ouvrages dès l'éternité* ; il m'a vue, envisagée et appelée à concourir avec lui à toutes ses œuvres.

Pour l'accomplissement de nos devoirs religieux quelle plus sainte règle pourrions-nous donc suivre que de nous conformer à la conduite de Dieu même ? Le Seigneur, n'ayant voulu nous donner son Fils que par Marie, a certainement voulu nous apprendre que, dans l'usage que nous faisons des mystères du Fils de Dieu, après avoir reconnu que le Père céleste en est le premier et souverain principe, nous devons par droit de justice présenter à Marie, les sentiments de notre profonde reconnais-

sance. Marie ayant concouru à la réalisation de tous nos plus divins mystères par sa maternité, il est donc juste que nous pensions à elle lorsque nous participons à ces saints mystères, la regardant comme la source d'où ils découlent, et que nous lui rendions des actions de grâces proportionnées à l'immensité de ses bienfaits. C'est pourquoi l'Église, n'ignorant pas qu'elle a reçu de Marie Jésus son chef qui la régit, Jésus le maître qui l'instruit, Jésus l'époux qui la chérit, enfin tous les sacrements qui l'enrichissent, lui rend sans cesse les plus éclatants témoignages de son amour et de sa reconnaissance. Enfants et disciples de l'Église, suivons son exemple ; honorons, remercions et imitons la Vierge Marie dans notre participation au très-auguste sacrement de l'Eucharistie.

CHAPITRE II

Combien nous sommes redevables à Marie pour le bienfait de la sainte Eucharistie.

Dieu, dont la science est infinie, voit l'avenir comme s'il était présent. Ayant donc prévu de toute

éternité notre chute en la personne de nos premiers parents, son amour, d'accord avec sa sagesse, a voulu concourir également à notre rédemption. L'amour en a résolu le remède, la sagesse en a ordonné les moyens. Dès le moment qu'Ève, la première des femmes, a mangé et fait manger à Adam le fruit de la science du bien et du mal malgré la défense du Seigneur, la sagesse divine nous a présenté Marie, la seconde Ève, pour réparer cette faute. *Il fallait, dit Tertullien, que ce qui avait été perdu par Ève fût ramené au salut par Marie. Par une femme la mort, et par une femme la vie. Par Ève la ruine, par Marie le salut*¹. Ainsi, dit le séraphique saint Bonaventure, une femme nous est rendue qui délivre le genre humain, pour une autre femme qui l'avait perdu; pour une femme superbe, nous en avons reçu une très-humble; pour une imprudente, une très-prudente qui nous présente un fruit de vérité et de vie, au lieu d'un fruit de mort que nous a donné la première.

Nous avons été, dit le saint cardinal Pierre Da-

¹ Tertullien.

mien, chassés hors des délices du paradis terrestre par un funeste manger, et nous sommes rentrés dans les joies du paradis céleste par un divin manger. Ève a goûté d'un fruit défendu, qui nous a fait condamner à un jeûne éternel; Marie nous donne un autre fruit, qui nous ouvre la porte du ciel et nous fait asseoir au céleste banquet. Un malheureux fruit, dit Rupert, présenté par Ève à Adam, a séduit le premier homme et l'a précipité dans le tombeau; un heureux fruit, présenté par Marie, nous délivre de la mort et nous assure une éternelle vie. Quel est donc ce fruit? c'est le corps de Jésus-Christ Fils de la Vierge Marie, renfermé dans la divine Eucharistie.

Chose admirable! dit l'éloquent saint Chrysologue (sermon 99): une femme a reçu de Dieu le précieux levain de la foi, tandis qu'une autre avait reçu du démon un malheureux levain d'infidélité. Ève avait formé le pain de gémissement et de larmes, Marie a formé et cuit le pain de salut et de vie; Ève par Adam avait été la mère des morts, Marie par Jésus-Christ est devenue la véritable Mère des vivants.

C'est donc du moment qu'Ève, la désobéissante,

est tombée, que la sagesse divine destine Marie, la seconde Ève obéissante, à réparer toutes nos pertes. Ainsi Dieu, par une admirable proportion, accommode les moyens de notre salut à nos misères ; à une femme criminelle il oppose une femme innocente ; à un fruit sorti des mains de Dieu, formé de la terre, mais souillé par Ève la coupable et cause de notre perte, il oppose un fruit sorti des mains du Saint-Esprit, formé du plus pur sang de Marie, et cause de notre rédemption. Ève avait perdu le genre humain en faisant manger un fruit de malédiction à Adam. Dieu a voulu que Marie sauvât les hommes en Jésus-Christ en leur donnant à manger un heureux fruit de bénédiction. C'est dans ce sentiment qu'Élisabeth, mère de saint Jean, envisageant le passé et pénétrant dans l'avenir, dès que Marie l'eut saluée et qu'elle eut senti son enfant tressaillir de joie en son sein, en présence de son Dieu, s'écria : « Vous êtes bénie, ô Marie, entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi? »

O merveilleuse providence des desseins de

Dieu ! ô miséricorde infinie du Seigneur sur la frêle humanité ! Consolez-vous, ô notre première Mère, consolez-vous, Ève infortunée ! Consolez-vous. Au moment même de votre chute, Dieu est là à vos côtés, il vous relève et vous promet une Fille bien-aimée qui sortira de vous, écrasera la tête du serpent qui vous a séduite, sanctifiera l'humanité tout entière que vous aviez entraînée dans votre révolte, et réparera toutes les pertes causées par votre désobéissance.

Quand donc nous considérons Jésus-Christ sur nos autels, transportons-nous et par l'esprit et par le cœur jusque dans le paradis terrestre. C'est en ce séjour de malheurs que nous commençons à être redevables à Marie de l'Eucharistie, puisqu'elle est destinée dans les conseils éternels à nous donner un fruit de bénédiction, qui doit passer sur nos autels pour nous servir de nourriture, et nous rendre la vie qu'un fruit de malédiction nous avait ravie.

O divine Marie ! nouvelle Ève, soyez donc à jamais bénie, louée et remerciée pour tous vos bienfaits, et que Jésus, ce fruit béni qui de votre sein passe sur nos autels, soit éternellement aimé et

adoré. Nous n'oublierons jamais, ô Marie, que vous êtes la source d'où Jésus est tiré, et d'où nous le recevons. Nous ne voulons point payer par l'ingratitude tant et de si grands prodiges opérés en notre faveur. En les méditant, nous sentons que notre cœur s'élargit, s'échauffe, s'embrase d'amour, et nous emporte par un effort irrésistible dans le cœur de votre divin Fils.

CHAPITRE III

**Les trois personnes adorables de la sainte Trinité
concourent à former Marie
toute pure et immaculée dans sa Conception, en vue
de l'institution de la très-sainte Eucharistie.**

Tout ce qui est ordonné de toute éternité doit être exécuté dans le temps. La divine Sagesse en ses ordonnances ne pouvant ni se tromper, ni errer, elle répare toutes choses avec autant de lumière que de prévoyance, en sorte que la Puissance divine, qui est infinie, peut toujours exécuter les desseins que forme la Sagesse éternelle dans le conseil des divines personnes.

Le grand dessein de l'institution de l'Eucharistie étant résolu, il doit donc être exécuté dans le temps. La conception immaculée de Marie, appelée au livre des Proverbes *le commencement des voies du Seigneur*¹, en est la première exécution. Dieu de toute éternité recueilli en la solitude de son être divin, qui est lui-même, commence d'en sortir par la vierge Marie, pour donner naissance à ses ouvrages qui sont ses voies. Aussi Pierre d'Alexandrie, parlant de la bienheureuse vierge Marie, dit : Elle est le dessein formé en Dieu avant la naissance des siècles, et dans le temps elle est la manifestation des hauts conseils et des profondes pensées que Dieu a conçus de toute éternité sur la Rédemption du monde ; *le corps de Marie est le commencement du salut*, dit Suarez, un des plus savants théologiens. La fin de la mission du Fils de Dieu est de sauver le monde par un double mystère ; le mystère de sa mort sur la croix, qui nous rachète par son sacrifice ; le mystère de l'Eucharistie, qui nous nourrit d'une vie divine dans le cénacle. Dieu ayant ordonné que ces deux

¹ *Proverbes*, chap. viii.

mystères seraient opérés par une même chair, qui serait également et notre victime sur la croix et notre pain sur nos autels, il faut à cette chair un prêtre qui l'immole et qui la consacre. Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu, est ordonné prêtre par son Père; mais, pour être prêtre, il doit être homme, et pour être homme il doit avoir une mère qui l'engendre et qui lui communique une chair qui le fasse homme. C'est dans la vue de ce grand dessein que Marie est conçue sans péché; sa Conception Immaculée est arrêtée dans le conseil éternel de Dieu, elle en est la première exécution, elle regarde la croix et le cénaire, l'hostie de l'un et le pain de l'autre, et elle est le commencement de tous les deux.

En la Conception de Marie, toute la Trinité sainte envisage le sacrifice de Jésus-Christ et l'Eucharistie. Quoique la Conception Immaculée de Marie semble si éloignée du Calvaire et du Cénacle, Dieu qui sait unir les choses éloignées les unit par sa sagesse et sa puissance. Considérons donc avec la plus profonde vénération l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie. Que ce moment fut glorieux pour Marie! qu'il fut infiniment précieux

pour nous ! Si Jésus-Christ est l'Agneau du monde immolé sur la croix et mangé dans le Cénacle, Dieu a fait naître Marie pour être la Mère qui doit l'engendrer. Si Jésus-Christ est le raisin foulé sur la croix, s'il donne son sang pour laver nos souillures, et s'il le fait couler sur nos autels pour nous servir de breuvage, c'est dans l'Immaculée Conception de Marie qu'est le cep planté par la main du Très-Haut qui doit porter ce délicieux raisin ; c'est dans le sein de Marie que le Saint-Esprit ouvre la source du sang qui doit ruisseler des plaies de Jésus pour empourprer la croix, et de là couler sur nos lèvres en l'Eucharistie.

Dans ces deux mystères on trouve les plus solides raisons qui prouvent que Marie a dû être et a été Immaculée dans sa Conception. Jésus-Christ est destiné à être notre prêtre qui nous réconcilie avec son Père, notre hostie qui lave toutes nos souillures dans son sang, notre pain qui nous nourrit comme ses enfants ; mais, si le sang de Marie, qui devait être le principe du sang de Jésus-Christ, avait été déshonoré par le péché originel, Dieu, qui voit le passé dans le présent, découvrirait en l'humanité de son Fils qui est son prêtre, son

hostie et notre pain, une tâche pénible à voir, et ce serait une odieuse inconvenance. Il fallait donc, et telle a été la tradition de tous les siècles, avant la définition de ce dogme, que nous avons accueilli d'un bout de l'univers à l'autre avec des transports d'amour, « il fallait, dit saint Anselme, que la Vierge Marie fût éclatante d'une pureté incomparable, la plus grande au-dessous de Dieu, pour la gloire de Jésus-Christ son divin Fils, pour l'honneur de Marie sa Mère, et la consolation des fidèles. » « Il fallait, dit un autre Père de l'Église, que Dieu fît du sein si pur de Marie une sacristie, un autel et une table : une divine sacristie, où Jésus-Christ doit se revêtir de son habit sacerdotal pour offrir son sacrifice ; un autel, où il doit être fait hostie en prenant sa chair, et une table, d'où il tire la même chair qui sera notre pain céleste en l'Eucharistie pour nous nourrir. »

Dieu considère donc la très-sainte Eucharistie et le sacrifice de la croix, en l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. En pensant à la Mère, il pense au Fils qui doit naître d'elle. Puisque les enfants sont renfermés dans le sein de leurs mères comme en leur source d'où ils doivent sortir, Jésus-Christ est donc

renfermé en Marie nouvellement conçue, et tous les mystères qui doivent être opérés en lui sont en puissance recueillis en elle, comme en leur source primitive. En effet, c'est de son sein que le Fils de Dieu doit tirer la chair qui le fait homme en l'Incarnation; notre hostie sur la croix et notre nourriture en l'Eucharistie. L'Immaculée Conception de Marie est donc véritablement le commencement de tous les mystères, *jam incipiunt mysteria*. Pénétrant dans les sublimes profondeurs de ces vérités, le saint pape Sixte IV a cru qu'il y avait une si étroite liaison et un si mutuel regard entre le mystère de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie et le très-saint sacrement de l'Eucharistie, qu'il a voulu que les mêmes indulgences accordées par Urbain IV à la fête du Très-Saint-Sacrement fussent accordées à la fête de l'Immaculée Conception : parce que la chair et le corps de Jésus-Christ, qu'il devait tirer de Marie, sa Mère, commençaient d'être consacrés dans le corps et la chair de cette Vierge sainte. *Quia caro et corpus Christi, jam tunc in corpore et carne Mariæ Matris consecrabatur*¹.

¹ Sixtus IV, in *Authrens. am. præ excelsa intr. de reliquiis sanct.*

CHAPITRE IV

**La sainte Vierge concourt, avec le Père céleste,
au sacerdoce de Jésus-Christ.**

**Combien tous les prêtres de la loi de grâce
lui sont redevables !**

Parmi les divins mystères opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, le très-auguste sacrement de l'autel a cette excellence, qu'il est le terme auquel ils se rapportent, et tous les docteurs le regardent comme le mystère qui achève tous les conseils de l'adorable Trinité. Les desseins de Dieu et des mystères qu'il a opérés tendent tous à réunir l'homme à Dieu, comme à son souverain bien et à sa fin dernière. Le mystère de l'Eucharistie accomplit cette merveille par la grâce qu'elle nous donne en cette vie, et par la gloire éternelle qui nous attend au delà de cette existence terrestre et dont elle est le gage.

Le Fils de Dieu ne s'incarne que pour se faire homme, il ne se fait homme que pour mourir, nous retirer de la mort et nous donner la vie de la grâce. Il ne meurt que pour se renfermer dans l'Eucha-

ristie, et par cette divine nourriture conserver et augmenter en nous cette vie de la grâce, et par cette vie nous réunir à Dieu. C'est dans ce sens que saint Denis l'Aréopagite appelle la sainte Eucharistie *la perfection des perfections*, c'est-à-dire qui achève tous les mystères dont la fin est de réunir l'homme à Dieu.

La très-sainte Eucharistie renfermant sous sa très-simple unité un sacrement et un sacrifice, il faut donc un prêtre pour consacrer ce sacrement et pour offrir ce sacrifice comme les deux actes qui ne conviennent qu'au sacerdoce. Le Père regarde son Fils pour le faire son prêtre et le nôtre, et saint Paul nous enseigne que de la même bouche que Dieu le Père a dit à son Fils : *Vous êtes mon Fils que j'ai engendré*, il lui dit aussi : *Vous êtes mon prêtre que j'ai choisi selon l'ordre de Melchisédech*.

Tout prêtre est médiateur entre Dieu et les hommes, pour les réconcilier ensemble; il faut donc qu'il soit allié également à l'un et aux autres. Le Verbe ne peut pas être notre prêtre comme Dieu : il serait trop éloigné des hommes; il ne peut pas non plus, comme homme, être prêtre

du Père : il serait trop éloigné de lui. Il est donc nécessaire qu'il soit Dieu et homme tout ensemble, afin que, comme Dieu, il soit allié à son Père, et, comme homme, il soit allié aux hommes et devienne ainsi un prêtre parfait.

Ici la sagesse éternelle, s'unissant à la puissance divine, élève Marie à une nouvelle société avec le Père, pour concourir à composer avec lui un Homme-Dieu et un divin Prêtre. Le sacerdoce du Fils de Dieu dépend donc de deux principes, du Père céleste et de Marie sa Mère dans le temps. Le Père lui en confère la dignité, en lui communiquant sa divinité qui le fait son Fils et son divin Prêtre, et Marie lui donne la capacité d'exercer les actes de sa divine prêtrise, en lui communiquant l'humanité, qui le fait un prêtre parfait, et le rend frère de tous les hommes. C'est ainsi que Marie est associée aux merveilleux desseins du Seigneur.

Consacrer et sacrifier, telles sont les deux principales fonctions du sacerdoce. Faire des choses saintes et les offrir à Dieu, voilà les deux offices pour lesquels le sacerdoce a été institué. L'Eucharistie étant sur cette terre l'unique chose consacrée et

sacrifiée, le sacerdoce de Jésus, le Fils de Dieu, doit donc être référé à l'Eucharistie comme à son perfectionnement. En effet, le Fils de Dieu n'est pas simplement établi prêtre pour offrir le sacrifice de la Croix qui ne doit durer que trois heures : son sacerdoce étant éternel, il doit avoir des fonctions éternelles. C'est donc à la consécration et au sacrifice de l'Eucharistie que le sacerdoce de Jésus-Christ est principalement référé, par l'ordonnance de son Père, qui, en l'établissant, dit à son Fils : Vous êtes prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, qui a offert en sacrifice le pain et le vin.

Jésus-Christ, comme Prêtre, est donc tout référé à la très-sainte Eucharistie ; et, puisque la Vierge Marie est créée pour être la source d'où le Fils de Dieu reçoit, comme homme, le fond de son sacerdoce, Marie est donc aussi toute rapportée à l'Eucharistie. Elle est Mère de Jésus, non pas seulement pour donner un Homme-Dieu au monde, qui doit nous sauver, mais pour lui donner son souverain Prêtre qui doit nous nourrir. Marie, selon le conseil du Très-Haut, est donc rapportée au sacerdoce de son divin Fils, et par lui au sacrement

de la très-sainte Eucharistie. Elle est toute à l'Eucharistie comme à sa fin dernière, où se rapporte sa maternité divine comme à son dernier terme.

C'est aussi de Marie que Jésus, le Fils de Dieu, reçoit les dispositions pour exercer tous les actes de sa royale prêtrise, que saint Paul réfère à ces trois offices : être miséricordieux, offrir des dons et faire des sacrifices. Jésus-Christ, dit cet apôtre, pour être pontife miséricordieux, a dû être semblable à ses frères, c'est-à-dire avoir de la compassion. Le Fils de Dieu puise bien dans le sein de son Père la puissance de la miséricorde pour secourir ; mais il n'y puise pas la miséricorde compatissante qui s'attendrit. C'est dans le sein virginal de Marie que le Fils de Dieu, en se revêtant de sa chair, s'est revêtu aussi des entrailles de la miséricorde, n'aspirant, comme souverain Prêtre, qu'à nourrir ses enfants de sa propre chair, selon le prophète David : *Le Dieu d'amour et de miséricorde a fait un abrégé de ses merveilles : il a nourri ceux qui le craignent et qui l'aiment* (Ps. LX) ; ou bien, comme l'exprime dans un sens très-relevé un savant interprète (*Dominus Matri-*

cius) : Le Seigneur Mère, tout rempli des tendresses d'une pieuse mère, nous a nourris d'un pain tout céleste. C'est ainsi que le Fils de Dieu exerce les deux grands offices de Père et de Mère par rapport aux fidèles. Il reçoit de son Père la piété et la puissance paternelle pour nous engendrer sur le Calvaire; et il reçoit de Marie sa Mère la tendresse maternelle pour nous nourrir comme ses enfants, dans le sacrement de l'Eucharistie. Voilà ce qui relève incomparablement les excellences de Marie : c'est par son sang que Jésus-Christ, son divin Fils, nous engendre sur la Croix et nous nourrit sur nos autels.

Comme Pontife, dit l'apôtre saint Paul, Jésus-Christ le Fils de Dieu doit offrir des dons et des sacrifices; eh bien, c'est du sein de Marie que Jésus reçoit des dons pour les offrir à son Père, et pour lui en faire des sacrifices, recevant de Marie son humanité qui lui donne une bouche pour consacrer ce don et des mains pour l'offrir en sacrifice.

Le sacerdoce de la nouvelle alliance est donc redevable à Marie de son auguste dignité, en donnant au monde Jésus-Christ le souverain

Prêtre, Elle a donné naissance au sacerdoce qui perpétue le ministère de Jésus-Christ dans son Église. En vérité, si la Vierge est appelée la Mère des fidèles parce qu'elle les a tous engendrés en Jésus-Christ comme membres de leur chef, Marie, étant également la Mère de Jésus-Christ souverain Prêtre, peut être appelée la Mère de tous les prêtres de la loi de grâce, puisqu'elle les a tous engendrés en Jésus-Christ leur chef. Les prêtres ont donc un double droit d'appeler Marie leur Mère, comme chrétiens et comme prêtres, puisque, selon la belle pensée de saint Augustin, c'est dans le sein de Marie que commence le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech : La Sagesse éternelle, le Verbe, dit cet incomparable docteur, a fait du sein de Marie une table où il consacre.

Le sacerdoce de Jésus-Christ a donc deux origines, l'une éternelle dans le sein de son Père, où il a été prédestiné à l'office de prêtre, l'autre temporelle dans le sein de Marie, où il a été réellement fait prêtre. C'est le sein de Marie qui lui a servi de temple, où il a été consacré prêtre, et de sacristie, où il s'est revêtu de son habit pontifical, qui est

son humanité, ce corps qu'il doit consacrer, pour en faire un sacrement et une hostie.

L'Incarnation est donc un mystère d'une double consécration, où le Verbe incarné par l'onction de la Divinité est également consacré Fils et Prêtre. Maintenant je conçois la pensée de saint Ambroise qui appelle le sein de Marie, *la salle des mystères*, puisque tous commencent en Elle. Ce sera un honneur incomparable pour la Vierge Marie d'avoir concouru aussi bien au sacerdoce de son divin Fils qu'à son Incarnation, et que son sein ait été en même temps, et le sanctuaire où il est fait Homme-Dieu, et le temple où il est consacré prêtre.

Que tous les cœurs brûlent donc d'amour pour Marie, que toutes les bouches célèbrent ses bienfaits. C'est de Marie et par Marie que nous recevons un pontife miséricordieux qui nous réconcilie avec son Père par un sacrifice sanglant offert sur la croix à la justice de son Père. Auguste sacrifice qu'il perpétue sur nos autels d'une manière non sanglante en offrant à la sainteté de son Père la même chair de Marie, mais maintenant immortelle et glorifiée, et néanmoins mystiquement immolée.

Que tous les prêtres de la nouvelle alliance remercient donc Marie de leur avoir donné un souverain prêtre qui les consacre, et de leur avoir formé une hostie qui passe de son sein en leurs mains pour être immolée comme un sacrifice de louanges à la majesté de Dieu le Père. Que tous les chrétiens, quand ils voient entre les mains du prêtre la divine hostie ou quand ils la possèdent en leur cœur par la sainte communion, rendent des actions de grâces à Marie. En effet, c'est de son sein virginal qu'ils reçoivent cette hostie sainte, c'est là qu'elle a été formée, c'est par les mains des prêtres que Marie la présente à ses aimables enfants, comme viande céleste, et comme hostie et sacrifice qui les réconcilie avec Dieu leur Père.

CHAPITRE V

**Par le mystère de l'Incarnation, Marie concourt
avec l'adorable Trinité
à la formation de la divine Eucharistie.**

De tous les miracles opérés par la toute-puissance de Dieu, le très-saint sacrement de l'autel, dit l'Ange de l'école, est le plus grand. Il est l'ouvrage de la Trinité tout entière : le Père, dont la puissance a fait jaillir le monde du néant, change la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de Jésus son divin Fils; Jésus opère cette merveille par sa parole; et le Saint-Esprit y concourt par sa bonté.

La Vierge Marie étant le principe de la chair et du sang de Jésus-Christ, bien loin d'être étrangère au mystère de l'Eucharistie, est appelée l'accomplissement de l'œuvre ineffable de la très-sainte Trinité aussi bien dans l'Eucharistie que dans l'Incarnation. Dans le mystère de l'Incarnation, le sein de Marie est le sanctuaire d'où les divines personnes tirent la chair qu'ils unissent à la personne du Verbe et

qui le fait Homme-Dieu; dans le mystère de l'Eucharistie, c'est encore du sein de Marie que la sainte Trinité tire la même chair pour en faire notre hostie et notre nourriture. En sorte que, si Marie est nommé la mère du Verbe fait chair, on peut aussi l'appeler la mère du Verbe fait notre pain; et le savant Gerson ne craint point d'appeler Marie la mère de l'Eucharistie.

Je ne m'étonne donc plus d'entendre la céleste Vierge appeler l'Eucharistie son pain et son vin, alors qu'invitant ses enfants par ces amoureuses paroles de Salomon, Elle s'écrie : Venez manger mon pain, venez boire le vin que je vous ai préparé.

La très-sainte Vierge a donc concouru à la formation de la très-sainte Eucharistie avec les divines personnes : comme cause physique et comme cause morale. Le Père communique la personne divine, Marie l'humanité qui lui est unie, et des deux natures se forme le Verbe incarné dans le mystère de l'Incarnation; et dans le mystère de l'Eucharistie, le même Verbe fait chair devient notre pain, que produit Marie.

C'est dans ce sens que le séraphique saint Bo-

naventure dit ces excellentes paroles à l'honneur de la très-sainte Vierge. (*Bonav.*, lib. IV *Sent.*, dist. 8.) L'Eucharistie, qui signifie (bonne grâce), a été conçue par Marie, elle a été engendrée par Elle; elle l'a portée sur son sein, nourrie de son lait virginal. Entrant dans la même pensée du séraphique Bonaventure, Grégoire de Nice appelle la sainte Vierge une table qui porte la vie, une table animée du pain céleste, un foyer intellectuel; et saint Bernard, toujours dévoré du zèle de la gloire de Marie, s'écrie : Heureuse femme entre toutes les femmes, qui a été trouvée digne que le Saint-Esprit descendît en son sein, où il a cuit le pain de vie dans les flammes de son divin amour ! »

L'Eucharistie est encore le pain de Marie par un second titre, selon quelques saints personnages, parce qu'elle a concouru à sa formation, ayant une même volonté avec son Fils et les divines Personnes pour faire ce magnifique présent au monde .

Jésus-Christ Homme-Dieu appartient par sa génération éternelle à Dieu le Père, et par sa naissance temporelle à Marie. Le Père éternel et Marie ont donné au monde leur divin Fils en trois

mystères : dans l'Incarnation pour être homme et notre frère; dans la Rédemption pour être notre sacrifice sur la croix; et dans l'Eucharistie, comme pain, pour être notre nourriture. En ces trois mystères tout se fait par amour. Jésus-Christ, le Fils de Dieu et de Marie, se donne librement et volontairement : *Il s'est livré parce qu'il l'a voulu*, dit l'Écriture; mais il ne pouvait se donner sans la volonté de son Père céleste et de Marie, sa Mère, puisqu'il leur appartient. Il y avait donc trois volontés distinctes en leurs personnes; mais l'amour, unissant par un doux et mutuel accord ces trois volontés, n'en a fait qu'une seule. Jésus, Fils de Dieu et de Marie, veut se donner en ces trois mystères, le Père le veut aussi et Marie y consent. Ainsi une même charité se trouvant dans ces trois volontés les fait vouloir la même chose, le Père par un amour infini, le Fils par une charité immense, la Mère par une insigne piété.

La volonté de Marie s'est donc trouvée unie à la volonté de son Fils en l'institution de l'Eucharistie, elle se répand et se dilate dans les paroles des prêtres quand ils consacrent, parce que l'humanité du Fils de Dieu, qui y est consacrée,

appartient à Marie par un droit inaliénable; Elle peut dire avec les prêtres et plus hautement encore : Voici mon corps, voici mon sang. Car la chair de Jésus est la chair de Marie, dit saint Augustin.

Maintenant, si nous recherchons le motif des œuvres de Dieu, et pourquoi ces trois volontés concourent à la formation de la très-sainte Eucharistie, nous trouvons que tel est l'ordre que Dieu garde en la conduite de notre salut, c'est de nous sauver et de nous sanctifier par des moyens contraires aux causes de notre perte.

Trois volontés criminelles ont également concouru à notre chute, la volonté du démon, celle d'Ève et la volonté d'Adam. Quoique distinctes, ces trois volontés se sont trouvées d'accord pour nous priver de manger du fruit de la vie éternelle en mangeant un fruit défendu. Le démon iuspire cette volonté à Ève, Ève la suggère à Adam, et Adam y consent. C'est de l'accord de ces trois funestes volontés que sont sortis tous les maux qui affligent et déshonorent l'espèce humaine.

Mais la miséricorde divine, s'accordant avec son amour, poursuit partout Adam dans ses chutes pour

le relever. Trois volontés saintes se sont donc divinement unies pour nous rendre excellemment ce que les trois criminelles volontés nous avaient fait perdre. Le Père veut sauver le monde, il inspire à Jésus-Christ son Fils la volonté de se donner aux hommes en nourriture ; Marie, Mère de Jésus, d'accord avec cette volonté, y consent pleinement, et donne à Jésus sa chair et son sang pour en faire le pain céleste. Ève en mangeant du fruit défendu, dit saint Pierre Damien, nous a fermé la porte du banquet céleste ; Marie, nouvelle Ève, nous présente un pain de vie qui nous admet au festin des cieux. Pénétré de cette pensée, saint Épiphanes soutient que Marie est tout à la fois prêtre et autel, comme concourant d'esprit et de volonté au sacrifice et à la consécration du corps de Jésus son Fils. Dans l'Incarnation, Elle le considère comme une hostie sur son autel qu'elle offre au Père éternel ; dans la communion, elle le regarde comme un pain sur une table qu'elle présente aux hommes.

Venez donc, vous dit Marie, venez et mangez mon pain et buvez mon vin. Seule, je les ai formés de mon sang et de ma chair par l'opération puissante du Saint-Esprit. Si, dans le mystère de

l'Incarnation, j'ai dit à l'Ange : Comment ce mystère s'opérera-t-il en moi ? Et si l'Ange m'a répondu : Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous enveloppera de son ombre, et le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Maintenant si vous me demandiez comment se peut-il faire que ce même Fils devienne mon pain, je vous répondrai : le Saint-Esprit viendra en moi, et, m'environnant de sa vertu, me donnera cette puissance. Ainsi parle saint Thomas dans son *Traité sur l'Eucharistie*.

Convaincu de cette vérité, que le pain eucharistique est la chair de Marie, le grand saint Ignace de Loyola sentait son cœur se fondre d'amour envers Marie et son esprit tressaillait d'allégresse, en pensant qu'en prenant la chair de Jésus il prenait aussi la chair de Marie, puisque la chair de Jésus, Fils de Marie, est la chair de Marie, sa Mère : *Caro Christi, caro Mariæ*.

CHAPITRE VI

**La sainte Vierge nous nourrit dans la communion
comme une tendre mère nourrit ses enfants.**

La plus douce et la plus aimable des qualités de Marie envers nous est celle de Mère commune des fidèles. Quoique par sa maternité divine Marie soit infiniment élevée au-dessus des plus sublimes séraphins, son cœur ne cesse pas un instant de nous aimer comme une mère aime ses enfants. Marie est donc notre Mère, et par sa charité, qui nous adopte pour ses enfants, et par sa maternité, qui nous engendre. C'est sur le Calvaire que Marie nous a adoptés en la personne de saint Jean, qui représentait l'humanité tout entière. Quand Jésus-Christ, du haut de sa croix, lui dit, en lui montrant Jean son disciple : *Femme, voilà votre Fils !* alors Marie nous adopta pour ses enfants. Mais, si l'adoption est une espèce de génération que produit l'amour dans l'entendement, *adoptio partus intellectus*, il est certain que nous sommes autant les

enfants de l'entendement de Marie que de son cœur.

Toutefois en l'Incarnation Marie est notre Mère d'une manière bien plus élevée encore, parce qu'elle est mère de Jésus notre chef. En effet, la maternité divine de Marie lui donne deux fécondités, l'une du corps naturel de Jésus, qui par là devient son Fils, l'autre de son corps mystique, qui est son Église dont il est le chef et elle le corps, que composent les fidèles qui en sont les membres. De là cette belle parole de saint Augustin : Marie ayant engendré le chef de l'Église, elle a aussi engendré les membres. Nous sommes donc enfants de Marie par un double titre, de son cœur, et de son amour par adoption, qui nous fait ses enfants adoptifs et frères de saint Jean ; et par l'Incarnation, qui nous fait en quelque manière les enfants de son sein et de son sang, et les frères de Jésus-Christ.

Cette filiation est éminemment plus élevée que l'adoptive, elle peut être appelée en quelque sorte divine ; car, selon le plus grand docteur de l'Église, nous ne formons qu'un même corps avec Jésus-Christ, et l'Église avec lui comme avec son chef ne fait qu'un Jésus-Christ.

Puisque nous sommes enfants de Marie et par

attribution et par adoption, et que par elle nous sommes les frères de Jésus-Christ, la fraternité donnant droit à une communauté de table à tous les enfants, tous doivent être également nourris du lait de la mère; Marie étant la Mère commune de Jésus et des hommes, elle doit nous nourrir, mais du même lait dont elle a nourri son premier né. Cependant tous les fidèles de l'Église n'ont pu tirer du sein de Marie le lait dont elle a allaité son divin Fils pour en être nourris comme ses enfants. O prodige ravissant, où l'amour s'unissant à la sagesse se montre divinement ingénieux en faveur des hommes!

Chacun sait que le Verbe incarné, comme Fils de Marie, a été nourri de son sang, que le Saint-Esprit, par sa divine opération, a converti en lait dans son sein. Or, si l'aliment doit être proportionné à celui qui en use, la qualité de Fils de Marie étant toute miraculeuse, la terre était trop pauvre pour lui fournir un digne aliment, le Saint-Esprit lui en prépare un digne de lui, et c'est le lait du sein de Marie.

La qualité que nous portons d'enfant de Marie, qui nous élève au-dessus de la nature et qui nous

associe à la filiation de Jésus-Christ, est trop haute pour être nourris du lait corruptible de nos mères selon la nature, elle nous donne droit au divin lait de Marie. Mais il y a dix-neuf siècles que Marie a quitté la terre, comment pourrait-elle nous nourrir de son lait, maintenant qu'Elle habite le ciel? C'est par le privilège de l'Eucharistie qu'Elle s'acquitte de ce devoir maternel, son lait étant passé de son sein dans les veines du Fils de Dieu où il est devenu son sang, et le sang ayant coulé dans l'Eucharistie que Marie présente à tous ses enfants comme un lait divin pour leur nourriture. Tel était le sentiment de saint Germain de Constantinople : La Vierge Marie, dit-il, en donnant son lait à Jésus, son Fils, avait dessein de l'obliger à en faire la nourriture et le breuvage de ses enfants en la très-sainte Eucharistie.

Tel était encore le sentiment de saint Athanase d'Alexandrie : En tirant le lait du sein de Marie, sa mère, Jésus-Christ pensait à ses frères bien-aimés, et il songeait à le convertir en un fleuve de lait pour leur nourriture.

La Vierge Marie est donc le foyer spirituel où le pain du ciel a été façonné et cuit par les ardeurs

du Saint-Esprit pour devenir le pain des hommes. Elle est le vase d'or de l'Arche d'alliance où était conservée la manne descendue du ciel. Elle est la table où sont mis les pains de proposition ; l'autel d'or, dit saint Épiphané, qui nous donne le pain du ciel. Le sein de Marie, dit le prophète Salomon, est un monceau de froment entouré de lis. Elle est le canal dont parlent les saints Livres, élevé jusqu'au sein du Père par lequel il nous envoie son Fils bien-aimé comme une eau vivante, et par lequel il le fait couler comme un baume précieux dans l'Eucharistie, qui ravit les âmes saintes d'amour, et les attire par sa douce odeur à sa suite.

Marie, disent encore les Pères de l'Église, est le champ de l'Évangile où le grain de froment a été semé pour être moulu sur le Calvaire, afin de se multiplier au centuple et être notre nourriture dans l'Eucharistie. Marie est encore la mère qui porte dans son sein l'Agneau de Dieu, qui doit être immolé pour le salut du monde, et qui doit servir d'aliment aux hommes.

C'est donc par la sainte Communion que nous sommes en communauté de table et de nourriture avec Jésus-Christ même, et que Marie fait l'office

d'une pieuse mère et d'une bonne nourrice. Elle a présenté son sein virginal à Jésus son Fils pour le nourrir de son propre lait, et sans changer ni de piété ni de qualité, Mère des fidèles, elle nous présente l'Eucharistie, qui est son sein, pour nous nourrir du même lait.

Étonnant privilège dont ne jouissent pas les Anges; n'étant pas les enfants de Marie, ils ne sont que ses serviteurs, et, comme tels, ils n'ont aucun droit d'être admis à sa table. Ce n'est que pour les hommes que cette divine Mère, qui nous est représentée sous l'image de la sagesse, dresse sa table, la charge de pain, mêle son vin avec son lait, et convie tous ses enfants à venir y participer. *Venez, venez, mes enfants, approchez de ma table.*

Il faudrait n'avoir point de cœur ou bien être le dernier des ingrats pour oublier Marie dans nos communions; car c'est de la chair de Marie, dit saint Augustin, que Jésus-Christ a pris une chair qu'il nous donne à manger. Certes, si la Vierge nous avait engendrés comme Mère et qu'elle ne nous eût point nourris par l'Eucharistie, on n'aurait pu l'appeler tout à fait notre Mère. Car une mère qui engendre des enfants et qui les donne à nourrir à des

nourrices étrangères n'est qu'une demi-mère, alors nous ne pourrions pas dire sans restriction à Marie : Montrez que vous êtes notre Mère ! *Monstra te esse Matrem !* Mais Marie avait trop d'amour pour nous, qui sommes ses enfants, pour ne point nous rendre tous les charitables offices de la plus tendre, de la plus dévouée des mères. C'est dans cette sublime et ingénieuse pensée que le bienheureux Albert le Grand assure qu'avant la naissance de Marie tous les enfants des hommes étaient semblables à ces enfants dont parle Jérémie, qui, languissants de faim, demandaient du pain pour soutenir leur vie, et il ne se présentait aucune main charitable pour le leur rompre; mais enfin Marie leur a formé ce pain qui a été rompu sur la croix et qu'elle leur présente en la divine Eucharistie. Adressons-nous donc souvent et toujours avec une confiance vraiment filiale à Marie; disons-lui : Notre Mère qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, que vous tiriez de l'arche où est conservée la manne, c'est-à-dire de vous-même, qui êtes l'Arche de la nouvelle alliance. Ayez confiance : étant notre tendre Mère, elle donnera très-libéralement ce pain du ciel à tous ses enfants. Nous pou-

vons donc lui dire avec le prophète : Tous attendent de votre douce piété que vous leur donniez ce pain dans leurs pressantes nécessités.

Disons donc, avec un pieux et savant auteur : O divine Marie ! ô notre tendre Mère qui nous avez engendrés spirituellement, alors que vous engendrâtes corporellement le Fils de Dieu ! vous n'avez pas voulu confier notre nourriture à d'autres mères ; par une insigne douceur maternelle, vous avez voulu nous servir de nourriture en nous donnant le lait et le miel des enfants de Dieu, et, ce qui passe toute bonté, nous nourrissant de la chair de votre propre Fils, de votre propre chair, afin de nous unir plus intimement à vous et de parfaire ainsi la génération céleste, nous communiquant par ce moyen votre Esprit et votre vie, qui n'est autre que l'esprit et la vie de votre Fils. (Triple cour., 5^e traité.)

Dieu veut tellement graver dans le cœur des chrétiens cette vérité, que Marie est leur Mère et qu'elle les nourrit de son Fils dans l'Eucharistie, comme d'un céleste pain, que par un amoureux conseil il a voulu que Jésus naquît à Bethléem, qui signifie maison de pain, pour annoncer aux hommes

que la même crèche qui sert de berceau au Fils de Dieu, où il naît homme, leur est dressée comme une table qui leur prépare un pain pour leur nourriture. C'est donc par un merveilleux dessein de son amour, dit le grand pape saint Grégoire, que Jésus-Christ naît à Bethléem, cette maison de pain, puisqu'il dit de lui-même : Je suis le pain vivant descendu du ciel.

La céleste Vierge Marie est donc cette femme dont parle le roi Salomon, qui est venue du ciel sur la terre nous apporter dans un navire le pain de la vie éternelle, qu'elle offre en nourriture à tous ses enfants. Allons donc avec une sainte ardeur nous nourrir de ce pain céleste. Ne voyez-vous pas, dit saint Jean Chrysostome, avec quelle promptitude les petits enfants saisissent les mamelles de leurs mères, avec quelle impétuosité ils y collent leurs lèvres. Animés d'une égale allégresse, venons à la table sainte, à ces mamelles d'un lait spirituel et divin. Que dis-je ? courons-y avec une ardeur plus grande encore, semblables à des enfants qui sucent et boivent la grâce du Saint-Esprit; que la privation de cette nourriture soit notre unique douleur.

CHAPITRE VII

**La chair du Fils de Dieu qui nous est donnée dans
la sainte communion
est formée du plus pur sang du cœur de Marie.**

Tous les enfants des hommes, étant conçus dans le péché, naissent souillés de la tache originelle, tous ont besoin d'être lavés de cette souillure dans les eaux purifiantes du baptême. Il n'en est pas ainsi cependant de Jésus-Christ. Ce Saint des saints n'ayant pas dédaigné de se faire homme, la chair qu'il a prise a dû être formée du sang très-pur et très-chaste de la Vierge Marie. Il le devait à sa gloire, à notre utilité, à la sainteté des offices qu'il devait exercer comme prêtre, hostie, pain eucharistique.

Sa divine personne, qui est la sainteté même, ne pouvait être unie qu'à une chair très-pure; l'humanité dont il s'est revêtu pour se faire notre prêtre, qui nous réconcilie, notre hostie qui nous purifie, notre pain qui nous nourrit, imprimant en nos corps une étincelle de pureté opposée à l'étincelle

d'impureté que nous recevons d'Adam, devait être très-pure. Dieu, qui sait parfaitement bien accorder les moyens à leur fin, a donc voulu que son Fils reçût de Marie une chair qui est très-pure en son principe, en son sujet et en sa matière. Le Saint-Esprit, qui est pureté, est le principe qui l'a formé de ses mains; Marie, qui est le sujet d'où il la tire, est très-pure et très-vierge, et la matière dont elle est composée est le sang de Marie, mais le sang tiré de son cœur immaculé.

C'est le sentiment de saint Bernardin de Sienne, de saint Bonaventure et de saint Jean Damascène, que le Saint-Esprit a tiré du cœur de Marie le sang dont il a formé l'humanité de Jésus-Christ. Quoique le sang de Marie, de quelque membre de son corps qu'il soit tiré, soit très-pur, celui du cœur est plus pur encore, étant plus rempli d'esprit par la chaleur du cœur qui le spiritualise. L'humanité sainte de Jésus-Christ a donc été formée du plus pur sang du cœur de Marie, et voilà pourquoi, dit encore saint Bernardin de Sienne, Jésus est si doux et si miséricordieux, étant le Fils de Marie appelée Mère de miséricorde. En devenant le Fils de Marie, le Lion de la tribu de Juda, qui épouvantait le

vieux monde de ses rugissements, est devenu l'Agneau de Dieu.

En effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ opère notre salut avec une cordiale miséricorde et une admirable harmonie qui montrent qu'il a réglé toutes choses pour les faire servir à sa gloire et à notre salut. Dans le paradis terrestre, Adam représente Jésus-Christ ; le sommeil où il est plongé et pendant lequel Ève est tirée de sa substance figure le sommeil de la mort de Jésus sur la croix ; le cœur de Jésus transpercé par le fer de la lance, d'où découlent l'eau et le sang, donne naissance à l'Église, cette nouvelle Ève appelée la Mère des vivants, acquise, dit saint Paul, par le sang de Jésus, et née du sang même de son divin Époux. L'Église, qui est la seconde Ève du second Adam, est donc née sur la croix dans le cœur de Jésus. L'œuvre de notre rédemption est donc toute cordiale, le sang qui en est le principe ayant coulé du cœur de Jésus, et le cœur de Marie étant la source d'où Jésus-Christ a tiré ce sang. Le sang d'Adam et d'Ève, transmis à toute leur postérité, ayant été la source première du péché, Dieu a voulu que le même sang, sanctifié en Jésus-Christ et en Marie,

fût la cause de notre réconciliation et le germe d'une vie toute divine dont le cœur de Jésus est la source intarissable, et dont Marie est le principe.

C'est donc une pieuse et sainte pensée qui honore bien Marie, que de croire que le sang tiré de son cœur, dont la chair de Jésus-Christ a été formée, demeure en son divin Fils sous la même forme qu'il avait eue en Marie. Il demeure donc quelque partie du sang de Marie dans le corps de Jésus-Christ, et, si vous recherchez quelque relique du corps de la Vierge sainte, vous la trouverez dans l'hostie consacrée, selon ces admirables paroles de Pierre de Blois : La même chair de Jésus-Christ, qui est né de Marie, cette même chair est consacrée par la parole de vie dans le pain céleste. Il lui a plu de naître homme par amour pour nous, il lui plaît encore, par le même amour, de devenir notre amoureux Père, en nous nourrissant de sa chair sacrée dans la sainte Eucharistie.

Jésus et Marie sont donc en communauté de chair et de sang dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Jésus est à Marie comme un fils à sa mère, comme le ruisseau à la source d'où il

jaillit, et Marie est à Jésus, ainsi qu'une tendre mère à son fils, auquel elle a donné la vie.

Quand vous allez vous asseoir à la table eucharistique, pensez que vous allez coller vos lèvres sur la plaie du côté sacré de Jésus-Christ pour recueillir le sang qui coule du fond de son cœur. Pensez également à Marie : l'un et l'autre nous ouvrent leur cœur ; ils ne font qu'un fleuve de sang. Il commence au cœur de la Mère qui en est la source primitive ; il passe de la Mère dans le cœur du Fils, qui, étant ouvert par la lance coule sur le Calvaire, du Calvaire vient inonder nos autels, et des autels il coule sur nos lèvres pour venir arroser nos poitrines. En l'Eucharistie tout est cordial ; Jésus et Marie y répandent sur nous avec effusion tout ce qu'ils ont de plus précieux. Ainsi se vérifie encore de nos jours cette parole qui a été dite il y a déjà plusieurs siècles : « L'amour triomphe de Dieu, et je ne saurais en douter quand je contemple sur la croix Jésus dont le cœur déchiré me rappelle la blessure invisible de son amour. »

Honorons et aimons le cœur de Marie, notre aimable Mère, qui nous donne sur nos autels un sang

tout divin, le sang de son Jésus qui devient notre nourriture, étant le pur froment des élus, et le vin précieux qui fait germer les vierges. O festin sacré, dans lequel Jésus m'est donné, la mémoire de sa passion est honorée, l'âme est remplie de grâce, et je reçois le gage de la gloire future. O mon Seigneur Jésus, je vous demande de me faire participer toujours à ce banquet céleste ! » *Domine, semper da nobis panem hunc.*

CHAPITRE VIII

Immense désir de Marie de nous voir participer souvent à la sainte Eucharistie.

La charité qui vit au cœur de Marie est un écoulement de la charité du cœur de Jésus-Christ en Elle. Depuis que Jésus est devenu son Fils, et qu'il l'a élevée à l'insigne honneur d'être sa Mère, Jésus admet Marie en communication de ses grandeurs, de ses dons, de ses grâces et de sa charité. Le Saint-Esprit en ayant versé la plénitude en Jésus-Christ comme au chef de son Église, il la fait passer en Marie principalement dans les deux

mystères où Jésus-Christ a résidé en Elle, l'Incarnation et la communion. C'est dans ces deux résidences que Jésus-Christ a fait une effusion de sa charité dans le cœur de Marie avec une telle plénitude, qu'il a imprimé en Elle et l'esprit et les mouvements de sa charité.

Le Saint-Esprit est le feu du ciel qui a allumé au cœur du Fils de Dieu une flamme divine qui lui fait désirer, mais d'un désir immense, que tous les hommes participent à sa table sacrée. Pour les y convier plus efficacement, sa sagesse emploie tout ce qu'il y a de plus puissant sur le cœur de l'homme, l'espérance et la crainte. Il publie hautement que celui qui mangera sa chair vivra éternellement, et que celui qui ne la mangera pas n'aura point la vie en lui, et qu'il périra éternellement.

Jésus ayant versé sa charité dans le cœur de Marie, il lui en a aussi imprimé l'esprit. Le cœur de Marie, suivant tous les mouvements du cœur de Jésus son Fils, se sentait enflammé d'un désir ardent, grand et intense comme une flamme brûlante, qui la faisait souhaiter de voir tous les chrétiens participer à cette céleste manducation de la chair de son Fils :

Ce brûlant désir naissait en Marie de son cœur de mère et de son âme, en ayant expérimenté toute la suavité ; sa charité et sa propre expérience donnaient sans cesse naissance à ses désirs si divins.

La nature n'a pas plutôt donné la qualité de mère et d'enfant, qu'elle imprime un mutuel désir, en la mère de donner et en l'enfant de recevoir ; la mère veut répandre, l'enfant veut recueillir. Dans la mère, ce désir vient de la plénitude qui aspire à s'épancher ; dans l'enfant, ce désir vient de l'indigence qui demande à être soulagée.

La grâce ayant fait de Marie notre mère et de nous ses enfants, la grâce a fait de Marie une mère bien plus prodigue encore que la nature. Nous sommes pauvres, Marie notre Mère est très-riche, elle a plus d'abondance que nous n'avons d'indigence, elle n'est riche que pour répandre. Elle a bien plus de désir de nous donner que nous de recevoir. Elle est la mère de famille de l'Église qui doit pourvoir à la nourriture de ses enfants.

C'est cette piété maternelle qui l'a pressée de convier son Fils à faire un essai de sa puissance,

en changeant l'eau en vin aux noces de Cana, image de l'Eucharistie, où Jésus change le pain et le vin en son corps et en son sang. Mère commune de tous les hommes en Jésus-Christ, Marie, pieuse et tendre mère, désire que tous ses enfants soient nourris d'un même pain et d'un même lait. Pour donner de l'étendue à ses désirs immenses, comme à une flamme qui se répand de tout côté, Elle nous est représentée par Salomon sous l'image d'une puissante et sage mère de famille.

La sagesse, dit ce prince, a édifié sa maison, qui est l'Eglise; elle a immolé des victimes et dressé sa table, et mêlé son vin, parce que le sein de Marie est également et un autel et une table, où son Fils est la victime qui doit être immolée, et le pain qui doit être mangé des fidèles. Elle envoie de tous côtés inviter ses enfants à son banquet, tous y sont appelés : Venez tous à moi, nous dit-elle, venez manger ce pain céleste que je vous ai préparé.

L'amour de son cœur, si aimant, lui suggère de nouveaux désirs. Elle nous aime d'un amour de bienveillance et de magnificence, elle veut nous communiquer tout le bien qui l'a élevée, et enrichie de tous les dons du ciel. Le mystère

de l'Incarnation qui s'est accompli en Elle étant sa plus haute élévation, et son souverain bien, qui met son Dieu en son sein pour en devenir la mère, cette tendre Mère des fidèles souhaite que tous ses enfants communient parce que la communion, qui est une seconde Incarnation, place ce même Jésus son divin Fils en leur sein pour être leur nourriture. Le désir de son cœur, c'est que ce miracle, qui s'est fait par l'opération du Saint-Esprit une seule fois en Elle, se renouvelle tous les jours en eux.

Si vous me demandez, dit l'Ange de l'école, saint Thomas, quand est-ce que le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ, je dirai : c'est alors que l'Esprit-Saint descend sur l'autel et que, par sa divine vertu, il fait du pain et du vin le corps et le sang de Jésus-Christ : comme il est descendu en Marie pour y opérer le mystère de l'Incarnation. Si c'est une merveille de voir le Verbe fait chair dans le sein de Marie, il n'est pas moins admirable de contempler ce Verbe fait chair dans nos poitrines où il se rend notre nourriture, dit saint Pierre Damien. Sachant combien la communion nous est utile, peut-on concevoir des souhaits plus ardents,

et des désirs plus grands que ceux que forme le cœur Marie, pour nous convier à la participation du corps de son Fils : Venez donc à ma table, nous dit-elle, et nourrissez-vous de mon pain. Dociles à cette tendre invitation, les premiers chrétiens ne pouvaient passer un seul jour sans rompre ce pain céleste. Ils y volaient en foule, dit un saint docteur, comme des abeilles à leur ruche : *Tanquam apes ad alvearium*. Manger tous les jours le pain du Seigneur, c'est notre vie, répondait un martyr au tyran qui lui demandait s'il avait participé aux mystères des chrétiens. L'amour qu'ils portaient à Jésus résidant dans le sacrement de l'Eucharistie était si grand, qu'on leur permettait de garder dans leur maison cet auguste sacrement. *Sine Domino esse non possumus* (saint Saturnin). Plus nous aimons Jésus, disaient-ils encore, plus nous désirons nous nourrir de sa chair et de son sang ; et plus nous participons à ce banquet de la charité, plus aussi notre amour pour Jésus s'augmente et se perfectionne en nous.

O Marie, tendre Mère de Jésus, obtenez-nous la grâce d'aimer Jésus comme l'aimaient ces premiers chrétiens, et d'entrer dans les sentiments de foi

vive et de piété tendre dont ils étaient pénétrés envers ce grand mystère ! O divine Eucharistie, vous êtes donc la manne par excellence. Je vous salue, ô véritable pain du ciel et des Anges, préparé pour l'homme de la main de Dieu, dans le désert de cette vie !

CHAPITRE IX

Combien l'indigne communion est désagréable au cœur de Marie.

C'est une vérité de la foi catholique, que le corps de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est aussi réellement reçu par l'indigne communiant que par le bon communiant. Dans ce mystère, qui est un sacrement de dilection, Jésus ne mesure pas ses faveurs à la condition de ceux auxquels il les communique; il ne consulte que son immense bonté, qui se plaît à se répandre infiniment. Il se donne également et au pécheur et au juste, pour les gagner tous, et par un même bienfait ravir les bons d'amour, et triompher de l'ingratitude des mauvais à la vue d'une largesse si infinie.

Puisqu'il est certain que le pécheur qui communie reçoit réellement le véritable corps de Jésus-Christ, il est sûr que rien ne plonge davantage le cœur de Marie dans un océan de tristesse que l'indigne communion, cette profanation du sacrement de la tendresse et de la charité de Dieu. Cette tristesse du cœur de Marie, est en proportion avec la connaissance de la dignité de son divin Fils, elle est en rapport avec l'amour qu'Elle porte à son Jésus, avec l'union intime qui l'unit à lui, avec l'étendue du zèle de sa gloire qui la consume.

La connaissance que nous avons du mérite d'une personne, et l'amour que nous lui portons est un grand motif de tristesse pour notre cœur quand nous voyons cette personne chérie, indignement traitée. De tous les êtres créés soit dans le monde humain, soit dans le monde angélique, Marie est celle dont l'intelligence a le mieux connu les grandeurs de Jésus son divin Fils, ce qu'il mérite, et ce qui lui est dû. De tous les cœurs, celui de Marie est celui qui a le plus saintement et divinement aimé Jésus son Fils bien-aimé. Elle ressent donc plus de douleur et de tristesse de voir son Fils si indignement traité par une communion sacri-

lège, que ne peuvent en ressentir les Anges et les hommes. Elle les surpasse en connaissance et en amour, elle les surpasse aussi en zèle pour la gloire de Jésus qui est tout à la fois et son Fils et son Dieu.

L'immensité de son zèle est encore un autre motif de la tristesse et du déplaisir de son cœur. Le zèle est un amour doué d'une sainte et grande ardeur qui entre dans tous les intérêts de celui qu'on aime; c'est une divine chaleur qui dessèche le cœur de tristesse et de douleur à la vue des outrages et des injures qu'il endure. Le zèle de Marie répondant à la grandeur de la connaissance qu'elle avait de Jésus son divin Fils, il est impossible de concevoir, encore moins d'exprimer les navrantes tristesses dont son âme était pénétrée quand elle considérait les indignités sacrilèges dont Jésus était l'objet par les mauvaises communions. Comment le cœur d'une mère si intelligente, si aimante ne serait-il pas brisé de douleur, en voyant Jésus, son Fils, dont la souveraine grandeur est si abaissée, dont la majesté est si déshonorée, dont la sainteté est si outragée? Quel supplice pour cette digne Mère de Jésus de voir son Fils, qu'elle contemple

dans le sein du Père céleste, régnant dans les splendeurs de la gloire, lui que les anges adorent la tête voilée de leurs ailes, lui qu'elle a porté dans ses chastes entrailles, parmi les éclats de sa pureté virginale, quel douloureux martyre pour son cœur de le voir maintenant dans des âmes souillées d'une infinité de crimes ?

A la vue de ces profanations et de ces indignités sacrilèges, Marie n'a-t-elle pas plus de sujet de gémir et de se lamenter que le prophète Jérémie à l'aspect des ruines et de la désolation du temple de Jérusalem ? Il me semble l'entendre s'écrier : Pleurez, pleurez, mes yeux, versez des torrents de larmes, tout sujet de consolation a fui loin, bien loin de moi ; j'ai nourri des enfants, je leur ai donné mon propre lait et mon propre sang, en les nourrissant de la chair et du sang de mon Fils, et les ingrats, eux à qui j'ai prodigué tant de bienfaits, eux pour qui mon Fils s'immole tous les jours, eux-mêmes ! ils n'ont répondu à l'excès de mon amour que par l'excès de la plus monstrueuse des ingratitudes ; ils ont osé entrer dans la salle du festin sans être revêtus de la robe nuptiale ; ils ont mangé le pain des Anges avec une bouche sa-

crilége ! O vous qui passez par le chemin, voyez et considérez s'il fut jamais une douleur comparable à la mienne !

O Marie, ô tendre Mère de Jésus, ô notre Mère ! nous compatissons de toute l'étendue de notre âme à vos douleurs ; nous voudrions pouvoir contribuer à réparer toutes les profanations sacrilèges, tous les outrages faits à Jésus, votre divin Fils, et à vous dans ce sacrement d'amour.

CHAPITRE X

Amour spécial de Marie pour les vierges qui communient souvent.

Mère commune des fidèles, Marie les aime tous également. Elle les regarde tous comme les membres de Jésus-Christ, qui est leur chef, et avec lequel ils ne font qu'un corps, qu'une Église, qu'un Jésus-Christ. La Vierge Marie aime donc tous les fidèles du même amour dont elle aime son Fils. Comme elle aime son Jésus elle nous aime. Toutefois Marie, vierge et mère commune des vierges dont elle est la reine, les aime d'un amour

spécial, parce qu'à la qualité de chrétienne elles ont ajouté celle de vierges consacrées, ce qui met en elles un motif d'amabilité qui, ne se trouvant pas dans les autres fidèles, les rend plus dignes de l'amour et du Fils et de la Mère. Marie aime donc les vierges de trois sortes d'amour : d'un amour maternel, étant ses filles; d'un amour de ressemblance, étant ses images vivantes; enfin d'un amour d'identité, étant quelque chose d'elle-même.

Si Marie est appelée la Mère des fidèles, parce qu'elle les a tous engendrés quand elle a engendré Jésus-Christ, qui est leur chef et dont ils sont les membres; Marie, Vierge, est la Mère commune de toutes les vierges, puisqu'elles sont toutes renfermées en Jésus-Christ; or Marie ayant engendré Jésus l'époux des vierges, elle a engendré également toutes les épouses de Jésus. Du même amour maternel dont elle aime Jésus son Fils et son Fils vierge, (car sa virginité est un motif spécial d'amabilité pour Marie), elle aime donc les vierges qui sont ses vraies filles selon la grâce et la virginité. Quoique toutes les vierges consacrées à Jésus aient droit à cet amour de préférence, néanmoins celles

qui font profession spéciale d'être ses filles, qui en portent le nom, qui se dévouent entièrement à son honneur et à sa gloire, ont plus de droit à cet amour maternel de Marie.

Si la ressemblance attire le cœur et l'embrase d'amour, le cœur de Marie, qui aime davantage ce qui est digne d'être plus aimé, doit nécessairement aimer encore plus les vierges que les autres chrétiens, parce qu'elle voit en elles l'image de sa virginité. Toutefois entre toutes les vierges, les plus aimées de Marie, sont celles qui ont plus de pureté.

Mais de toutes les vierges, celles qui ont plus de pureté, celles qui participent plus fréquemment à la table du Seigneur, se nourrissant de ce lis des vallées et se repaissant de la chair du pur agneau sans tache; oh ! ce sont celles-là qui ont la primauté, dans l'ordre de ces bien-aimées de Marie. Elle les aime d'un amour d'identité, c'est-à-dire du même amour dont elle s'aime elle les aime; car, s'il est vrai de dire que par la sainte communion nous sommes faits une même chair avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ une même chair avec Marie, comme Jésus-Christ ne peut s'aimer qu'il ne m'aime, de même Marie ne peut plus

s'aimer elle-même qu'elle n'aime du même amour les vierges et surtout celles qui communient le plus souvent.

L'amour de Marié, qui n'est ni oisif ni stérile, mais qui est aussi riche que généreux, ne se contente pas d'aimer seulement les vierges et de les honorer de sa bienveillance, elle manifeste son amour envers elles en les conduisant durant cette vie à Jésus-Christ leur époux, comme à l'auteur de toutes les grâces qu'elles ont reçues, pour en être comblées encore avec plus d'abondance. Mère toujours vigilante, toujours tendrement dévouée, elle veille toujours sur elles avec une tendresse toute spéciale, et quand la mort vient à les rappeler à Dieu, alors elle les présente elle-même à Jésus-Christ, leur roi, pour être couronnées avec magnificence de la gloire même du Seigneur.

Le prophète royal célébrait cette grande merveille, alors que, contemplant les vierges qui sont les lis de l'Église, il s'écriait : « Ma bouche a dit à mon Roi, vous êtes le plus beau des enfants des hommes, toutes les grâces sont répandues sur vos lèvres. Parce que vous avez aimé la justice et haï l'iniquité, le Seigneur vous a embaumé d'une

huile délicieuse ; c'est de vos vêtements et de vos tours d'ivoire , c'est-à-dire de votre corps blanc comme l'ivoire, qui est le vêtement de votre divinité, d'où coulent toutes les liqueurs aromatiques qui ont ravi d'amour pour vous toutes les filles des rois, qui courent à votre suite à l'odeur ravissante de vos parfums ! la Reine, qui est Marie, assise à votre droite, revêtue d'une robe d'or tissue d'une agréable variété, a dit à sa fille, c'est-à-dire à une vierge : Écoutez, ma fille, oubliez la maison de votre père, venez à mon fils parce qu'il est votre Seigneur : il aimera votre pureté, qui est toute votre beauté, car toute la beauté de la fille du Roi elle doit la tirer de sa pureté intérieure accompagnée de toutes les vertus. »

Marie étant donc la première des vierges en dignité, elle conduira après elle un chœur de vierges qu'elle mènera au Roi son Fils, auteur de leur grâce et de leur gloire. Semblable à une pieuse et tendre mère, en cette vie Elle a soin de vêtir ses filles bien-aimées d'une double robe, selon le langage de l'Écriture, c'est-à-dire de la pureté et de la charité, puis Elle leur fournit une nourriture toute divine qui guérit les plaies que *le péché d'Adam a*

faites à notre chair, apaise les ardeurs de la concupiscence, purifie la masse et la corruption de leur sang. Reine des vierges, au sortir de ce monde elle les conduira à Jésus son Fils, qui est leur Roi, pour être couronnées par lui, comme autant de reines, de la couronne d'immortalité, et former ainsi le chœur céleste qui suit l'Agneau partout où il va, en chantant ce cantique éternel et toujours nouveau, qui ne peut être chanté que par les vierges.

CHAPITRE XI

Divine suavité que Marie répand par la communion dans les vierges qui lui sont consacrées.

C'est une douce et amoureuse assurance que celle que Marie donne à tous ceux qui font profession de la servir et d'être ses enfants : J'aime, leur dit-elle, ceux qui m'aiment ; je récompense toujours l'amour sincère et véritable qu'on a pour moi par un amour réciproque.. Je marche toujours dans les voies de la justice ; je reconnais ceux qui me servent et qui m'aiment, et je mesure mes faveurs à la grandeur de leur pureté et de leur amour.

Animée de ces sentiments, la céleste Vierge Marie appelle à son banquet tous les fidèles, le riche comme le pauvre, le petit comme le grand : Venez, dit-elle, venez manger mon pain et boire le vin que je vous prépare. Cependant elle convie d'une manière plus pressante, plus amoureuse encore à ce divin festin les vierges et toutes les âmes qui font profession de l'aimer comme ses filles et de la servir comme ses humbles servantes : Venez prendre part à mon banquet qui est aussi celui de Jésus, mon Fils. Vous y avez droit, étant le sépouses de Jésus, avec lequel vous devez vous asseoir à la même table ; vous y avez droit, étant mes filles que je dois nourrir de mon lait ; vous y avez droit, étant mes servantes auxquelles je dois fournir la nourriture qui leur est nécessaire.

Le disciple bien-aimé, l'apôtre saint Jean appelle les vierges les prémices de l'Agneau, parce qu'elles sont les premiers nés, sur le Calvaire, du sang de l'Agneau, qui en a été la semence. Jésus meurt sur la croix entre deux vierges, pour publier qu'il les engendre premières filles de la grâce et ses premières épouses. Dans l'excès de son amour, ce généreux Père, ce fidèle Époux voulant

leur préparer un asile assuré et un aliment pour les nourrir, il permet que le fer d'une lance leur ouvre son cœur et que des profondeurs de cette blessure jaillissent deux fleuves d'eau et de sang qui coulent dans l'Eucharistie, où ils sont changés en lait pour la nourriture des vierges, ses fidèles épouses.

La croix antique de l'église de Latran nous présente le symbole de cette merveille : au sommet de cette croix paraît une blanche colombe, figure du Saint-Esprit, qui verse sur cette croix un fleuve d'eau qui tombe dans le cœur d'un Agneau, d'où il jaillit encore une fois à grands flots, transformé en cinq ruisseaux de sang, qui remplissent un vaste bassin, où de nombreux agneaux viennent apaiser la soif qui les dévore. La médaille de l'empereur Constantin, sur laquelle on voit un crucifix d'où ruissellent, au lieu de sang, des flots de lait, qui forment un fleuve au pied de la croix, était pareillement en parfaite convenance de symbolisme avec la croix de l'église de Latran.

A ce délicieux festin de lait, Jésus convie son Épouse, qui est l'Église toujours vierge, et avec elle toutes les vierges qui l'imitent : Venez, ma

sœur, lui dit-il, venez en mon jardin, où j'ai cueilli la myrrhe avec toutes sortes de fleurs aromatiques; j'y ai mangé mon pain avec mon miel et bu mon pain avec mon lait. Venez, ma bien-aimée, venez, mangez de ce pain, buvez de ce vin, enivrez-vous de sa douce liqueur. Ainsi Jésus, par un pieux et tout divin artifice, convertit ses amertumes en douceur, son sang en des fleuves de miel et de lait, pour nourrir les vierges, ses chastes épouses, et manger avec elles dans l'Eucharistie ce lait et ce miel.

Marie appelle aussi toutes les vierges à ce banquet des anges, pour leur en faire goûter toutes les suaves douceurs. C'est aux vierges surtout qu'elle se plaît à offrir cette précieuse nourriture qui les remplit d'une force toute divine et les enrichit de tous les trésors des cieux. Saint Épiphane, commentant le texte de nos saints livres qui parle de la table de cèdre, bois incorruptible, sur laquelle étaient posés les pains de proposition, dit : « Marie est cette table de cèdre, table spirituelle qui nous donne le pain vivant, qu'elle présente sans cesse, sur son sein virginal, à toutes les vierges; parce qu'elles ont plus de mérite et de

capacité pour en goûter les ineffables délices. »

La divine munificence ne saurait être vaincue en amour et en générosité par ses épouses : si, par amour pour Jésus leur époux, les vierges ont renoncé à tous les plaisirs, à toutes les jouissances terrestres, n'est-il pas juste que par une sainte représaille Jésus les comble des plaisirs des cieux, en accomplissant la promesse faite aux âmes vierges : « Heureux ceux qui sont vêtus de robes blanches qu'ils ont lavées dans le sang de l'Agneau, ils seront toujours en sa présence, le servant jour et nuit, et l'Agneau les régira, il les conduira aux fontaines d'eaux vives, où ils boiront à longs traits le vrai bonheur. »

Oui, par la virginité qui fait des épouses de Jésus-Christ des anges sur la terre, leurs âmes sont toutes préparées à goûter les divines et pures délices de ce banquet céleste ; c'est à toutes les vierges que Dieu fait cette admirable promesse : « On vous conduira dans mon temple, et les rois seront vos pères nourriciers, et les reines vos mères nourrices. » (*Isaïe*, 60.) Voilà le privilège des âmes chastes qui communient, d'être nourries de Jésus-Christ qui est leur Roi, et de Marie qui est leur Reine. Grâce

privilegiée qui fut accordée à saint Bernard en récompense de son insigne pureté. Il eut l'ineffable bonheur d'être nourri également du Fils et de la Mère, étant l'enfant commun de leur dilection; Jésus en croix lui permet d'approcher ses lèvres de la blessure de son cœur et le nourrit ainsi de son sang; et Marie lui présente son sein qui le nourrit de son lait.

Le même bonheur est réservé aux âmes chastes et pures, aux vierges de Jésus-Christ, étant celles qui méritent le plus d'être admises au banquet de l'Agneau. Elles se trouvent délicieusement, entre Jésus et Marie, et elles peuvent s'écrier avec saint Augustin qu'on nous représente avec un cœur enflammé à la main : Me trouvant placée entre Jésus et Marie, je vois tant d'amour en Jésus le Fils, et tant d'amour en Marie la Mère, que je ne sais à qui je dois donner mon cœur et tous mes amours, me voyant également aimée de tous les deux. Jésus le Fils me présente la blessure de son cœur et en fait couler le sang pour me laver et me repaître; Marie me présente son sein maternel, elle en fait couler le lait pour me blanchir et m'allaiter. Que faire? comment m'acquitterai-je

envers tous les deux? Je le sais, je placerai mon cœur au milieu entre Jésus et Marie. Jésus versera son sang sur mon cœur et Marie son lait. Je dirai au Fils que son breuvage est plus doux qu'une grappe de raisin d'Engaddy, et je dirai à la Mère que le lait de son sein est plus délicieux que la liqueur d'un vin de Grenade.

CHAPITRE XII

**La virginité des enfants de Marie se fortifie, s'augmente
et se conserve
par le fréquent usage de la sainte Eucharistie.**

L'amour ayant rendu Dieu notre Père, son cœur renferme toutes les tendresses d'une si aimable qualité. De son sein paternel, nous tirons et le sang qui nous engendre et le lait qui nous nourrit. Ayant fait l'office de Père sur le Calvaire, où il nous engendre par son sang, il lui plaît de faire l'office d'une pieuse et prodigue mère dans l'Eucharistie, où il nous compose un lait pour nous nourrir, nous élever et nous fortifier. Toujours est-il, cependant, qu'il a principalement en vue les

vierges ses filles, qu'il veut nourrir de son lait. « Il a fait un pressoir, dit le prophète Jérémie, où il s'est foulé lui-même comme un raisin pour la Vierge de Juda. »

Jésus-Christ est également Fils de la virginité et au ciel et sur la terre. Il tire la virginité divine de son Père, qui l'engendre vierge, et la virginité humaine de Marie, qui le conçoit comme Vierge. La virginité des vierges consacrées a cet honneur incomparable, qu'elle est la fille de la virginité du Fils de Dieu, Jésus en est l'unique père. Sa virginité étant un écoulement de la pureté substantielle de son Père céleste et de Marie, sa Mère temporelle en son humanité, la virginité des vierges est donc une effusion de la virginité substantielle de Jésus-Christ en elles ; et, s'il est nommé l'image de la splendeur de son Père, c'est-à-dire de sa pureté, il est, dit l'Écriture, la blancheur de sa lumière. La virginité des vierges est donc sur cette terre l'image visible de la pureté divine et humaine de Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu. « La virginité, dit saint Cyprien, est une image éclatante de la pureté divine dont elle est investie. Voilà pourquoi les vierges sont celles auxquelles

Jésus se communique avec plus de complaisance par la sainte communion, trouvant en elles l'image vivante de sa pureté, qui se plaît à reposer parmi les lis. C'est donc sur le Calvaire que Jésus a engendré les vierges ses filles, et c'est dans l'Eucharistie qu'il se rend leur nourriture, pour fortifier, conserver et augmenter leur angélique pureté. »

La virginité est d'une extraction toute céleste, quoiqu'elle s'exerce sur la terre et qu'elle habite dans des corps fragiles. La terre est trop immonde pour être la mère d'une fille si pure ; elle n'a point d'autre patrie que le Ciel, Dieu en est le père, elle est sa fille. « Qui peut douter, dit saint Ambroise, que la vie virginale n'ait découlé du Ciel sur la terre semblable à un baume divin, ou plutôt qui refuserait de croire qu'elle ne soit une effusion de la pureté divine dans les corps des âmes chastes ? Puisque la virginité est sur la terre comme dans un pays étranger et loin de sa vraie patrie, faut-il s'étonner qu'elle trouve des ennemis au dedans et au dehors, qui sont les démons ? Le corps où elle habite est son plus cruel ennemi ; la chair qui la nourrit la trahit ; au milieu de son sein elle trouve un feu domestique qui voudrait la consumer, la

brûler d'étincelles qu'elle voudrait bien ne point ressentir; il faut qu'elle lutte le jour et la nuit contre un aiguillon importun qui la pique, et dont elle ne peut s'éloigner non plus que d'elle-même. »

Jésus-Christ, étant le père des vierges, en veut être le défenseur et le protecteur; il se met, par la communion, au milieu du cœur de ses chastes épouses. Par sa divine présence, il mortifie et éteint ce feu domestique, il adoucit cet aiguillon, et quelquefois il en émousse tellement la pointe, qu'elle ne pique plus. « J'ai recueilli, disait l'époux à son épouse, la myrrhe; j'ai mangé mon pain avec mon miel, et bu mon vin avec mon lait. » (*Cant.*, v.) Quelle alliance peut-il y avoir entre la myrrhe, qui est si amère, et le lait et le miel, qui sont choses si douces? C'est l'admirable union qui se trouve dans l'Eucharistie, où Jésus-Christ est également et notre victime, et notre miel, et notre lait. La myrrhe préserve de la pourriture et de la piquûre des vers. « Jésus-Christ, dit saint Thomas, est le bouquet de myrrhe dans l'Eucharistie, bouquet cueilli sur le Calvaire, et que la Vierge place sur son cœur et devant ses yeux pour être préservée de la piquûre de ce ver importun. »

Dieu est incorruptible parce qu'il est pur, et son essence divine ne peut souffrir aucune altération dans sa pureté, parce qu'elle est très-pure. Eh bien, c'est cette pureté divine qui, étant recueillie dans l'Eucharistie, imprime dans les corps des vierges une espèce d'incorruptibilité qui les rend, en quelque manière, incorruptibles, bien qu'elle soit environnée d'une chair fragile. C'est à la grâce de la fréquente communion qu'elles doivent cet admirable effet de ne point brûler dans les ardeurs d'une chair de péché, et de se conserver jusqu'à la fin de leur vie pures et sans tache, sans la moindre lésion, et dans une parfaite intégrité.

C'est aussi dans l'Eucharistie que Jésus, le Fils de Dieu, prépare cette table contre les ennemis qui nous attaquent et nous persécutent : *parasti mensam adversus eos qui persequuntur me*. Par sa présence il les arrête, et par son autorité il les dissipe comme le vent chasse devant lui la poussière. L'enfer ose-t-il attaquer une âme, tandis qu'elle porte son Dieu au milieu de son cœur ? Alors elle s'écrie avec le Prophète : « Seigneur, vous êtes mon salut et ma lumière ; que pourrais-je craindre, quand je suis avec vous et que vous êtes avec moi ! »

Revêtue, par la communion, de la vertu de Dieu même, participant à sa toute-puissance, ne faisant avec lui qu'un seul corps, qu'un seul Jésus-Christ, elle peut tout en celui qui la fortifie. « Dieu habite au milieu de son cœur, il ne sera point ébranlé : *Deus in medio ejus, non commovebitur* (P. 45). Voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure, que quand une âme est à lui, personne ne peut plus l'arracher de ses mains. » (St. Jean.)

Jésus-Christ ne pouvait donc pas trouver une invention plus divine que cette nourriture céleste, pour fortifier ses épouses chéries contre leurs faiblesses, pour les animer dans les combats que leur livrent le monde et l'enfer, les passions et leurs propres cœurs. « Celui qui nous a engendrés, dit saint Clément, nous nourrit de son lait. Comment les vierges qui se nourrissent souvent de ce lis des vallées, qui mangent tous les jours la chair de cet Agneau immolé, comment ne participeraient-elles pas à sa douceur et à sa pureté? Jésus-Christ n'est-il pas le froment des élus, le vin qui fait germer les Vierges?

Tous les jours Jésus-Christ renouvelle par l'Eucharistie les effets de la manne, qui était la figure:

de ce pain descendu des cieux ; la manne fit vivre le peuple dans le désert exempt de maladies, la fréquente communion fait vivre les vierges d'une vie angélique dans des corps fragiles. Jésus-Christ leur étant tout en toutes choses, il est leur force contre les attaques du démon ; leur rafraîchissement contre les bouillantes chaleurs de la chair et du sang ; enfin, il est leur société dans les déserts de cette vie. C'est par son sang et sa chair virginale que Jésus-Christ est le rafraîchissement de ses vierges et chastes épouses ; c'est par son esprit qu'il est leur force ; c'est par la présence de sa divine personne qu'il est leur société, pour les conduire à son Père, de son Père à Marië, sa Mère, pour les faire entrer en participation de sa gloire éternelle, ayant participé en ce monde à sa pureté virginale.

CHAPITRE XIII

Le séjour le plus ordinaire de Marie, après l'Ascension de son divin Fils, était aux pieds du très-saint sacrement de l'Eucharistie.

Si la sainte Vierge Marie eût suivi les désirs de son cœur tout brûlant d'amour pour Jésus, son Fils et son Dieu, à tous les instants de sa vie elle eût participé à la communion du corps de son Jésus. Mais l'Église en sa sagesse en ayant disposé autrement, fille soumise de l'Église, l'épouse de son Fils, Marie, durant la privation de ce pain du ciel, pour contenter son amour et l'entretenir sans cesse, demeurerait presque toujours aux pieds des autels, en la présence de cet aimable Fils, caché sous les voiles eucharistiques. Cette vie de Marie après l'ascension de Jésus-Christ nous est révélée aux *Actes des apôtres*, où il est dit que la Vierge était dans le Cénacle avec les apôtres, où elle reçut le Saint-Esprit avec eux, et que tous persévéraient dans la prière et la fraction du pain qui est la sainte Eucharistie. « Voilà pourquoi, dit l'Ange de l'école

par une heureuse disposition, on a établi la solennité de la fête du très-saint Sacrement, un peu après la fête de la descente du Saint Esprit. Ce divin Esprit ayant révélé aux apôtres toutes les merveilles de grâce et d'amour que renfermait cet ineffable sacrement, les fidèles de l'Église naissante commencèrent après la Pentecôte à participer à ce divin banquet. Ce furent les apôtres, ces premiers ministres de Jésus-Christ, qui consacrèrent sur nos autels cette victime auguste, qui se plaisait à perpétuer parmi ses enfants, d'une manière non sanglante, le souvenir et le spectacle de sa passion et de sa mort, dont le saint sacrifice est la récapitulation. *Recapitulatio passionis et mortis Christi.* » On peut donc inférer du témoignage de saint Thomas que Jésus-Christ ayant formé sa première Église dans le Cénacle, où il institua le sacrement de l'Eucharistie, c'est également dans le Cénacle que les apôtres ont célébré le premier sacrifice de la messe, c'est là qu'ils ont consacré pour la première fois le corps de Jésus-Christ, pour nourrir les premiers enfants l'Église naissante. Or Marie était présente à ce premier sacrifice, pour l'honorer et participer à cette divine hostie comme

la première des fidèles de l'Église. « Oui, ô Marie, Mère de Jésus, vous étiez dans le Cénacle, avec les autres fidèles, pour participer à ce pain céleste ! » lui dit amoureusement le pieux et savant Gerson !

Mais, s'il est vrai de dire, ainsi qu'il a été révélé à sainte Brigitte, que la Vierge Marie allait souvent visiter les lieux saints où son Fils avait souffert, si elle se transportait même dans le tombeau, où il n'avait été enseveli que trois jours, afin d'entretenir en son cœur la pensée de sa mort et de ses souffrances, n'est-il pas plus juste de croire que sa retraite ordinaire après l'ascension était dans le sanctuaire où reposait Jésus, son divin Fils, dans la divine Eucharistie, ce vivant mémorial de sa Passion et de sa mort ?

L'usage de conserver la sainte Eucharistie après la consécration, pour la porter aux malades, ou pour la distribuer aux fidèles communicants, remonte jusqu'au berceau de l'Église. Dès lors on plaça les saintes hosties dans des colombes d'or ou d'argent, qu'on suspendait au-dessus de l'autel sur lequel on avait offert les divins mystères. Belle et magnifique figure de la résidence de Jésus-Christ

en Marie, soit quand elle l'a engendré, soit quand elle le recevait dans son sein par la communion, puisqu'elle a l'insigne honneur d'être la divine et unique colombe de l'Église. Marie était une mère trop aimante, elle avait trop d'amour pour Jésus, son aimable Fils, pour le laisser seul dans la solitude. Elle était donc toujours, le cœur plein d'amour, en contemplation devant la très-sainte Eucharistie qui renferme tout ce qu'il y a de plus divin dans le Ciel, de plus saint en la grâce, et de plus excellent en la nature, puisqu'elle met sous ses yeux l'humanité de Jésus, son Fils, qui règne dans le Ciel.

Il semble que l'Église veuille nous insinuer cette excellente vérité, quand elle nous représente Marie disant à ses enfants : *Et in habitatione sancta coram ipso ministravi* (Prov., 24), j'ai été en sa présence dans sa sainte demeure, semblable à une humble servante qui le sert et qui l'honore d'un culte religieux et saint.

« C'est donc aux pieds des autels que Marie avait établi sa demeure ordinaire ; c'est là qu'elle contemplait l'être admirable de son Fils dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, dit le savant Gerson,

Contemplabatur Maria admirabilem existentiam Filii sui in hoc sacramento. »

Alors elle considérait combien la majesté de Jésus son divin Fils est adorable dans ce très-saint Sacrement, combien sa grandeur est immense, sa sainteté vénérable, combien sa sagesse admirable, sa puissance incompréhensible, combien aimable est sa bonté. D'autre part elle considérait combien cette même majesté en l'Eucharistie y est abaissée, combien sa grandeur resserrée, sa sainteté humiliée, sa sagesse voilée, sa bonté inconnue. C'est ainsi que, ravie dans une sublime contemplation, la Vierge Marie contemplait l'existence admirable de Jésus son Fils dans l'auguste Sacrement de l'Eucharistie. Qui pourra jamais comprendre l'amour cordial et maternel que cette contemplation excitait dans le cœur de Marie!. Si la lumière dans le monde de la nature n'est que pour la chaleur, la lumière n'est dans l'entendement que pour embraser le cœur. Marie ayant tant de connaissance de la beauté, de la majesté et de la bonté de Jésus dans l'Eucharistie, en présence d'un objet si aimable son cœur devait déborder d'amour. Elle aimait ce divin Jésus d'un amour de révérence comme son Souve-

rain ; d'un amour de tendresse maternelle, comme son Fils formé de sa chair ; d'un amour cordial comme son époux. En vérité, dans le cœur de Marie il y avait plus d'amour que dans le ciel, puisque la Vierge Marie aimait Jésus son Fils et le Fils de l'Éternel d'un amour maternel qui ne pouvait encore se pratiquer dans la céleste patrie. Dans les transports de sa charité, elle s'écriait avec l'épouse des cantiques : Allez dire à mon bien aimé que je languis d'amour de me voir éloigné de lui ; et quand l'heureux moment était revenu pour elle de s'asseoir de nouveau au banquet des cieux, elle s'écriait : C'est mon Jésus ! oui c'est lui, je le reconnais dans la fraction du pain ; c'est lui que j'ai porté neuf mois dans mon sein, enfanté dans l'étable de Béthléem, déposé dans une crèche sur un peu de paille, emmailloté de pauvres langes, nourri de mon lait ; c'est lui, oui, c'est mon Jésus que j'ai porté dans mes bras, réchauffé contre mon sein ; c'est mon Jésus que j'ai couvert si souvent de mes baisers et de mes caresses maternelles.

« O lis pur ! ô arbre divin ! ô Jésus ! ô Marie ! vous ne sauriez fleurir ni porter de fruits l'un sans l'autre ; mon cœur ne vous séparera jamais ! L'Eu-

charistie me fera toujours souvenir de Marie, et Marie à son tour m'apprendra à mieux aimer l'Eucharistie. Vous serez les deux limites qui circonscrireont toute ma vie, mon horizon s'étendra de l'un à l'autre ; et quand mon amour languira, quand mon cœur craindra de défaillir, je vous dirai avec l'époux des cantiques : Laissez-moi m'approcher sur vos fleurs et sur vos fruits, et je vous aimerai davantage. »

O Jésus ! ô Marie ! que ma vie soit un acte perpétuel d'amour, de sorte que mon dernier soupir soit un soupir d'amour de Jésus et de Marie qui s'achève dans le ciel !

CHAPITRE XIV

Nos dispositions à la communion doivent être formées sur les dispositions de Marie.

Le jour de la communion, dès votre réveil, le premier objet que vous devez envisager par un amoureux regard, c'est Jésus, ce pain de vie que vous devez recevoir. Après que votre pensée et votre cœur se seront portés vers ce divin Agneau immolé

sur nos autels, pensez aussitôt à Marie. Considérez cette Mère chérie qui vous conduit comme par la main au banquet des élus, regardez-la comme l'exemplaire par excellence qui vous apprend à dignement communier.

Depuis l'accomplissement du mystère de l'Incarnation dans son sein virginal, la vie de Marie a été une préparation continuelle à la sainte communion comme à l'acte le plus auguste qu'elle put accomplir en ce monde. Les dispositions de Marie étaient : désir intense, pureté insigne de corps et d'esprit, profonde solitude, silence paisible, mortification austère de tous les sens, parfaite pénitence.

A l'exemple de Marie, que votre principale étude soit une continuelle préparation à la communion. Concevez-en une très-haute estime, pensez que vous ne pourriez faire une action qui honore plus Dieu, qui vous sanctifie davantage, et qui soit plus agréable à Marie votre divine Mère. Formez dans votre cœur un désir grand, ardent, immense et filial qui soit en rapport avec la grandeur, la dignité et l'amour de celui que vous devez recevoir par la communion. Puisque la Vierge Marie l'a désiré comme son Père qui doit la nourrir, comme son Fils formé de sa

chair, comme celui qui doit la couronner, désirez vous aussi ce divin Jésus, comme un amoureux père qui doit vous nourrir de sa chair, comme un aimable frère qui vous admet à sa table, et comme votre Roi qui doit vous couronner dans le ciel.

Ayez grand soin de conserver très-pure votre bouche qui doit recevoir l'Agneau sans tache; gardez très-chaste, exempt de la moindre souillure, votre corps, ce sanctuaire où Jésus veut reposer parmi les lis; veillez toujours sur votre esprit, n'y souffrez jamais la moindre pensée impure; consacrez le jour de la communion à une solitude plus grande, à un silence mystérieux, et vous entendrez la voix de votre Jésus, qui, après s'être donné tout entier à vous, se plaira à vous dire cette parole délicate, avant-goût du bonheur du Ciel : *Tu es à moi, et je suis tout entier à toi ! Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Quand vous allez à la table eucharistique, unissez-vous à la sainte Vierge Marie, d'esprit et de cœur. Elle allait à la sainte communion comme à une table où elle devait recevoir le corps de Jésus, son Fils, comme nourriture; elle y allait comme à un autel où elle le devait offrir comme

hostie. Quand Marie allait à la communion comme à une table, elle avait une foi vive dans son entendement, un ardent amour dans son cœur, une humilité profonde en son esprit, une grande révérence en sa pensée, une admirable simplicité qui n'envisageait que la gloire de son Fils et le bonheur de le posséder ; quand Marie allait à la sainte communion comme à un sacrifice, elle était toute pénétrée de la pensée de la Passion et de la mort de Jésus, son Fils, pour en faire la Mémoire.

A l'exemple de la Vierge Marie, allez à la communion ainsi qu'à une table où vous devez recevoir le même corps de Jésus que recevait Marie. Efforcez-vous d'entrer dans ses dispositions intérieures. Ah ! combien était vive la foi de Marie en la présence de Jésus, son Fils, dans la divine Eucharistie ! Vivifiez votre foi sur la foi de Marie. Ah ! combien, aux approches de son aimable Fils, ardentes devaient être les flammes de la charité du cœur de Marie pour Jésus ! Allumez votre amour pour Jésus dans les ardeurs de sa charité. Ah ! combien profonde devait être l'humilité de Marie devant la majesté divine de Jésus, son Fils et son Dieu ! Abaissez-vous avec Elle jusque dans les profondeurs de

son humilité. Réglez vos intentions sur les intentions de Marie, qu'elles soient saintes et pures, ne cherchant que la gloire de Dieu dans votre communion; regardant Jésus-Christ comme hostie que vous devez recevoir et offrir; transportez-vous par la pensée aux pieds de la croix, c'est la même hostie qui s'immole sur nos autels pour la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Demandez à Marie qu'en vous donnant Jésus, son Fils, caché sous les voiles eucharistiques, elle vous obtienne de ce Fils bien-aimé les dispositions convenables pour communier dignement. Unissez-vous à elle, Marie, étant la Reine et la Mère de toutes les vertus, a la puissance de les imprimer en nous; unissez donc votre cœur au cœur de Marie, source de toutes ses vertus; demandez-lui de faire passer en votre esprit la foi qui l'éclaire, en votre cœur l'amour qui l'embrase, en votre âme l'humilité qui l'abaisse, en votre corps la pureté qui le purifie. Ouvrez, élargissez, dilatez votre cœur ainsi que votre bouche, pour recevoir Jésus, le Fils de Dieu, avec les mêmes ardeurs qui embrasaient le cœur immaculé de la Vierge Marie quand elle communiait.

APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Puisque vous portez au milieu de votre poitrine le même Jésus que Marie a porté dans son sein, ce Jésus aussi divin, aussi aimable et aussi adorable ! Entrez donc avec Marie dans un amoureux recueillement de toutes vos puissances. Contemplez ce divin Jésus, c'est le Roi qui doit vous régir, c'est l'amoureux père qui vous doit nourrir, c'est le bon maître qui doit vous instruire ; recueillez toutes les puissances de votre âme, conviez-les à venir adorer profondément Jésus, comme votre Roi ; invitez-les à l'aimer filialement comme votre père, puis écoutez-le respectueusement comme votre maître. A l'exemple de la Vierge Marie, qui, portant en son sein Jésus par la sainte communion, se reposait amoureusement sur le cœur de son Fils comme une tendre Mère, reposez-vous sur le cœur de Jésus comme un fils sur le cœur de son père ; que votre cœur s'écoule dans le cœur de Jésus comme en son centre. Ouvrez-lui bien votre cœur, découvrez-lui tous vos besoins, exposez-lui toutes vos misères avec une confiance filiale. Remerciez-le

de l'immense bienfait qu'il vous accorde en sa royale et divine munificence. Offrez-vous totalement à lui, donnez-lui tout votre entendement pour toujours le contempler, tout votre cœur pour toujours l'aimer, votre être tout entier pour toujours le servir. Enfin, dites alors avec un grand saint : « Je le tiens, le bien-aimé de mon âme ; il est à moi, il repose dans mon cœur, où il verse toute la suavité de son amour. O Reine du ciel ! ô Marie ! ô très-chaste tourterelle ! comment se fait-il que votre Jésus ait choisi ma poitrine pour en faire le lieu de son repos ? Ah ! ne puis-je pas maintenant m'écrier avec vous : Il est à moi, le bien-aimé de mon âme, et je suis tout entier à lui. Ah ! puisque je le tiens, que rien ne puisse me séparer de lui ! O mon Jésus ! ô mon Dieu ! ô mon Roi ! mettez-vous comme un cachet sur mon cœur, et qu'il porte toujours cette divine empreinte, et qu'il soit toujours reconnu pour vôtre. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XV

De la grande reconnaissance que les fidèles doivent à Marie quand ils communient.

Reconnaître un bienfait reçu, c'est un devoir de justice qu'impose aux cœurs bien nés la reconnaissance. Néanmoins la reconnaissance doit être proportionnée à la grandeur du bienfait. Marie, comme Mère de Dieu, ayant contribué d'une façon si admirable à la composition de la très-sainte Eucharistie, n'est-il pas juste que nous pensions à Marie, Mère de Jésus, dans toutes nos communions? Ne soyons pas comme ces ingrats, qui se contentent de recevoir un bienfait, sans lever des yeux pleins de gratitude vers leur bienfaiteur, sans approcher leurs lèvres tremblantes d'émotion de la main qui le leur présente. Quand vous allez vous asseoir au festin des élus, regardez Jésus-Christ, cette divine hostie, ce pain céleste, caché sous les voiles eucharistiques, mais n'oubliez pas de jeter les yeux sur Marie qui vous présente cette divine nourriture; car le cœur

de Marie est le premier autel où Jésus a été fait hostie, le cœur de Marie est la première table où il a été fait pain pour notre nourriture.

Voulez-vous que vos communions honorent la Vierge Marie? Faites-les à la gloire de Jésus son Fils, faites-les à la gloire de Marie, Mère de Jésus, et vos communions honoreront Marie. Voulez-vous que vos communions soient agréables à Marie? Que vos communions soient ferventes, que Marie voie en vous un de ses enfants, en qui brille la splendide image de toutes ses vertus. Qu'elle découvre dans votre cœur cet ardent amour qui dévorait le sien pour son Jésus, qu'elle voie en votre intelligence cette foi vive qui éclairait son esprit, en votre âme cette humilité profonde qui la portait à s'appeler la servante du Seigneur, alors que l'ange la saluait pleine de grâce, comme la Mère même de Dieu; enfin qu'elle découvre sur tous vos traits cette modestie angélique, cette pureté de corps, qui resplendissait en elle d'un si merveilleux éclat qu'elle ravissait d'étonnement la terre et le ciel.

Enfin voulez-vous que vos communions soient agréables à Marie? Arrachez de votre esprit, de votre cœur, tout ce qui pourrait lui déplaire, puis,

après vous être nourri de ce pain des anges, payez-lui le tribut de reconnaissance que vous lui devez pour un si grand bienfait.

Par la sainte communion, Marie vous donne Jésus, son Fils, le Fils éternel de Dieu. Le don que vous recevez étant infini, vous devez donc à Marie une reconnaissance infinie. Créature finie, vous êtes trop pauvre pour acquitter par vous-même cette dette infinie ; jamais vous n'auriez pu élever votre gratitude à l'immensité du bienfait reçu, si Marie, en nous donnant son Fils comme un pain céleste qui nous nourrit, ne nous l'avait donné également comme une hostie, par laquelle vous pouvez vous acquitter envers elle autant que vous lui êtes redevables. Elle vous donne Jésus son Fils, le Fils éternel de Dieu, eh bien, offrez-lui ce même Jésus, et vous lui rendrez le même Fils de Dieu ; elle vous oblige d'un don infini, vous lui exprimez votre gratitude par un don infini. Marie fait passer son Jésus de son cœur dans le vôtre, et vous par ce don, vous faites remonter ce même Jésus de votre cœur dans le sien, ainsi votre reconnaissance est à l'égal de la grandeur du bienfait dont elle vous a comblé.

Entrons donc dans les sentiments de gratitude

qui s'échappaient du cœur de saint Pierre Damien, alors qu'il s'écriait : « Considérez combien nous sommes redevables à la Vierge Marie, à cette bienheureuse Mère de Dieu. Après Jésus son Fils, c'est à elle que nous devons adresser les sentiments de notre vive et profonde reconnaissance. Oui, ce corps de Jésus que la Vierge Marie a engendré dans son sein, qu'elle a allaité de son lait, ce corps de Jésus qu'Elle a porté entre ses bras, ce corps à qui Elle a prodigué les soins et les marques de sa tendresse maternelle, c'est le même que nous recevons maintenant sur nos autels. Ce sang qui a coulé de toutes les plaies de Jésus sur le Calvaire pour notre rédemption, c'est le même sang que nous buvons à l'autel. Il est donc bien vrai de dire que les louanges les plus magnifiques que la langue humaine puisse exprimer, sont infiniment au-dessous de la grandeur du bienfait dont nous lui sommes redevables. Oui, c'est la Vierge Marie qui nous a donné ce pain céleste formé de sa chair virginale en son propre sein, ce pain, de qui Jésus dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel, quiconque mangera de ce pain vivra éternellement.*

« Toutes les âmes vraiment dévouées à Marie, dit

saint Bonaventure, sont les servantes fidèles dont parle ainsi la sainte Écriture : *La fidèle servante a toujours les yeux attachés sur les mains de sa maîtresse pour recevoir ses bienfaits et pour connaître et exécuter ses ordres* ; ainsi, dit ce séraphique docteur, nos yeux doivent toujours être fixés sur les mains de Marie, notre dame et maîtresse. Puisque c'est par les mains de Marie que nous recevons tous les bienfaits de Dieu, que ce soit également par les mains de Marie que nous les lui rendions. Offrez-donc toutes vos actions, tous les sentiments de votre cœur, toutes les pensées de votre esprit, votre vie tout entière, offrez-les à Dieu par les mains très-pures de Marie, elles seront agréées, et elles vous mériteront les plus riches et les plus précieuses bénédictions.

CONCLUSION

Ce petit ouvrage, inspiré par le Saint-Esprit, commencé par sa grâce, continué par son assistance, enfin achevé par sa miséricorde, n'a été entrepris que pour la gloire de Jésus-Christ, l'honneur de Marie, l'instruction des fidèles, et l'édification des âmes pieuses. Notre-Seigneur Jésus-Christ, principe des grandeurs de Marie, source de ses grâces, cause de ses éminents privilèges, y est glorifié. En effet, Marie n'est grande que par Jésus-Christ, elle n'est élevée que par les élévations de Jésus-Christ, elle n'est puissante que par la toute-puissance de Jésus, son Fils et le Fils éternel de Dieu.

Cet ouvrage honore la vierge Marie, elle en est

le principal sujet. Après la gloire de son Père céleste, nous l'avons vu, non sans grande admiration, Marie est le terme auquel Jésus-Christ rapporte l'auguste mystère de l'Eucharistie.

Par cet ouvrage les fidèles apprendront combien ils sont redevables à Marie. C'est par Elle que Jésus-Christ se donne à tous les membres de son Église; c'est par Elle qu'ils connaîtront les dispositions qu'ils doivent apporter à ce banquet du ciel. Marie étant leur exemplaire, ils doivent l'imiter, c'est leur mère; ils doivent la suivre, c'est leur maîtresse. Après Jésus-Christ, les fidèles ne peuvent se proposer un modèle plus saint, plus parfait que Marie, Mère de Dieu, puisqu'elle est la créature la plus sainte et la plus parfaite.

Oh! puissions-nous participer aux vertus, aux dispositions si saintes et si parfaites de la Mère de Jésus! Puissions-nous participer aux torrents de grâces qui débordent de la plénitude de son cœur! Oh! puisse le baume de tant de grâces découler jusque sur nous! O mon Dieu! c'est par Marie, notre médiatrice, que nous recevons votre miséricorde; c'est par Marie que Jésus descend aussi dans nos cœurs! Il frappe à la porte de ces temples vi-

vants ! Quel bonheur si nous les lui ouvrons ; car il y entrera et prendra son repos en nous !

Adressons-nous donc à Marie, aimons-la de toute la tendresse de notre cœur. O vierge Marie, tendre Mère de Jésus, rendez-nous fidèles à faire de Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie tous les usages que vous voulez que nous en fassions. Oui, toujours nous y adorons Jésus votre Fils, c'est notre Dieu ; toujours nous l'écouterons, c'est notre maître ; toujours nous lui obéirons, c'est notre roi ; toujours nous l'imiterons, c'est notre modèle ; toujours nous le suivrons, c'est le pasteur de nos âmes ; toujours nous l'aimerons, c'est le plus tendre des Pères !

O Eucharistie, ô manne céleste, soutenez-nous dans le désert de cette vie ! O Marie, ô Mère de Jésus, faites que par votre bonté nous recevions de telle sorte ce pain de vie, que Jésus demeure en nous, et nous en Jésus ; faites qu'il soit pour nous le germe de la gloire future et de l'immortalité bienheureuse !

EXERCICE

DE

LA SAINTE MESSE

1. Étant arrivé à l'église, tandis que le prêtre préparera le calice et le missel, mettez-vous en la présence de Dieu, et lui demandez la grâce de lui rendre tout l'honneur qu'il prétend par ce divin sacrifice.

2. Au *Confiteor*, prosternez-vous en esprit devant Dieu, reconnaissez vos péchés, détestez-les, et lui en demandez pardon par des actes fervents de contrition. Après cela, dites le chapelet, ou telles autres prières que vous goûterez le plus, jusqu'à l'évangile.

3. Depuis l'évangile jusqu'à la préface, faites la profession de foi, récitant le *Credo*, protestant mentalement de vouloir vivre et mourir en la foi de la sainte Église.

4. Après le *Sanctus*, pensez avec humilité et respect au bénéfice de la mort et passion de Notre-Sei-

gneur, le suppliant d'en vouloir appliquer le mérite au salut de tout le monde, au vôtre particulier, à la gloire et au bonheur des saints, et au soulagement des âmes du purgatoire.

5. A l'élévation, adorez très-profondément le divin Sauveur, et l'offrez à Dieu son Père pour la rémission de vos péchés et de ceux de tous les hommes, vous offrant vous-même avec toute l'Église en l'union de ce divin sacrifice.

6. Après l'élévation, remerciez-le très-humblement de l'institution de ce très-auguste sacrement, et de la grâce qu'il vous a faite d'y pouvoir participer.

7. Au *Pater*, récitez-le avec le prêtre vocalement, avec autant d'humilité et de dévotion comme si vous l'oyez de la propre bouche de Notre-Seigneur.

8. A la communion du prêtre, faites-la aussi réellement ou spirituellement, vous approchant de Notre-Seigneur avec un saint désir d'être uni à lui, et de le recevoir en votre cœur.

9. Après la sainte communion, contemplez Notre-Seigneur assis dans votre cœur, et faites venir devant lui vos sens et vos puissances, pour ouïr ses commandements et pour lui promettre fidélité.

10. A la bénédiction du prêtre, recevez-la comme si elle était donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ même.

DÉVOTES MÉDITATIONS

SUR TOUS LES MYSTÈRES

DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

PAR SAINT FRANÇOIS DE SALES

PETITE PRÉFACE

On célèbre la sainte messe en mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il a commandé à ses apôtres, leur donnant son corps et son sang, et leur disant : *Hoc facite in meam commemorationem*, c'est-à-dire faites cela en mémoire de moi ; comme s'il voulait dire : Souvenez-vous de ce que j'ai enduré pour votre salut, pratiquez donc ce même mystère pour vous et pour les vôtres.

L'entrée du prêtre à l'autel.

Jésus entre au jardin.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui avez voulu être saisi de crainte et de tristesse à l'instant de votre passion, donnez-moi la grâce de vous consacrer

tous mes ennus. O Dieu de mon cœur, aidez-moi à les endurer dans l'union de vos souffrances et tristesses, afin que par le mérite de votre passion ils me soient rendus salutaires. *Amen.*

Au commencement de la messe.

Les prières de Jésus au jardin.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui avez voulu être conforté lorsque vous priez au jardin des Olives, faites que par la vertu de votre oraison votre saint ange m'assiste toujours en mes prières.

Au Confiteor.

Jésus est courbé en terre.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez sué du sang par tous vos membres et dans l'excès de votre douleur, lorsque étant réduit à l'agonie vous priez le Père éternel au Jardin, faites que, par le souvenir de votre passion, je puisse participer à vos douleurs divines, et qu'au lieu de sang je verse des larmes pour mes péchés.

Au baiser de l'autel.

Jésus est trahi par le baiser de Judas.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez enduré le baiser du traître Judas, faites-moi la grâce de ne vous trahir jamais, et de rendre à mes calomniateurs les offices d'une amitié chrétienne. *Amen.*

A l'Épître ¹.

Jésus est mené prisonnier.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez bien voulu être garrotté par les mains des méchants, rompez les chaînes de mes péchés, et retenez-moi tellement par les liens de la charité et de vos commandements, que les puissances de mon âme et de mon corps ne s'échappent point à commettre aucune chose qui soit contraire à votre sainte volonté.

A l'Introït.

Jésus est souffleté.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être conduit comme un criminel à la maison d'Anne, faites-moi la grâce de ne pas être attiré au péché par l'esprit malin, ou par les hommes pervers, mais d'être guidé par votre Saint-Esprit à tout ce qui est agréable à votre divine volonté. *Amen.*

Au Kyrie eleison.

Jésus est renié par Pierre.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez permis d'être trois fois renié en la maison de Caïphe par le prince des apôtres, préservez-moi des mauvaises compagnies, afin que le péché ne me sépare jamais de vous. *Amen.*

¹ C'est-à-dire quand le prêtre va du côté de l'épître.

Au Dominus vobiscum.

Jésus regarde Pierre, et le convertit.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui par un regard de votre amour avez tiré des yeux de saint Pierre les larmes d'une véritable pénitence, faites, par votre miséricorde, que je pleure amèrement mes péchés, et que je ne vous renie jamais de fait ou de parole, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. *Amen.*

A l'Épître.

Jésus est mené chez Pilate.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être mené devant Pilate, et accusé fausement en sa présence, apprenez-moi le moyen d'éviter les tromperies des méchants, et de professer votre foi par la pratique des bonnes œuvres. *Amen.*

Au Munda cor meum.

Jésus est mené chez Hérode.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant en la présence d'Hérode, avez souffert les fausses accusations sans répliquer un seul mot, donnez-moi la force d'endurer courageusement les injures des calomniateurs, et de ne pas publier aux indignes les sacrés mystères. *Amen.*

A l'Évangile.

Jésus est moqué et ramené devant Pilate.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez souffert d'être

renvoyé d'Hérode à Pilate, qui devinrent amis par ce moyen, faites-moi la grâce de ne pas craindre des conspirations que les méchants font contre moi, mais d'en tirer du profit, afin d'être digne de vous être conforme. *Amen.*

A l'ouverture du calice.

Jésus est dépouillé.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être dépouillé de vos habits et cruellement fouetté pour mon salut, faites-moi la grâce de me décharger des péchés par une bonne confession, afin de ne pas paraître devant vos yeux dépouillé des vertus chrétiennes. *Amen.*

A l'Offertoire.

Jésus est fouetté.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être lié à la colonne, et déchiré à coups de fouets, donnez-moi la grâce d'endurer patiemment les fléaux de votre correction paternelle, et de ne vous point affliger dorénavant par mes péchés. *Amen.*

Lorsqu'on couvre le calice.

Jésus est couronné.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être couronné d'épines pour moi, faites que je sois tellement piqué par les épines de la pénitence en ce monde, que je mérite d'être couronné au ciel. *Amen.*

Lorsque le prêtre lave ses mains.

Pilate lave ses mains.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, étant déclaré innocent par la sentence du président Pilate, avez souffert les impostures et les reproches des Juifs, donnez-moi la grâce de vivre dans l'innocence, et de ne me point inquiéter de mes ennemis. *Amen.*

A l'Orate, frates.

Pilate dit aux Juifs : *Ecce homo.*

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être baffoué pour moi en présence des Juifs, portant les marques de leurs risées, faites que je ne ressente point le chatouillement de la vaine gloire, et que je compare au jugement sous l'enseigne de ces marques mystiques.

A la Préface.

Jésus est condamné à mort.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu, quoiqu'innocent, être condamné pour moi au supplice de la croix, donnez-moi la force de soutenir la sentence d'une mort cruelle pour votre amour, et de ne redouter pas les faux jugements des hommes, et de ne juger personne injustement. *Amen.*

Au Memento pour les vivants.

Jésus porte sa croix.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez porté la croix pour moi sur vos épaules, faites que j'embrasse volontairement la croix de la mortification, et que je la porte journallement pour votre amour. *Amen.*

A l'Action.

Sainte Véronique essuie d'un linge la face de Notre-Seigneur.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant dans le chemin par lequel vous marchiez au supplice de la croix, avez dit aux femmes qui pleuraient pour l'amour de vous, qu'elles devaient pleurer pour elles-mêmes, donnez-moi la grâce de bien pleurer mes péchés, donnez-moi les larmes d'une sainte compassion et d'un saint amour, qui me rendent agréable à votre sainte Majesté.

A la Bénédiction des offrandes.

Jésus est attaché en croix.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être attaché en croix pour mon salut, y attachant avec vous l'obligation de nos péchés et de la mort, percez ma chair d'une sainte crainte, afin qu'embrassant fortement vos commandements je sois toujours attaché à votre croix. *Amen.*

A l'Élévation de l'hostie.

Jésus crucifié est élevé.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être élevé en croix, et exalté de la terre pour moi, retirez-moi des affections terrestres, élevez mon esprit à la considération des choses célestes. *Amen.*

A l'Élévation du calice.

Le sang de Jésus-Christ coule de ses plaies.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez fait couler de vos plaies salutaires la fontaine de vos grâces, faites que votre sacré sang me fortifie contre les mauvais désirs, et me soit un remède salutaire à tous mes péchés. *Amen.*

Au Memento pour les trépassés.

Jésus prie pour les hommes.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant attaché à la croix, avez prié votre Père pour tous les hommes, même pour vos bourreaux, donnez-moi l'esprit de douceur et de patience qui me fasse aimer mes ennemis, rendre le bien pour le mal, suivant votre exemple et vos commandements. *Amen.*

Au Nobis quoque peccatoribus.

La conversion du larron.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez promis la gloire

du paradis au larron qui se repentait de ses péchés, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, afin qu'à l'heure de ma mort vous disiez à mon âme : Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. *Amen.*

Au Pater.

Les sept paroles de Jésus en croix.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant attaché à la croix, avez recommandé votre sainte Mère au disciple bien-aimé, et le disciple à votre Mère, faites-moi la grâce de me recevoir sous votre protection, afin que, me préservant parmi les dangers de cette vie, je sois du nombre de vos amis. *Amen.*

A la division de l'hostie.

Jésus meurt en croix.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, mourant en la croix pour mon salut, avez recommandé votre âme au Père éternel, faites que je meure avec vous spirituellement, afin qu'à l'heure de ma mort je rende mon âme entre vos mains. *Amen.*

Quand le prêtre met une particule de l'hostie au calice.

L'âme de Jésus descend aux enfers.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après avoir terrassé les puissances du diable, êtes descendu aux enfers, et avez délivré les pères qui y étaient détenus, faites, je vous prie, descendre en purgatoire la vertu de votre

sang et de votre passion sur les âmes des fidèles trépassés, afin qu'étant absoutes de leur péchés elles soient reçues dans votre sein et jouissent de la paix éternelle.
Amen.

A l'Agnus Dei.

La conversion de plusieurs à la mort de Notre-Seigneur.

Mon Seigneur Jésus-Christ, plusieurs ont déploré leurs péchés par la considération de vos souffrances : faites-moi la grâce, par les mérites de votre passion douloureuse et de votre mort, de concevoir une parfaite contrition de mes offenses, et que désormais je cesse de vous offenser. *Amen.*

A la Communion.

Jésus est enseveli.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être enseveli dans un nouveau monument, donnez-moi un cœur nouveau, afin qu'étant enseveli avec vous je parvienne à la gloire de votre résurrection.

A l'Ablution.

Jésus est embaumé.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu mourir, être embaumé, enveloppé d'un linge net par Joseph et Nicodème, donnez-moi la grâce de recevoir dignement votre saint corps au sacrement de l'autel, et dans mon âme embaumée des précieux onguents de vos vertus.
Amen.

Après la Communion.

La résurrection de Jésus.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes sorti victorieux et triomphant du sépulcre fermé et cacheté, faites-moi la grâce que, ressuscitant du tombeau de mes vices, je marche dans une nouvelle vie, afin que, lorsque vous paraîtrez dans votre gloire, j'y paraisse aussi avec vous. *Amen.*

Au Dominus vobiscum.

Jésus apparaît à ses disciples.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez réjoui votre chère Mère et vos disciples apparaissant à eux après votre résurrection, donnez-moi cette grâce, que, puisque je ne puis vous voir en cette vie mortelle, je vous contemple en l'autre en votre gloire. *Amen.*

Aux dernières Collectes.

Jésus converse avec ses disciples pendant quarante jours.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui après votre résurrection avez daigné converser l'espace de quarante jours avec vos disciples, et leur avez enseigné les mystères de la foi; ressuscitez dans moi et m'affermissez dans la créance de vos divines vérités. *Amen.*

Au dernier Dominus vobiscum.

Jésus monte au ciel.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes monté au ciel

en présence de vos disciples, après avoir accompli le nombre de quarante jours, faites-moi la grâce que mon âme se dégoûte pour votre amour de toutes les choses de la terre, qu'elle aspire à l'éternité, et qu'elle vous désire comme le comble de la félicité. *Amen.*

A la Bénédiction.

La descente du Saint-Esprit.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez donné le Saint-Esprit à vos disciples persévérant unanimement en l'oraison, épurez, je vous prie, l'intérieur de mon cœur, afin que le Paraclet, trouvant un séjour agréable en mon âme, l'embellisse par ses dons, de ses grâces et de sa consolation. *Amen.*

Actions de grâces après avoir ouï la sainte messe.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, mon Rédempteur, je vous remercie de ce que vous m'avez fait la grâce d'avoir entendu aujourd'hui la sainte messe : je vous prie, par les mérites de ce divin sacrifice, de me donner l'esprit et la force de résister toujours à toutes les mauvaises tentations; afin que, sortant de ce monde, je sois digne du paradis. Ainsi soit-il.

ENCOURAGEMENT

LA SAINTE COMMUNION

Souvenez-vous (Philotée) que le Sauveur a institué le très-auguste sacrement de l'Eucharistie, qui contient réellement sa chair et son sang, afin que celui qui le mange vive éternellement.

Quiconque en use donc souvent avec dévotion, affermit tellement la santé et la vie de son âme, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection : on ne peut être nourri de cette chair de vie, et vivre des affections de mort.

Si les hommes demeurant au paradis terrestre pouvaient ne mourir point selon le corps, par la force du fruit vital que Dieu y avait mis, à plus forte raison peuvent-ils ne point mourir spirituellement par la vertu de ce sacrement de vie.

Si les fruits les plus tendres et sujets à corruption se conservent aisément toute l'année étant confits au sucre

ou au miel, nos cœurs, quoique frêles et imbéciles, seront préservés de la corruption du péché, étant sucrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptibles du Fils de Dieu.

O Philotée, les chrétiens qui seront damnés demeureront sans réplique lorsque le juste juge leur fera voir le tort qu'ils ont eu de mourir spirituellement, puisqu'il leur était si aisé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de son corps, qu'il leur avait laissé à cette intention.

Misérables, dira-t-il, pourquoi êtes-vous morts ayant à commandement le fruit et la viande de la vie ?

De communier tous les jours, ni je ne le loue, ni je ne le blâme ; mais de communier tous les jours de dimanche, j'y convie et y exhorte un chacun, pourvu que l'esprit soit sans affection de pécher. Cet avis est de saint Augustin.

La disposition requise pour une si fréquente communion que tous les jours devant être fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller généralement ; mais aussi, cette disposition se pouvant trouver en plusieurs bonnes âmes, il ne serait pas bon non plus d'en divertir et d'en dissuader généralement un chacun : il faut avoir égard en cela à l'état intérieur d'un chacun en particulier. Le plus assuré est de suivre l'avis de quelque digne directeur, après quoi s'en tenir à la réponse de sainte Catherine de Sienne, appuyée de saint Augustin, priant qu'on ne blâme point, non plus que ce grand saint, le fréquent usage de cette sainte action.

Je vous exhorte donc avec saint Augustin, et vous conseille bien fort de communier tous les dimanches tant qu'il vous sera possible, puisque vous n'avez aucune sorte d'affection au péché mortel ni vénial.

Vous pourriez encore communier plus souvent que tous les dimanches, si votre père spirituel le trouvait bon; puisque votre disposition serait plus excellente, non-seulement n'ayant pas l'affection de pécher, mais n'ayant pas même l'affection du péché.

Plusieurs légitimes empêchements de la part de ceux avec lesquels vous vivez-pourraient donner occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communiez pas si souvent.

Par exemple : 1. Si étant en quelque sujétion, et vos supérieurs étant si bizarres qu'ils s'inquiètent de vous voir communier si souvent, condescendre en quelque sorte à leur infirmité, et ne communier que de quinze en quinze jours, au cas néanmoins qu'on ne puisse aucune ment vaincre la difficulté, quoique je puisse dire assurément que la plus grande distance des communions est celle de mois à mois pour ceux qui veulent servir Dieu dévotement.

2. Si vous êtes prudente, il n'y a ni père, ni mère, ni femme, ni mari, qui vous empêche de communier souvent; puisque le jour de votre communion vous ne laisserez pas d'avoir le soin qui est convenable à votre condition, et que vous en serez plus douce, plus gracieuse en leur endroit, et ne leur refuserez aucune sorte de devoirs.

Pratiques particulières pour la sainte communion.

Commencez le soir précédent à vous préparer à la sainte communion par plusieurs aspirations et élancements d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure, afin de pouvoir aussi vous lever plus matin.

Si la nuit vous vous réveillez, remplissez soudain votre cœur et votre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles votre âme soit parfumée pour recevoir l'Époux, lequel, veillant pendant que vous dormez, se prépare à vous apporter mille grâces et faveurs, si de votre part vous êtes disposée à le recevoir.

Le matin, levez-vous avec grande joie, pour le bonheur que vous espérez ; et, vous étant confessée, allez avec une égale confiance et humilité prendre cette viande chaste qui vous nourrira à l'immortalité.

Après avoir dit les paroles sacrées, *Seigneur, je ne suis pas digne*, etc., ne remuez plus votre tête ni vos lèvres, soit pour prier, soit pour soupirer ; mais ouvrant doucement et modestement votre bouche, et élevant votre tête autant qu'il faut pour donner commodité au prêtre de voir ce qu'il fait, recevez, pleine de foi, d'espérance et de charité, celui auquel, par lequel et pour lequel, vous croyez, espérez et aimez.

Considérez le prêtre comme une abeille mystique, lequel ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vrai Fils de Dieu, qui comme une rosée est descendu du ciel,

et vrai fils de la Vierge, qui comme fleur est sorti de la terre de notre humanité, le met en viande de suavité dedans votre bouche et dedans votre corps.

L'ayant reçu, excitez votre cœur à venir faire hommage à ce Roi de salut ; traitez avec lui de vos affaires intérieures. Considérez-le devant vous et au dedans de vous où il s'est mis pour votre bonheur : faites-lui tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportez-vous en sorte que l'on connaisse en toutes vos actions que Dieu est avec vous.

Ne pouvant pas avoir le bien de communier réellement à la sainte messe, communiquez au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par ardent désir à cette chair vivifiante du Sauveur.

Votre grande intention en la communion doit être de vous avancer, fortifier, et consoler en l'amour de Dieu : vous devez recevoir pour l'amour ce que le seul amour vous fait donner.

Le Sauveur ne peut être considéré en une action ni plus amoureuse, ni plus tendre, que celle de la communion, en laquelle il s'anéantit, par manière de dire, et se réduit en viande, afin de pénétrer nos âmes et s'unir intimement au cœur et au corps de ses fidèles.

Les mondains vous demandant pourquoi vous communiquez si souvent, dites-leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos faiblesses.

Dites-leur que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaits, parce que, étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection ; et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection ; les forts, afin qu'ils ne deviennent faibles ; et les faibles, afin qu'ils deviennent forts ; les malades, afin d'être guéris ; les sains, afin qu'ils ne tombent en maladie ; et que vous, comme imparfaite, faible et malade, vous avez besoin de souvent communiquer avec votre perfection, votre force et votre médecin.

Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent communier souvent, parce qu'ils en ont nécessité ; et que celui qui travaille beaucoup, et qui est chargé de peines, doit aussi manger les viandes solides et souvent.

Dites-leur que vous recevez le saint sacrement pour apprendre à le bien recevoir, parce qu'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent. Communiez souvent, Philotée, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel, et croyez qu'à force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure¹.

¹ *Phil.*, II^e part., chap. XXI.

Des très-grands fruits de la sainte communion.

Premièrement, elle unit l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et incorpore l'homme avec lui. C'est pourquoi Jésus dit : Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.

2. Elle accroît en l'âme la grâce et la conserve, elle donne abondance de vertus, force contre les tentations, victoire contre nos ennemis visibles et invisibles, voire encore prospérité corporelle, et perfection de vie à celui qui s'y présente dignement et fréquemment.

3. Elle restaure et éclaire l'entendement, recrée et réjouit le cœur, elle en chasse les ténèbres.

4. La sainte communion rend l'âme humble, pieuse, dévote, patiente, elle enflamme la volonté de l'amour divin.

5. Elle augmente les habitudes vertueuses, émousse les aiguillons de la chair, elle apaise la concupiscence.

6. La sainte communion relève l'espérance par la certitude de la Foi, augmente la dévotion.

7. Elle remet les péchés véniels, préserve des mortels, elle fait persévérer dans les bons désirs, dans les bonnes résolutions, elle nous fait surmonter généreusement toutes les difficultés.

8. Enfin la sainte communion nous rend participants de tous les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle nous donne des arrhes assurées de la gloire du Paradis.

EXERCICE

DE LA

PRÉPARATION A LA SAINTE COMMUNION

PAR LE BON ÉTAT DES TROIS PUISSANCES DE L'ÂME

§ 1. — Préparation de l'entendement.

Purifier l'entendement de toute curiosité. Comment le vrai corps de Notre Sauveur avec son sang, son âme et sa divinité sont-ils tout entiers en la sainte hostie, et tout en ses parties.

Comment son vrai corps est-il en même temps au ciel et sur la terre; en tant de lieux et d'hosties, sur tant d'autels, et en tant de bouches.

Qui sait comment Dieu créa le monde, notre âme, et la mit dans notre corps? De même de ce mystère adorable, il suffit qu'il l'a pu, et qu'il l'a fait; c'est à nous de le croire.

La manne tombait de nuit, non de jour; personne ne savait comme elle se faisait; le matin on la voyait toute faite et descendue. Voyons aussi la manne eucharistique sur nos autels et dans nos poitrines.

S'il nous vient quelque doute ou tentation là-dessus, n'y répondons que par le mépris, sans aucune subtilité ni raisonnement, mais en nous humiliant sous la puissance de Dieu, disant de cœur et de bouche :

ÉLÉVATION.

O sainte et immense toute-puissance de mon Dieu, mon entendement vous adore, trop honoré de vous reconnaître et de vous faire l'hommage de son obéissance et soumission ! Oh ! que vous êtes incompréhensible, et que je suis joyeuse de ce que vous l'êtes ! Non, je ne voudrais pas vous pouvoir comprendre, car vous seriez petit, si une chétive capacité vous comprenait.

Les Israélites ne demandèrent pas comment la manne se faisait, mais ce que c'était : Man-hu, qu'est-ce ceci ? Considérez donc que c'est le vrai corps de Notre-Seigneur, son sang, son âme, sa divinité ; qu'il s'unit à nous par la communion la plus intime qui se puisse concevoir.

ÉLÉVATION.

Peu m'importe, ô mon Dieu, que je sache comment vous verrez à moi en ce divin sacrement : il suffit que je croie très-certainement que c'est vous-même, votre vrai corps, votre vrai sang, votre âme, et votre divinité ; que c'est le mystère de la plus intime union et communication que votre amour a pu inventer pour vous unir à nous, et nous communiquer les plus précieux dons de

votre divin amour. Je le crois ainsi, ô mon très-cher Sauveur. En cette disposition, venez, unissez-vous à moi et prenez possession de mon cœur.

§ II. — Préparation de la mémoire.

Purifiez votre mémoire de la souvenance des choses périssables de la terre et des affections mondaines. Figure de ceci dans la manne, qui ne tombait que dans le désert, loin des villes et des bourgades. On retrouvait ses habits, quand on mangeait l'Agneau pascal, afin que rien ne flottât sur la terre. Abraham laissa les serviteurs au bas de la montagne ; c'est-à-dire qu'il faut mettre bas toutes les pensées des choses temporelles jusqu'après la sainte communion, pour ne penser qu'aux bienfaits de Dieu, comme la création, la conservation, et la passion, selon l'institution de ce divin sacrement.

ÉLÉVATION.

Arrière donc toutes les pensées de la terre : ma plus grande application, ô divin Sauveur de mon âme, est de vous recevoir, et de me ressouvenir de vos bienfaits, surtout de celui de ma rédemption, en mémoire duquel vous m'avez laissé le même corps en ce sacrement, qui souffrit pour nous sur la croix ; afin qu'en le recevant je me ressouvinsse de la saignante journée en laquelle, par son amère passion, il nous délivra de la damnation.

C'est en cette disposition, ô mon très-cher Sauveur, que je désire vous recevoir maintenant, et vous témoigner reconnaissance de cet inestimable bienfait.

§ III. — Préparation de la volonté.

La purifier des affections déréglées, même des choses bonnes. Les affections sont les pieds de l'âme, qui la portent partout où elle va : c'est s'en purifier que de n'en avoir plus pour les choses de la terre.

En figure de ceci les Israélites mangeaient l'Agneau pascal avec des souliers aux pieds. Et Notre-Seigneur lave les pieds aux apôtres avant l'institution de ce divin sacrement, pour marquer que les affections doivent être très-pures en s'en approchant.

L'on ne cueillait la manne qu'à la fraîcheur et avant le lever du soleil, pour dire que les ardeurs des affections naturelles empêchent qu'on ne recueille les fruits de cette manne céleste, et qu'on n'y doit venir qu'avec une volonté fraîche, et non échauffée d'autre désir que d'en profiter. J'ai désiré, dit Notre-Seigneur, d'un ardent désir de manger cette pâque avec vous. Voilà notre règle, et le modèle que nous devons imiter.

ÉLEVATION.

O divine manne qui renfermez les délices du corps et du sang de mon Sauveur Jésus-Christ, c'est vous seule que je désire et que je souhaite ardemment de recevoir aujourd'hui. Rendez-moi amères toutes les délices des

sens et les autres plaisirs de la vie. Faites que les désirs de mon cœur et les affections de ma volonté ne soient jamais que pour vous, et que jamais elle ne goûte aussi d'autres délices que celles de votre divin amour. Montrez-vous à moi, ô le souverain bien-aimé de mon âme, et que tout autre bien me soit à jamais à dégoût.

ÉLÉVATION.

O pain de vie ! comme je viens à vous en la simplicité de ma foi, pour me nourrir et me sustenter de votre précieuse chair, donnez-vous aussi à moi en la douceur et de la plénitude de votre amour. Que tout autre connaissance des choses créées périsse en mon esprit à l'aspect et à la lumière de vos vérités. Que toute ma science et ma connaissance soit de vous connaître, ô Jésus crucifié pour mon amour, dont vous me laissez un parfait mémorial en ce sacrement !

Quand sera-ce, ô mon âme, qu'ainsi qu'un cerf altéré, tu éteindras les ardeurs de ta soif dans les sources sacrées de ton Sauveur ! Ah ! quand viendrai-je, et quand me présenterai-je devant lui ! Ce n'est plus chez le pharisien que je vous chercherai avec la Madeleine, ni à l'entour du sépulcre, mais dans votre maison, ô mon Dieu ! sur cet autel et dans votre tabernacle. Je sais bien que j'en suis indigne, ô mon Dieu ! mais, comme un autre prodigue, je retourne à vous, et vous demande miséricorde et la grâce de rentrer à votre service.

J'avoue avec la Cananéenne que je ne mérite pas le pain entier qui est préparé aux enfants, mais les petites miettes qui tombent de votre sainte table pour la nourriture et la guérison de toutes les misères de mon âme.

Mais qui suis-je, et qui êtes-vous, ô mon Dieu, qui venez à moi ? et d'où me vient ce bonheur, que vous ne refusiez point d'habiter dans mon âme pécheresse ? Venez donc à la bonne heure, ô divin Époux de mon âme ! baisez-moi, puisque vous le voulez, du sacré baiser de votre bouche, et suppléez par l'excès de votre bonté à toutes mes indignités et misères. Que ce soit le sacré gage de l'intime union et de la liaison indissoluble que vous voulez faire avec mon âme.

Pour le temps d'après la communion.

Le temps le plus précieux, et qui doit être le mieux ménagé, est celui d'après la communion. C'est alors qu'il faut réveiller et réitérer les actes d'une vive foi, d'une profonde adoration et respect en la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous : c'est pour lors qu'il faut exciter et convier toutes les puissances de notre âme à lui venir faire hommage, et par mille saintes affections lui témoigner notre reconnaissance et amour, tantôt par la crainte de le contrister et l'éloigner de nous, tantôt par les témoignages de confiance, de joie, et de jubilation intérieure d'amour, par la suavité et les goûts intérieurs de sa divine pré-

sence, d'actions de grâces, de résolutions de le servir, et protestations d'une inviolable fidélité.

ÉLÉVATION.

C'est donc vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui vous trouvez présent dans mon âme, comme je l'ai cru. Ah ! je le ressens maintenant. C'est vous, ô divin Jésus, qui êtes le Roi de gloire, et le Fils du Père éternel, qui habitez au milieu de moi, sur mon cœur et dans ma poitrine. Hé ! de grâce, Seigneur, ne vous en séparez jamais, mais demeurez toujours avec moi ; car, hélas ! il se fait tard, et l'heure de mon départ s'approche. Ah ! je ne craindrai pas tous les maux qui peuvent m'accueillir, puisque vous êtes avec moi ; au contraire, j'ai tout sujet de joie, et de croire que c'est maintenant que le Père éternel m'aimera, puisque c'est son Fils bien-aimé qui habite en moi. C'est lui qui m'a fait cette joie, et quiconque l'entendra s'en réjouira avec moi. Faites-le donc, anges bienheureux, qui êtes toujours présents, et dans un profond respect, autour de ce divin sacrement. C'est maintenant que je dis avec la divine épouse, que mon bien-aimé est à moi, et que je suis toute sienne ; car il repose sur mon cœur, et au milieu de ma poitrine. O Père de miséricorde ! parce que vous m'avez fait cette grâce de me donner votre propre Fils, je vous bénirai de bénédictions immortelles, et multiplierai vos louanges comme les étoiles du firmament. Il est trop juste, Seigneur, que vous soyez mon Dieu, et que

je vous serve, puisque vous m'avez donné un pain si délicieux pour ma nourriture; et la pierre de mon cœur, ci-devant endurcie, sera votre maison, et je vous bénirai et louerai éternellement.

Élans d'amour, d'actions de grâces et d'offrande à Notre-Seigneur après la sainte communion.

O Jésus, mon très-cher Sauveur, qui m'avez nourri dès ma tendre jeunesse, mais plutôt qui m'avez formé et reçu, comme une aimable nourrice, entre les bras de votre divine Providence dès l'instant de ma conception; c'est vous qui m'avez rendu vôtre par le baptême, et m'avez nourri tendrement selon le cœur et selon le corps par un amour incompréhensible, et qui, pour m'acquérir la vie, avez supporté la mort, et m'avez repu de votre chair et de votre sang. Hé! que reste-t-il donc, ô mon âme, pour reconnaissance de tant de grâces, sinon que ceux qui vivent ne vivent pas à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux; c'est-à-dire que nous consacrons au divin amour de la mort de ce cher Sauveur tous les moments de notre vie, rapportant à sa gloire toutes nos actions, toutes nos œuvres, toutes nos pensées et toutes nos affections.

Voyons-le, ô mon âme, ce divin Rédempteur étendu sur la croix comme sur un bûcher d'honneur, où meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort même, et d'une mort plus amoureuse que l'amour même. Hé! jetons-nous donc en es-

prit sur lui pour mourir sur sa croix avec lui, qui pour l'amour de nous a bien voulu mourir le premier.

Je vous tiendrai, ô Jésus, et ne vous quitterai jamais : je veux mourir avec vous, et brûlerai dedans les flammes de votre amour. Un même feu consumera mon divin Créateur et sa chétive créature.

Mon Jésus est tout mien, et je suis toute sienne : je vivrai et mourrai sur sa poitrine : ni la mort ni la vie ne me séparera jamais de lui⁴.

Aspiration à la transformation de l'amour sacré en la divine communion.

O Dieu, quand me ferez-vous cette grâce, que, m'ôtant mon chétif cœur, vous mettez le vôtre à sa place, sinon en ce divin sacrement qui est le souverainage de votre amour ? Mais ce sera plus tôt fait, ô mon Dieu, de rendre le mien tout vôtre, je dis purement, absolument et irrévocablement, et le transformant tout au vôtre bien-aimé.

O Jésus, faites-moi cette grâce, je vous en conjure par le vôtre propre et par l'amour que vous y renfermez, qui est l'amour des amours. Si vous ne le faites, ô mon Dieu, du moins ne sauriez-vous empêcher que je n'aille prendre le vôtre, puisque vous ne tenez votre poitrine ouverte que pour m'y donner entrée, ou que votre amour ouvre maintenant la mienne pour donner

⁴ *Théot.*, liv. VII, ch. VIII.

lieu à mon cœur de s'aller loger avec le vôtre, et ne s'en séparer jamais.

O Seigneur Jésus, sauvez, bénissez, confirmez et conservez ce cœur qu'il vous a plu consacrer à votre divin amour ; et puisque vous lui avez donné l'inspiration de se dédier et consacrer à votre saint nom, que votre saint nom le remplisse comme un baume de divine charité qui, en une parfaite unité, répand les variétés des parfums et odeurs de suavités requises, à l'exemple et édification du prochain. Oui, Seigneur Jésus, remplissez, comblez et faites surabonder en grâce, paix, consolation et bénédiction ce faible et misérable cœur, qui en votre nom veut plus fidèlement que jamais travailler à votre gloire. *Amen.*

RÉSOLUTIONS

Faites, ô mon Sauveur ! que je n'oublie rien pour me rendre fidèle à votre grâce, et pour accomplir en toutes choses votre adorable volonté. Je vous promets qu'avec le secours de votre divine grâce, que je vous supplie de m'accorder, je me corrigerai de tout ce qui

vous déplaît en moi. Je ferai particulièrement mes efforts pour me corriger des défauts que je crois vous être les plus désagréables, comme d'un tel et d'un tel. Je vous promets aussi que je m'appliquerai avec une singulière ferveur à la pratique des vertus et des bonnes œuvres; que je ferai en particulier telle et telle chose pour votre service; qu'enfin je ne vivrai plus désormais que pour vous. Ce sera là ma devise : *Anima mea illi vivet.*

ACTION DE GRACES.

Soyez éternellement béni, le Dieu de mon cœur, soyez éternellement béni et remercié du bienfait inestimable que vous m'avez accordé aujourd'hui, en vous donnant vous-même à moi en nourriture. Ah! que tous les Saints, que tous les Anges, que toutes les créatures du ciel et de la terre vous bénissent et vous remercient éternellement.

Je souhaiterais passionnément de n'être point ingrat de la faveur que j'ai reçue aujourd'hui de vous, ô mon divin Rédempteur! Mais d'où tirer des actions de grâces proportionnées à la grandeur du bienfait? Ah! il n'y a que vous qui soyez digne de vous-même. Soyez donc vous-même, je vous prie, mon action de grâces. Je vous remercie vous-même par vous-même.

O feu dévorant et consumant que j'ai reçu aujourd'hui au milieu de moi! que ne détruisez-vous tout ce qui vous y déplaît? Je ne demande point de compassion

là-dessus : brûlez, dévorez, consommez sans réserve tout ce qui ne vous y est pas agréable.

Faites-moi sentir les effets de votre visite, ô mon divin Jésus ! en me délivrant de mes misères et en me changeant en un homme tout nouveau. Eh ! que dirait-on, si je suis toujours de même, après que vous êtes venu exprès du ciel, dans le dessein de me changer ? Faites donc, je vous prie, cet heureux changement ; transformez-moi toute en vous.

Grand et adorable Mystère, opérez en moi, je vous conjure ; faites-moi ressentir les effets de votre toute-puissante vertu, en me délivrant de mes faiblesses et en me mettant dans la situation où mon Dieu me désire.

Où sont donc ces grandes richesses ? O mon Jésus ! où sont ces dons précieux que vous m'avez fait espérer, et que j'attendais de votre libéralité, lorsque vous êtes venu chez moi ? Me laisserez-vous toujours pauvre et misérable ? Ah ! je vous en conjure, enrichissez-moi des trésors de votre grâce et de votre sagesse. Que mes ingratitude passées n'y mettent point d'obstacle, puisque j'en suis pénétré de douleur.

Je vous ai donné aujourd'hui mon cœur, ô mon Jésus ! Je me suis consacré tout à vous. Je renouvelle ma consécration, et vous proteste tout de nouveau que vous êtes l'unique objet de mon amour et de tous mes désirs. Eh ! quel autre objet y a-t-il dans le monde, ô mon Jésus ! qui puisse vous être comparé en beauté, en perfection et en excellence, et qui ait pour moi un amour

qui égale le vôtre? Comment donc vous ôterai-je mon cœur, pour le lui donner?

Retirez-vous, viles créatures, retirez-vous loin de moi; laissez à mon Jésus la paisible possession d'un cœur que je lui ai tant de fois consacré. Aussi serait-ce en vain que vous vous efforceriez de le lui enlever; car j'ai résolu et promis qu'il en sera à jamais l'unique possesseur.

Oseriez-vous bien, mon âme, oseriez-vous bien, après avoir été aujourd'hui sanctifiée par la présence du divin Jésus, vous abandonner encore au péché? Non; mon divin Sauveur, non, je mourrai mille fois plutôt que d'en commettre aucun, de dessein formé, quelque petit qu'il puisse être. Je me conserverai inviolablement pure et nette de toute ordure du péché avec le secours de votre grâce.

Pensez sérieusement, ô mon âme, à l'obligation que vous impose l'auguste sacrement que vous avez aujourd'hui reçu, de mener une vie sainte. C'est le pain du ciel et le pain de Dieu. Après qu'on s'en est nourri, il faut mener une vie céleste et divine.

Oraison.

Oh! jusqu'à quel point est arrivée votre excessive charité, ô Jésus très-aimant! Vous m'avez préparé une nourriture céleste de votre chair et de votre précieux sang, pour vous donner tout entier à moi. Qui vous a poussé à de tels transports d'amour? Certes, rien autre chose que votre Cœur plein de charité. O Cœur adorable

de mon Jésus, fournaise ardente du divin amour, recevez mon âme dans votre plaie sacrée, afin qu'à cette école de charité j'apprenne à aimer ce Dieu qui me donna des preuves si admirables de son amour.

Ainsi soit-il.

Le Pape Pie VI, de sainté mémoire, dans un rescrit du 7 novembre 1781, accorda cent jours d'indulgence, une fois le jour, à quiconque, parmi les fidèles, réciterait dévotement l'oraison ci-dessus : *Oh ! jusqu'à quel point*, etc., au divin Sacrement, et au très-aimable Cœur de Jésus.

Pie VII, dans un rescrit de la secrétairerie des Mémoires du 9 février 1818, confirma ladite indulgence, et ce rescrit se conserve à Rome aux archives de la pieuse Union du Sacré-Cœur de Jésus, établie d'abord à Sainte-Marie in Capella, et transférée ensuite à Sainte-Marie della Pace.

Prière devant le crucifix.

O bon et très-doux Jésus, je me prosterne à genoux en votre présence; je vous prie et je vous conjure, avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements, et une volonté très-ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies avec une grande affection et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles prophétiques que déjà le saint roi David prononçait en votre personne, ô bon Jésus ! *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont comblé tous mes os.*

Indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire. — Pie VII. 10 avril 1821.

Prière.

Seigneur, du fond de votre sanctuaire et du haut des cieux où vous habitez, regardez et voyez la très-sainte Hostie que notre saint Pontife, votre divin Fils, le Seigneur Jésus, vous offre pour les péchés de ses frères. Laissez-vous toucher, malgré notre malice, qui, nous l'avouons, est infinie. Voici la voix du sang de Jésus, notre frère, qui crie vers vous du haut de sa croix : Exaucez-nous, Seigneur ; apaisez-vous, Seigneur ; considérez, et agissez. Ne différez point, ô mon Dieu ! de nous secourir ; ne différez point à cause de vous-même, parce que votre nom a été invoqué sur la ville sainte et sur votre peuple. Traitez-nous, Seigneur, selon votre miséricorde. Ainsi soit-il.

Ceux qui, le jour de la Communion, réciteront devant le Saint-Sacrement cette prière selon les intentions de l'Église, gagneront une indulgence plénière le premier jeudi du mois ; les autres jeudis, sept ans et sept quarantaines ; et les jours ordinaires, cent jours d'indulgence applicable aux défunts.—Pie VI. 17 octobre 1796.

Prière au saint Sacrement.

Loué et remercié soit à chaque instant le très-saint et très-divin sacrement de l'Autel !

Cent jours d'indulgence. — Pie VI. 1776.

PRIÈRE

A NOTRE-DAME D'AFRIQUE

Avec quel bonheur, ô ma Souveraine! je me prosterne au pied de votre autel! L'émotion de mon cœur vous le dit : humble serviteur de votre empire, je vous salue comme la Reine de la terre et du ciel; enfant privilégié de votre amour, je vous bénis comme la meilleure des mères; pauvre et dénué de toutes les richesses spirituelles, je vous prie comme la dispensatrice de la grâce. Vous savez mieux que moi ce dont j'ai besoin et quel bienfait particulier je viens aujourd'hui réclamer de votre miséricorde; montrez-vous ma mère en

me l'obtenant de Jésus, votre cher Fils. Vous êtes ma joie, mon espérance et ma vie! soutenez-moi donc dans mes combats, fortifiez-moi contre la tentation, enflamez en moi les saints désirs, préservez-moi, ou retirez-moi de l'esclavage du péché, bénissez mes travaux et soyez ma consolation dans mes peines. Laissez toujours fixé sur moi, le regard de votre miséricorde; mais surtout à l'heure de la mort assistez-moi, priez pour moi et sauvez-moi pour l'éternité; que je puisse vous y contempler, revêtue de gloire, à côté de votre divin Fils. Ainsi soit-il!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	v
PRÉFACE.	xi

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I ^{ER} . — Marie, Mère de Dieu, était obligée à l'usage des sacrements de la loi de grâce.	1
CHAPITRE II. — Marie, Mère de Dieu, a dû user des sacre- ments pour la gloire de son Fils, pour sa propre utilité et pour l'instruction de l'Église.	6
CHAPITRE III. — Marie a été baptisée pour être admise à la participation de la très-sainte Eucharistie.	10
CHAPITRE IV. — En l'institution de l'Eucharistie Jésus- Christ avait en vue principalement Marie, sa Mère. . .	17

CHAPITRE V. — La très-sainte Eucharistie est instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour rendre à sa Mère, par la communion, son corps, qu'il avait reçu d'elle par l'Incarnation.	20
CHAPITRE VI. — En instituant la très-sainte Eucharistie, Jésus-Christ pensait au séjour digne de sa majesté et de sa sainteté, qu'il trouverait dans le sein de Marie par la communion.	25
CHAPITRE VII. — Jésus-Christ trouvait plus de délices dans le cœur de Marie, par la communion, que dans son sein par l'Incarnation.	28
CHAPITRE VIII. — Jésus-Christ institue le sacrement de l'Eucharistie pour consoler sa Mère sur cette terre, après sa glorieuse ascension dans les cieux.	33
CHAPITRE IX. — De la communion sacramentelle de Marie.	38
CHAPITRE X. — La vie de la très-sainte Vierge a été une perpétuelle préparation à l'Incarnation et à la sainte communion.	40
CHAPITRE XI. — De la haute capacité de la Vierge sainte pour la communion.	44
CHAPITRE XII. — Les préparations de Marie, Mère de Dieu, à la sainte communion sont les mêmes qu'elle a portées à l'Incarnation. — Solitude et silence.	47
CHAPITRE XIII. — La pénitence et la mortification, seconde disposition de Marie à la sainte communion.	51
CHAPITRE XIV. — Vive foi de Marie à la réelle présence de son divin Fils dans l'Eucharistie.	56
CHAPITRE XV. — Profonde humilité de Marie en la sainte communion.	59
CHAPITRE XVI. — Insigne pureté de Marie.	63
CHAPITRE XVII. — Amour très-ardent de Marie.	67

DEUXIÈME PARTIE**DE L'USAGE QUE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A FAIT
DE L'EUCARISTIE**

CHAPITRE PREMIER. — Marie a reçu la sainte communion comme une céleste nourriture.	72
CHAPITRE II. — De l'admirable recueillement des puis- sances de l'âme de Marie en la sainte communion. . .	75
CHAPITRE III. — Sublime contemplation de Marie.	78
CHAPITRE IV. — Quels étaient les objets de la contempla- tion de Marie quand elle communiait.	85
CHAPITRE V. — Doux écoulement du cœur de Marie dans le cœur de Jésus par la sainte communion.	87
CHAPITRE VI. — Délicieux repos du cœur de Marie sur le cœur de Jésus par la sainte communion.	91
CHAPITRE VII. — Du profond silence extérieur et intérieur que gardait la sainte Vierge après la sainte commu- nion.	95
CHAPITRE VIII. — Divin langage de Marie avec son Fils après la sainte communion.	102
CHAPITRE IX. — L'âme de Marie magnifie le Seigneur et lui offre le sacrifice de louange.	105

TROISIÈME PARTIE**DES MERVEILLEUX EFFETS DE LA COMMUNION DANS LA TRÈS-SAINTE
VIERGE**

CHAPITRE PREMIER. — La sainte Vierge, seule, a éprouvé dans un degré souverain tous les effets de l'Eucha- ristie.	110
--	-----

CHAPITRE II. — La vie divine de Marie, Mère de Dieu, a pour principe immédiat Jésus-Christ.	114
CHAPITRE III. — Effets admirables produits en Marie par la communion. — Premier effet : satiété divine. . . .	121
CHAPITRE IV. — Céleste suavité qu'éprouve Marie par la communion.	126
CHAPITRE V. — La suavité que Marie trouve dans la communion est un avant-goût du bonheur du ciel. . . .	129
CHAPITRE VI. — La grâce et la charité divinement augmentées en Marie par la communion.	133
CHAPITRE VII. — Par la communion, Marie seule, après Jésus-Christ, a parfaitement accompli le précepte d'aimer Dieu de tout son cœur.	138
CHAPITRE VIII. — Parfaite union de l'esprit de Marie avec Jésus-Christ, son Fils, par la sainte communion. . . .	144
CHAPITRE IX. — Céleste union d'opération de Jésus-Christ et de Marie par la sainte communion.	148
CHAPITRE X. — Divine transformation de Marie en Jésus par la sainte communion.	154

QUATRIÈME PARTIE

LA VIERGE MARIE REÇOIT LE CORPS DE SON FILS EN LA DIVINE EUCARISTIE COMME HOSTIE

CHAPITRE PREMIER. — La très-sainte Vierge reçoit Jésus-Christ, par la sainte communion, comme hostie. . . .	159
CHAPITRE II. — Par la sainte communion, Jésus-Christ renouvelle dans le cœur de Marie le sacrifice du Calvaire. .	164

TABLE DES MATIÈRES.

537

CHAPITRE III. — La très-sainte Vierge Marie reçoit la sainte Eucharistie comme hostie de louange ou d'action de grâces.	168
CHAPITRE IV. — Marie, en la sainte communion, offrait son Fils comme hostie de réconciliation.	172
CHAPITRE V. — Puissance de Marie en la communion pour nous réconcilier avec Dieu par son Fils. — Désir immense de son cœur d'honorer Dieu plus que les pécheurs ne l'offensent.	176
CHAPITRE VI. — Marie, par la communion, complète le sacrifice du Calvaire.	184
CHAPITRE VII. — Dernière communion de Marie.	189
CHAPITRE VIII. — La mort de la très-sainte Vierge est un sacrifice de pur amour. — Le Fils de Dieu vient en elle par la communion pour en être le sacrificateur. . . .	194

CINQUIÈME PARTIE

DES DEVOIRS ET DES OBLIGATIONS QUE NOUS DEVONS A MARIE DANS NOS COMMUNIONS

CHAPITRE PREMIER. — Le chrétien, dans ses communions, doit penser à Marie.	201
CHAPITRE II. — Combien nous sommes redevables à Marie pour le bienfait de la sainte Eucharistie.	204
CHAPITRE III. — Les trois personnes adorables de la sainte Trinité concourent à former Marie toute pure et immaculée dans sa Conception, en vue de l'institution de la très-sainte Eucharistie.	209
CHAPITRE IV. — La sainte Vierge concourt, avec le Père	

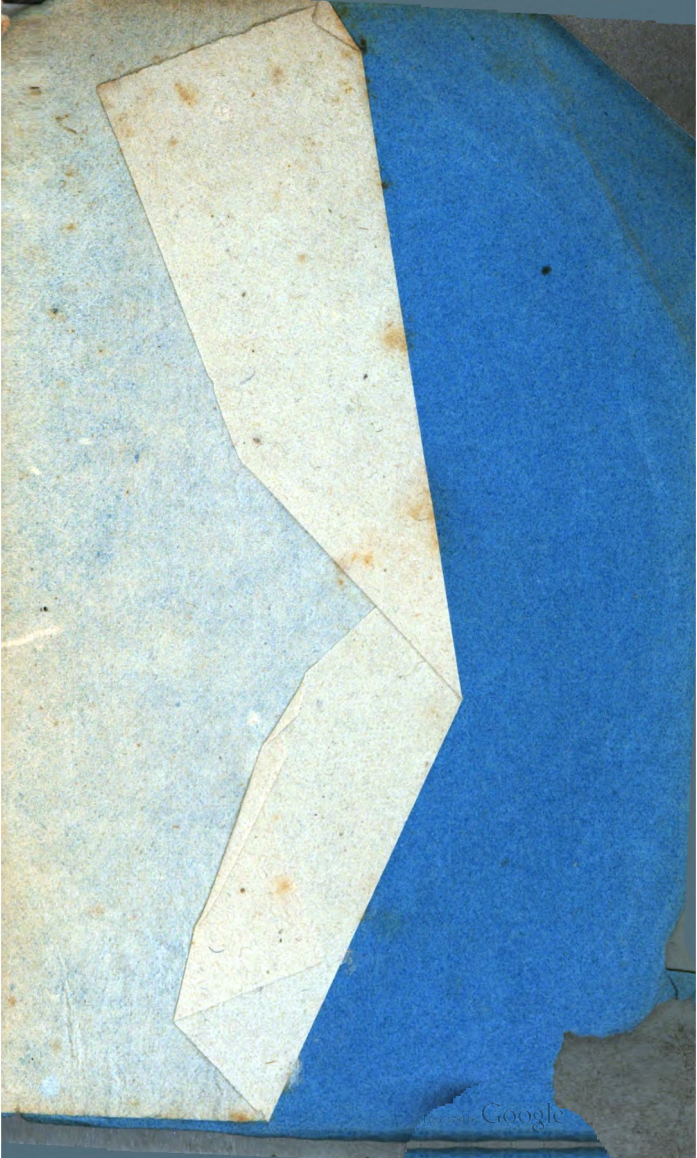
céleste, au sacerdoce de Jésus-Christ. — Combien tous les prêtres de la loi de grâce lui sont redevables! . . .	215
CHAPITRE V. — Par le mystère de l'Incarnation, Marie concourt avec l'adorable Trinité à la formation de la divine Eucharistie.	224
CHAPITRE VI. — La sainte Vierge nous nourrit dans la communion comme une tendre mère nourrit ses enfants.	231
CHAPITRE VII. — La chair du Fils de Dieu qui nous est donnée dans la sainte communion est formée du plus pur sang du cœur de Marie.	240
CHAPITRE VIII. — Immense désir de Marie de nous voir participer souvent à la sainte Eucharistie.	245
CHAPITRE IX. — Combien l'indigne communion est désagréable au cœur de Marie.	251
CHAPITRE X. — Amour spécial de Marie pour les vierges qui communient souvent.	255
CHAPITRE XI. — Divine suavité que Marie répand par la communion dans les vierges qui lui sont consacrées.	260
CHAPITRE XII. — La virginité des enfants de Marie se fortifie, s'augmente et se conserve par le fréquent usage de la sainte Eucharistie.	266
CHAPITRE XIII. — Le séjour le plus ordinaire de Marie, après l'Ascension de son divin Fils, était aux pieds du très-saint sacrement de l'Eucharistie.	273
CHAPITRE XIV. — Nos dispositions à la communion doivent être formées sur les dispositions de Marie.	279
CHAPITRE XV. — De la grande reconnaissance que les fidèles doivent à Marie quand ils communient.	286
Conclusion.	291

TABLE DES MATIÈRES.	339
EXERCICE DE LA SAINTE MESSE.	295
Dévotes méditations sur tous les mystères du saint sa- crifice de la Messe par saint François de Sales. . . .	297
ENCOURAGEMENT A LA SAINTE COMMUNION.	309
Exercice de la préparation à la sainte communion par le bon état des trois puissances de l'âme.	316
Résolutions.	326
Action de grâces.	326
Oraison avec indulgences.	328
Prière devant le Crucifix.	329
Prière avec indulgences.	330
Prière au saint Sacrement, avec indulgences.	330
Prière à Notre-Dame d'Afrique.	331

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





MÊME LIBRAIRIE

AUTRE OUVRAGE DU PÈRE FÉLIX SIMOUNET

LE

CIEL SUR LA TERRE

OU

JÉSUS-CHRIST

PRÉSENT PARMI NOUS DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

Un volume in-18 jésus. — Prix : 2 fr. 50

Après avoir exposé les circonstances qui ont précédé l'institution de l'Eucharistie, les figures et les symboles qui l'annonçaient sous l'antique alliance, et rappelé la promesse de N. S. J. C. à ses apôtres et à ses disciples, le R. P. Simounet examine en détail les circonstances qui ont accompagné l'institution du divin sacrement; il établit sur des témoignages positifs qu'il n'est pas de mystère qui repose sur des bases plus fermes et plus inébranlables que celui de la présence réelle, qu'il n'en est point qui nous ait été révélé avec plus de précision, plus de clarté et de lumière. L'auteur invoque ensuite l'autorité des Pères et des saints; il examine quelle a été leur croyance sur ce mystère; il recueille leurs précieux témoignages « chaîne d'or qui joint les siècles présents aux siècles passés, qui nous unit à nos frères d'Orient, divisés sur d'autres points avec l'Eglise romaine, » et il établit d'une manière péremptoire qu'il n'y a pas, dans toute l'histoire du monde, de présomption historique plus sûre, plus logique, plus conforme aux règles sévères de la critique, que celle qui fait remonter jusqu'à Jésus-Christ la foi en sa présence réelle dans la sainte Eucharistie.

Mais il ne suffisait pas d'avoir établi que le dogme est inattaquable; les raisonnements ne portent pas toujours la lumière dans l'esprit et dans le cœur des hommes; beaucoup veulent voir pour croire, et N. S. s'est plu à faire briller la vérité de sa présence réelle par toutes sortes de prodiges. L'auteur rapporte un grand nombre de faits qui présentent tous les caractères de l'authenticité la moins contestable.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.